



© Crédit : Jean-Louis Fernandez

LES IDOLES

REVUE DE PRESSE

AU 31 JANVIER 2019

Conception et mise en scène
Christophe Honoré

Création septembre 2018 au Théâtre Vidy-Lausanne
Production Comité dans Paris / Théâtre de Vidy, Lausanne

SOMMAIRE

RADIO	4
FRANCE INTER – L'HEURE BLEUE – 21 JANVIER 2019	4
FRANCE CULTURE – LA GRANDE TABLE – 16 JANVIER 2019	5
FRANCE CULTURE – LA DISPUTE – 14 JANVIER 2019	6
FRANCE CULTURE – PAR LES TEMPS QUI COURENT – 14 JANVIER 2019	7
FRANCE INTER – BOOMERANG – 18 DECEMBRE 2018	8
PRESSE	9
PHILOSOPHIE MAGAZINE – 18 JANVIER 2019	9
LE FIGARO – 22 JANVIER 2019	11
LA CROIX – 22 JANVIER 2019	12
MARIANNE – 18 JANVIER 2019	15
LE POINT – 18 JANVIER 2019	17
LE MONDE – 17 JANVIER 2019	19
THE NEW YORK TIMES (ÉTATS-UNIS) – 17 JANVIER 2019	20
THE GUARDIAN (UK / ÉDITION INTERNATIONALE) – 16 JANVIER 2019	22
L'EXPRESS – 15 JANVIER 2019	25
MARIE CLAIRE – 15 JANVIER 2019	26
LES ECHOS – 15 JANVIER 2019	28
LIBERATION – 11 JANVIER 2019	30
LE FIGARO – 11 JANVIER 2019	32
LES INROCKUPTIBLES – 10 JANVIER 2019	34
PARIS MATCH – 10 JANVIER 2019	36
LES INROCKUPTIBLES – 9 JANVIER 2019	38
L'OBS – 9 JANVIER 2019	40
LE MONDE - 7 JANVIER 2019	42
L'HUMANITE - 7 JANVIER 2019	43
M LE MAGAZINE DU MONDE - 5 JANVIER 2019	44
MADAME FIGARO – 5 JANVIER 2019	52
ELLE – 4 JANVIER 2019	55
THEATRAL MAGAZINE – JANVIER-FEVRIER 2019	56
LA TERRASSE – JANVIER 2019	58
THEATRE(S) MAGAZINE – HIVER 2018	59
LES INROCKUPTIBLES – 21 NOVEMBRE 2018	67
LE MONDE – 9 NOVEMBRE 2018	69
GRAZIA – 9 NOVEMBRE 2018	70
TETU – NOVEMBRE 2018	71
LE FIGARO – 12 OCTOBRE 2018	74
LIBERATION – 4 OCTOBRE 2018	75
MOUVEMENT – 24 SEPTEMBRE 2018	79
RTS (SUISSE) – 17 SEPTEMBRE 2018	81
24 HEURES (SUISSE) – 15 SEPTEMBRE 2018	83
LE TEMPS (SUISSE) – 15 SEPTEMBRE 2018	84
LE POINT – 13 SEPTEMBRE 2018	86
LES INROCKUPTIBLES – 5 SEPTEMBRE 2018	88
LE TEMPS (SUISSE) – 2 SEPTEMBRE 2018	89
MOUVEMENT – N°97 – SEPTEMBRE 2018	94
360° (SUISSE) – SEPTEMBRE 2018	96

WEB

100

CULTUREBOX – 23 JANVIER 2019

100

MEDIAPART – 16 JANVIER 2019

102

MEDIAPART – 14 JANVIER 2019

103

ARTISTIK REZO – 14 JANVIER 2019

105

SLATE – 30 DECEMBRE 2018

107

SCENEWEB – 19 SEPTEMBRE 2018

109

TELEVISION

111

TMC – QUOTIDIEN – 25 JANVIER 2019

111

FRANCE 2 – JOURNAL DE 13H – 12 JANVIER 2019

112

France Inter – L'heure Bleue – 21 janvier 2019

L'HEURE BLEUE

Lundi 21 janvier 2019 par [Laure Adler](#)

Vies héroïques, Christophe Honoré

▶ 52 minutes



Christophe Honoré a plus d'un tour dans son sac. Une œuvre riche et foisonnante commencée il y a une vingtaine d'année avec l'écriture et la mise en scène. Dans *Les Idoles*, son nouveau spectacle, il revient sur la vie de six artistes emportés par le sida dans les années 1990.



L'écrivain, réalisateur, scénariste, dramaturge et metteur en scène, Christophe Honoré à la 71^{ème} édition du Festival de Cannes le 11 mai 2018 © AFP / Laurent EMMANUEL

La magie de l'Art permet de ressusciter les morts. Sur la scène du théâtre de l'Odéon apparaissent Cyril Collard, Serge Daney, Jacques Demy, Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce.

À (ré)écouter

CULTURE

Christophe Honoré :
J'ai l'impression que mon endroit est plus la littérature que le cinéma

Rien de funeste dans cette mise en scène conçue à la fois comme un hommage et une comédie intime. Christophe Honoré invite les comédiens à un dialogue inédit dévoilant leurs rapports avec la maladie. En filigrane, le metteur en scène en vient à se dévoiler lui-même, en évoquant l'homosexualité et la paternité aujourd'hui.

C'est au moment du débat sur le «Mariage pour tous» que les questions d'identité sexuelle, de transmission et de filiation, lui apparaissent urgentes. Son livre *Ton père* en est la parfaite illustration. Avec *les Idoles*, Christophe Honoré poursuit cette réflexion faite de littérature, de cinéma et de théâtre.

Accueil > Émissions > La Grande table culture > Marina Foïs, la double identité

ART ET CRÉATION

LA GRANDE TABLE CULTURE par [Olivia Gesbert](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 12H À 12H30

Marina Foïs, la double identité

16/01/2019

N



PODCAST



EXPORTER



Nous recevons Marina Foïs, comédienne, qui joue actuellement dans la pièce "Les Idoles", mise en scène de Christophe Honoré, à L'Odéon - Théâtre de l'Europe (jusqu'au 1er février 2019).



Marina Foïs au Festival de Cannes, le 13 mai 2018. • Crédits : Anne-Christine Poujoulat - AFP

Actrice à l'écran *Filles perdues*, *cheveux gras*, *Darling*, *Polisse*, *L'Atelier*, comme à la scène...

Dans *Les Idoles* de Christophe Honoré, à voir jusqu'au 1er février au Théâtre de l'Odéon, elle incarne l'écrivain et photographe Hervé Guibert, l'auteur de *A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*.

Un hommage aux six idoles qu'étaient pour le metteur en scène Christophe Honoré : Cyril Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Jacques Demy, Bernard-Marie Koltès, et Jean-Luc Lagarce... Tous fauchés par le Sida au tournant des années 90.

À ÉCOUTER AUSSI



58 MIN

LA COMPAGNIE DES AUTEURS

Hervé Guibert (4/4) : L'effet Guibert

Créée au théâtre Vidy de Lausanne, après Paris, la pièce rejoindra la Comédie de Caen puis Montbéliard et Belfort. Marina Foïs nous parle des ces idoles peints dans cette pièce et d'Hervé Guibert, mort du Sida à l'âge de 36 ans :

“ Les désirs sont intacts et les corps sont incapables de les vivre. Marina Foïs à propos des six idoles de Christophe Honoré.

“ Guibert, sa maladie est devenu son sujet.

“ C'est dégueulasse de trouver un sens à cette maladie. Trouver un sens, c'est le pire de ce que l'on puisse faire. C'est une injustice.

ART ET CRÉATION

LA DISPUTE par [Arnaud Laporte](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 19H À 20H



55 MIN

Spectacle vivant : Les Idoles, "il a remarquablement convoqué ces fantômes"

14/01/2019



PODCAST

</> EXPORTER



Au sommaire de cette Dispute, "Les Idoles" de Christophe Honoré à l'Odéon, "ERVART OU LES DERNIERS JOURS DE FRÉDÉRIC NIETZSCHE" mis en scène par Laurent Fréchuret au Rond-Point et "The Scarlet Letter" d'Angelica Liddell à La Colline, avant un coup de cœur pour le festival "Faits d'hiver".

"Les Idoles", jusqu'au 1er février à l'Odéon, Théâtre de l'Europe

De : Christophe Honoré

Présentation officielle : Les deux dernières décennies du XXe siècle resteront dans l'Histoire comme "les années sida". La génération à laquelle appartient Christophe Honoré fut la première à parvenir à l'âge adulte en étant pleinement consciente de cette menace. Honoré a eu vingt ans en 1990, l'année de la mort du cinéaste Jacques Demy. L'année aussi où le chorégraphe Dominique Bagouet créa *Jours étranges*, dont Honoré vit trois ans plus tard une performance posthume. Bernard-Marie Koltès avait succombé un an plus tôt; un an plus tard, Hervé Guibert était emporté à son tour. Cyril Collard s'apprêtait à tourner *Les Nuits fauves*, sorti en 1992 – tandis que disparaissait le "ciné-fils" Serge Daney, trois ans avant la mort de Jean-Luc Lagarce... Depuis, Honoré a publié des romans ou des contes pour lecteurs de tous âges, tourné des films pour tous publics, écrit et mis en scène des spectacles, dont *Nouveau Roman*, où il réinventait déjà des figures d'écrivains aussi célèbres que Butor, Simon, Robbe-Grillet, Duras ou Sagan. En rendant hommage à ses six *Idoles* – Collard, Daney, Demy, Guibert, Koltès, Lagarce –, à travers six manières singulières d'affronter le désir et la mort en face, Honoré revient aux "jours sinistres et terrifiants" de sa jeunesse. "Un spectacle pour répondre à la question: Comment danse-t-on après?"

Avec : Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Marina Foïs, Julien Honoré, Marlène Saldana et Teddy Bogaert

ART ET CRÉATION

PAR LES TEMPS QUI COURENT par [Marie Richeux](#)

DU LUNDI AU VENDREDI DE 21H00 À 22H00



59 MIN

Christophe Honoré : "Je ne me sens pas amputé mais chargé de mes idoles mortes du sida."

14/01/2019



PODCAST



EXPORTER



Pour son spectacle "Les Idoles", au Théâtre de l'Odéon, du 11 janvier au 1er février, le metteur en scène évoque un théâtre à la première personne, son rapport sentimental à l'art, des parkings et sous-sols comme lieux de rencontres et la discipline de la sincérité dans la mise en scène.



"Les idoles" de Christophe Honoré • Crédits : @Jean-Louis Fernandez

Christophe Honoré rend hommage à ses six Idoles – Collard, Daney, Demy, Guibert, Koltès, Lagarce –, à travers six manières singulières d'affronter le désir et la mort en face, Honoré revient aux "jours sinistres et terrifiants" de sa jeunesse. "Un spectacle pour répondre à la question: Comment danse-t-on après?"

“ J’ai un rapport au cinéma à la littérature au théâtre qui est finalement assez sentimental et j’assume cette position-là. Je sais que, quand je suis face à des pièces où des livres qui me touchent, c’est toujours l’éventualité d’un sentiment amoureux qui est le lien. Cette idée que notre imaginaire nous constitue, fait notre identité, j’y suis très attaché.

“ Avec cette équipe de comédiens, on s’est dit qu’il ne fallait surtout pas que ce spectacle soit de l’ordre du mausolée, et que leurs gestes sur scène soit de l’ordre de la génuflexion. Le spectacle est un peu de l’ordre de la profanation par moment, il s’agissait de bousculer les statuts.

“ Dans la mise en scène, quand on s’astreint à la discipline de la sincérité, on se demande comment faire après.

“ Ce n’est pas si simple de faire du théâtre à la première personne, peu de gens s’y risquent. J’ai l’impression que ce que je joue sur le plateau quelque chose de l’ordre d’une présentation de ma personne qui peut être assez embarrassante, mais je suis content de me dire que ce spectacle me ressemble.

BOOMERANG

Mardi 18 décembre 2018 par [Augustin Trapenard](#)

Marina Foïs, Christophe Honoré et leurs idoles

▶ 32 minutes



PODCASTS

RÉAGIR



Il est cinéaste et metteur en scène. Ensemble, dans "Les Idoles", ils ressuscitent sur scène de grands artistes disparus pendant les années SIDA. Une œuvre intensément vivante, en tournée dans toute la France à partir de janvier. Marina Foïs et Christophe Honoré sont les invités d'Augustin Trapenard.



Marina Foïs, actrice française, lors de la 70^{ème} édition du Festival de Cannes (22 mai 2017, France) © AFP / Alberto Pizzoli

Dans *Les Idoles*, avec la complicité, notamment, de **Marina Foïs, Christophe Honoré** fait revivre les fantômes de ceux qui ont fait de lui l'artiste et l'homme qu'il est aujourd'hui, de Jacques Demy en passant par Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès ou encore Cyril Collard. On parle absence, deuil, rédemption et engagement !

Christophe Honoré :

'La question du manque est celle du besoin de consolation. La disparation de mes idoles a un sens tragique pour moi, mais aussi du point de vue de leur oeuvre, laissée inachevée.'

Marina Foïs :

'Ce qui me manque, c'est d'avoir des idoles et de fantasmer la vie qu'ils mènent. Les artistes aujourd'hui sont normalisés, à l'inverse de ceux que j'ai aimé et qui m'ont bousculée, et qui m'ont montré des mondes à découvrir.'

Retrouvez les dates du spectacle *Les Idoles*, au théâtre de l'Odéon en cliquant [ici](#).

Carte blanche

Pour sa carte blanche, **Christophe Honoré** a choisi de faire entendre la voix de Cyril Collard. **Marina Foïs** a choisi de lire un montage de textes d'Hervé Guibert.

Programmation musicale :

- The Doors – "When The Music Is Over"

Philosophie Magazine – 18 janvier 2019

philosophie
philomag.com MAGAZINE

Théâtre

Honore tes idoles

Mis en ligne le 17/01/2019 | Mis à jour le 17/01/2019



Les Idoles de Christophe Honoré © Jean-Louis Fernandez

Dans un spectacle nostalgique mais joyeux, Christophe Honoré réunit ses “Idoles”, les figures artistiques et intellectuelles qui ont forgé son imaginaire. Parmi elles, Hervé Guibert, interprété par Marina Foïs, et Jacques Demy, par Marlène Saldana, suscitent l’émotion et l’enthousiasme.

Tags

Christophe Honoré, Jankélévitch, Hervé Guibert, Jacques Demy, Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Sida, Mort, Nostalgie, Mélancolie

Peut-on avoir la nostalgie d'une vie non vécue ? Christophe Honoré suscite ce sentiment étrangement familier, en convoquant sur la scène de l'Odéon – Théâtre de l'Europe les fantômes de son passé, fauchés par le sida.

Si le théâtre est le lieu où les morts se relèvent pour saluer, imaginez le coup de fouet quand ils s'appellent Hervé Guibert, Serge Daney, Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce, ou Jacques Demy (détonnante Marlène Saldana).

Le metteur en scène réunit sur scène ses « Idoles », dépositaires d'un imaginaire sensible et impérissable, et que la mort couvre pourtant d'un voile d'impermanence : tout y est étrangement mortel bien qu'éternel, comme peut l'être ce qui est beau. Et de se demander : « Comment durant quelques années, ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées se rangèrent tous du côté de la mort. Comment le sida brûla mes idoles. Je n'ai plus vingt ans et j'aimerais faire un spectacle qui raconte le manque mais qui espère aussi transmettre. »

L'héritage comme horizon

Le spectacle débute ainsi par une phrase empruntée à Ezra Pound, qui tourne en boucle sur un écran : « Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage. » Cet héritage, Christophe Honoré le transmet avec enthousiasme et générosité, en orchestrant une quinzaine de tableaux ressuscitant avec humour cette cohorte d'écrivains, de dramaturges et de cinéastes.

Marina Foïs incarne ainsi Hervé Guibert et elle emporte l'émotion. Dans un long monologue, elle évoque, à travers la voix de son personnage, la mémoire de Michel Foucault et le récit de l'agonie de celui que l'auteur surnomme « Muzil » dans *À l'ami* qui ne m'a pas sauvé la vie. Avec Guibert, elle ravive souvenir émouvant de l'auteur d'une Histoire de la sexualité, dans laquelle le philosophe affirme que l'omniprésence des discours sur la sexualité, dans ces années-là, fut non pas une libération mais au contraire un arraisonement, une emprise du savoir sur les comportements et les corps, et une façon d'asseoir le pouvoir.

Dans la constellation de Christophe Honoré, gravitent aussi le critique Serge Daney, qui fut journaliste à Libération et animateur d'une émission sur France Culture, ou le réalisateur Jacques Demy, dont la maladie fut longtemps cachée. Le metteur en scène mêle au parcours de ces figures tutélaires sa propre histoire d'adolescent et de jeune adulte, découvrant à Paris sa vie sentimentale et son horizon intellectuel.



Les Idoles de Christophe Honoré © Jean-Louis Fernandez

L'irréversible et la nostalgie

Le sentiment de l'absence apparaît comme un vide épais, tangible, dans la représentation de ces vies rejouées. Le rappel des années perdues, des premières fois, de la jeunesse avivée par l'excitation intellectuelle, bute contre le danger et la menace, contre ce risque qui donnait à l'existence une intensité que plus personne, évidemment ne peut souhaiter aujourd'hui : comment regretter les « années sida » ? Comment ne pas pleurer aussi ceux qui n'en sont pas revenus ?

La rétrospection de Christophe Honoré est teintée d'une peine, que désigne étymologiquement la nostalgie, faite de nostos, le retour, et d'algie, la souffrance, en grec. Il existe deux façons de s'y référer, selon Vladimir Jankélévitch : dans le regret éternel, en faisant du retour à dans la patrie un désir voué au malheur, car « le voyageur revient appauvri, ayant laissé sur son chemin ce que nulle force au monde ne peut lui rendre : la jeunesse », ou en s'appuyant sur la conscience de l'irréversibilité du temps qui passe pour se projeter dans l'avenir et consentir au futur. Le philosophe montre combien « la conscience oscille sans cesse entre l'irréversible passé du passé et l'inépuisable futurité de l'avenir ; entre un passé infini qui est le dépositaire des choses devenues, advenues ou révolues, et un futur infini qui à perte de vue garde en réserve au-devant de nous ses possibles continuellement renouvelés. Cette alternance n'est-elle pas la vibration fondamentale du temps vécu ? ».

En se retournant vers ces idoles, Christophe Honoré ne s'apitoie pas, il se tourne aussi vers elles comme vers une ressource inépuisable d'inspiration et de joie, cherchant librement dans ce qui passe l'impulsion d'un devenir et l'épaisseur du « temps vécu ».

Les Idoles de Christophe Honoré / Avec : Youssef Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Marina Foïs, Julien Honoré, Marlène Saldana et Teddy Bogaert / Durée : 2 h 30 / Odéon – Théâtre de l'Europe jusqu'au 2 février, et en tournée : 6 et 7 février 2019 à La Comédie de Caen / 14 et 15 février 2019 au Granit, scène nationale de Belfort

Par CÉDRIC ENJALBERT

CÉTIENNE SORIN
esorin@lefigaro.fr

Chez Christophe Honoré, Jacques Demy est une femme. Ou plutôt il est joué par une actrice. Et quelle actrice ! Marlène Saldana, bien en chair et pétulante. Sa chorégraphie sur la chanson *Jour d'été* des *Demoiselles de Rochefort* est la preuve que les fantômes ont le sens du rythme.

Quand Demy se lâche, il ne le fait pas à moitié. Il aurait voulu demeurer dans l'ombre. Il n'a rien à voir avec les autres. Il est resté dans le placard de son vivant et le voilà en pleine lumière avec une bande d'homosexuels décomplexés – ils disent « pédés » : le romancier et cinéaste Cyril Collard (interprété par Harrison Arévalo), les auteurs de théâtre Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayad) et Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré), l'écrivain Hervé Guibert (Marina Fois), le critique de cinéma Serge Daney (Jean-Charles Clichet). Ces artistes ont en commun d'être morts du sida dans les années 90. Christophe Honoré avait 20 ans en 1990. Le jeune Breton ne les a pas connus mais les a admirés. Il cite Ezra Pound : « *Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage.* » Dans *Les Idoles*, il réinvente ces figures disparues, comme il l'avait fait brillamment avec les écrivains du Nouveau Roman (Butor, Simon, Robbe-Grillet, Duras ou Sagan).

Chacun affronte la maladie

Honoré a fait un vrai travail de thésard. Il a tout lu de et sur ses idoles. Il s'est documenté sur « les années sida ». Il a ainsi découvert que l'acteur américain Rock Hudson, première star à révéler son sida, avait dû affréter un Boeing 757 pour retourner aux États-Unis après s'être fait soigner à Paris. Aucune compagnie aérienne n'avait voulu l'embarquer avec d'autres passagers. Heureusement, Honoré n'est pas universitaire mais metteur en scène. Il a le sens du spectacle. Son admiration n'exclut pas l'humour et l'ironie, aussi tragique soit-elle. La mort plane mais les corps dansent sur *Strange Days des Doors* (la chorégraphie de Dominique Bagouet) ou *Saturday Night Fever*. Koltès se déhanche comme Travolta sur l'air de *You*



De gauche à droite, Marina Fois, Youssef Abi-Ayad et Marlène Saldana dans *Les Idoles*. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Christophe Honoré sacre ses « Idoles »

THÉÂTRE Le metteur en scène fait revivre Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce, Serge Daney et d'autres artistes morts du sida dans les années 90. Un exercice d'admiration et d'humour.

Should Be Dancing. Chacun affronte la maladie à sa manière, dans sa vie et dans son œuvre. Guibert révèle sa séropositivité dans son roman *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Collard se met en scène dans *Les Nuits Fauves*. Lagarce, aujourd'hui l'un des dramaturges du XX^e siècle les plus joués et étudiés en France (*Derniers Remords avant l'oubli*, *Juste la fin du monde*), n'en fait pas un sujet. Tout du moins, il n'écrit jamais le mot

sida. C'est lui, justement, qui déclare : « *Je ne suis pas délégué de classe* » quand Liz Taylor (Marlène Saldana, encore elle) vient faire la morale à ces artistes qui n'ont pas voulu se muer en activistes de la lutte contre le sida. Collard non plus n'a pas l'âme d'un militant : « *Putain, c'est Elizabeth Taylor ou c'est Didier Lestrade ?* »

Après 120 battements par minute, le film de Robin Campillo sur Act Up, et

après *Plaire, aimer et courir vite*, son long-métrage, Christophe Honoré se retourne sur une maladie qui a marqué les deux dernières décennies du XX^e siècle. Sur scène, il rend hommage à des artistes qui n'auront pas eu le temps de vieillir. Des morts terriblement vivants. ■

Les Idoles, Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris 13^e), jusqu'au 1^{er} février.
www.theatre-odeon.eu.
Tél. : 01 44 85 40 40.

« Les Idoles », vivant hommage aux morts du sida

Par Jeanne Ferney, le 22/1/2019 à 06h38

À l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Christophe Honoré convoque six artistes fauchés par l'épidémie. Parenthèse volée à la mort, son spectacle est dominé par une nostalgie heureuse.



À chaque artiste son panthéon intime. Celui de Christophe Honoré s'est construit à l'adolescence, dans les années 1990, alors que sévit une épidémie dont on ne sait presque rien, sinon qu'elle finit toujours par gagner.

En l'espace de six ans, le sida emportera six artistes, dont certains n'avaient pas 40 ans : l'auteur dramatique Bernard-Marie Koltès, en 1989 ; le cinéaste Jacques Demy, en 1990 ; l'écrivain Hervé Guibert, en 1991 ; le critique de cinéma Serge Daney, en 1992 ; le réalisateur Cyril Collard, en 1993 ; et le dramaturge Jean-Luc Lagarce, en 1995.

Ce sont eux, frères ou parrains admirés, que le cinéaste Christophe Honoré, désormais auteur et metteur en scène confirmé, ressuscite dans *Les Idoles*. Reprenant un procédé qu'il qualifie de « nécromantique » – déjà expérimenté avec succès en 2012 dans *Nouveau Roman*, réunion posthume de quelques-unes des grandes plumes des éditions de Minuit –, il imagine leur rencontre près de trente ans plus tard, entretenant le réel et la fiction dans un spectacle en forme d'hommage.

Une parenthèse de rêve

On est loin, pourtant, de l'hagiographie. Loin de l'affliction aussi. Si le décor est réaliste, évoquant ces couloirs souterrains où l'on peut s'aimer à l'abri des regards, *Les Idoles* ouvre une parenthèse de rêve, conviant le spectateur à une sorte de fête où la vraisemblance n'est pas invitée. Hervé Guibert est ainsi incarné par une femme, la comédienne Marina Foïs, sobre et juste. Jacques Demy aussi, qui renaît sous les traits de la formidable Marlène Saldana, diva en manteau de fourrure, perchée sur des talons aiguilles...

Artistes, homosexuels, contaminés par le virus du sida, membres de ce que les médias désignaient comme « *groupe à risques* », ils n'en forment pas moins une troupe hétérogène. Ils se jaugent, se jugent, se fâchent ou se consolent. Fallait-il taire son homosexualité ou au contraire la revendiquer ? Révéler sa maladie ou la cacher ? Bernard-Marie Koltès (le ténébreux Youssouf Abi-Ayad) estime sa sexualité « *sans intérêt* ».

Hervé Guibert affirme que de la vérité du désir dépend la sincérité de l'art. Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré) en parle sans mal, mais regrette d'être devenu, malgré lui, porte-voix des malades du sida. Jacques Demy fait bande à part, refusant de se plier à ce qu'il estime être « *la loi du narcissisme* » – le sida dont il était atteint ne fut révélé qu'en 2008 par son épouse, Agnès Varda. Quant à Serge Daney (Jean-Charles Clichet, drôle et touchant), il aimerait surtout trouver chaussure à son pied...

Une nostalgie heureuse

Si la maladie est bien là, les corps amaigris, les adieux déchirants – comme ceux qu'Hervé Guibert n'eut jamais la chance de faire à son ami Michel Foucault, dont l'agonie préfigurait sa propre fin –, c'est la joie qui domine *Les Idoles*. Une forme de nostalgie heureuse, à l'image de la danse qui ouvre le spectacle. Formant une ronde, les comédiens agitent leurs bras comme des oiseaux battant de l'aile, au rythme de la chanson des Doors, *When the music's over*. Un écho à ce spectacle, *Jours étranges*, que Christophe Honoré découvrit en 1992, peu après le décès de son auteur, le chorégraphe Dominique Bagouet, touché lui aussi par le sida.

« *Une réunion d'amis qui dansent comme on jette une poignée de terre sur le bois d'un cercueil* », commente Christophe Honoré, dont la voix, sortie d'un mégaphone, accompagne les premières minutes de la pièce. Ils se débattent surtout contre eux-

mêmes, contre le temps qui a figé leur image. Ainsi de Koltès, las d'être le « prince » du Théâtre-Français. On lui envie son statut d'icône ? Lui aurait aimé avoir le temps de se tromper, de décevoir. Le privilège de vieillir.

Jusqu'à Brooklyn...

Puisque *Les Idoles* est un rêve, le plaisir l'emporte. Plaisir de se replonger dans une époque révolue, où les jeans étaient trop courts et les tee-shirts trop amples, où John Travolta se déhanchait dans les rues de Brooklyn sur l'air de *Staying alive* – scène mythique de *La Fièvre du samedi soir*, que rejoue avec brio le comédien Youssouf Abi-Ayad, rappelant que Bernard Marie-Koltès écrivit un scénario pour John Travolta, en vue d'un film qui ne vit jamais le jour.

Plaisir d'entendre ce qui n'a jamais été dit, de voir ce qui ne s'est jamais vu, à l'image de Cyril Collard (merveilleux Harrison Arévalo), remerciant le jury des César pour les quatre prix attribués à son film, *Les Nuits fauves*, trois jours après sa disparition. « *Domage que tu sois mort* », chantait Brigitte Fontaine en 1968. « *Je t'aurais bien invité/A prendre le thé dehors/ Je t'aurais bien invité/ Domage que tu sois mort.* »

À l'Odéon, l'éprouvant « Procès » de Krystian Lupa

Christophe Honoré, de tous les arts

Réalisateur d'une dizaine de long-métrages (*Dans Paris, Les Chansons d'amour, La Belle Personne, Les Bien-aimés, Les Malheurs de Sophie*, ou plus récemment *Plaire, aimer et courir vite*, prix Louis-Delluc en 2018), Christophe Honoré est également auteur de nombreux livres et pièces de théâtre pour la jeunesse. Paru en 2017, son roman *Ton père* (Mercure de France), lumineuse réflexion sur l'homoparentalité, convoquait déjà ses « idoles ».

Familier des salles de théâtre depuis 2009, il met régulièrement en scène des opéras. Après *Dialogues des carmélites* de Poulenc, *Pelléas et Mélisande* de Debussy, *Così fan tutte* de Mozart, *Don Carlos* de Verdi, il s'attaquera à *La Tosca* de Puccini lors du festival d'Aix-en-Provence, du 3 au 22 juillet prochain.

Jeanne Ferney

Théâtre

"Les Idoles" de Christophe Honoré ou les fantômes de la génération Sida

Par Jack Dion

Publié le 18/01/2019 à 10:00

A l'Odéon Théâtre de l'Europe, Christophe Honoré propose "Les Idoles", une pièce où il fait revivre quelques-uns des artistes qui furent emportés par le Sida dans les années 1990. Prière de ne pas rater ce grand moment.

C'est un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître. A l'époque (c'était dans les années 1990), des artistes tombaient comme des mouches, emportés par une maladie longtemps considérée comme la peste, une maladie symbolisée par quatre lettres (SIDA) que certains n'osaient pas prononcer, une maladie un temps considérée (eh oui !) comme le cancer des **homos**, vu qu'ils en étaient les premières victimes. Ainsi furent emportés Bernard-Marie Koltès, Cyrill Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce, et Jacques Demy, des noms à jamais inscrits au Panthéon de la création.

Christophe Honoré fait revivre ces illustres personnages dans une pièce bouleversante intitulée comme un tub de Johnny Hallyday : *Les idoles*. Le metteur en scène reprend une méthode d'écriture déjà testée avec succès pour d'autres spectacles, comme *Nouveau Romanou Fin de l'histoire*. Il s'agit pour lui de convoquer des fantômes pour retracer une partie de leur vie sans pour autant transformer le moment en une visite de mausolée.

Le temps d'une soirée, on se retrouve avec des personnages hauts en couleur. Ils vont se confronter les uns aux autres pour faire revivre ces années si particulières où ils sont passés de vie à trépas alors qu'ils étaient presque tous dans la force de l'âge, en pleine activité créatrice. Tous le vécurent d'autant plus douloureusement que le Sida était encore méconnu, que l'homosexualité apparaissait encore comme une maladie déviante, qu'il leur fallait souvent se cacher, et qu'ils furent emporté comme un plagiste balayé par un Tsunami.

Une sarabande vers la mort annoncée

Vu les circonstances et les drames vécus, on aurait pu craindre un spectacle mortifère. Il n'en est rien. Cela tient pour partie à ces fortes personnalités, guère décidées à sombrer corps et biens. Pour ne rien gêner, Christophe Honoré a su inventer des situations où ces personnages laissent libre cours à leur sens de l'humour, leur culture, leur goût des mots envoyés comme des flèches, leur attirance innée pour la parodie, le jeu intellectuel, le spectacle.

Christophe Honoré n'a pas hésité à faire jouer des rôles d'hommes par des femmes, telles Marlène Saldana en Jacques Demy (impressionnante) et Marina Foïs en Hervé Guibert. Soit dit en passant, nul ne s'en est offusqué, alors que si des hommes avaient interprété des rôles de femmes, les néo-féministes proclamées auraient déclenché une cabale en criant au machisme et en dénonçant une appropriation culturelle genrée. Passons.

On assiste ici à une sarabande vers la mort annoncée, sur fond d'angoisse, de dérision, de provocation. L'histoire de la bande des six est aussi celle de six personnages très différents. Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayad) assume son narcissisme. Hervé Guibert veut tout raconter, tout dire, tout écrire. Cyrill Collard (Harrison Arévalo) est le Sisyphe des homos, il remonte son rocher envers et contre tous, bravant les insultes et les crachats. Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré) reste dans son monde intérieur. Serge Daney (Jean-Charles Clichet) a beau être un accro du cinéma, il n'en fait pas. Jacques Demy est un cas à part, car il n'a jamais assumé son homosexualité de son vivant. C'est Agnès Varda qui fera savoir qu'il avait été emporté par le Sida, plusieurs années après sa mort. Marlène Saldana en interprète d'une chanson des *Demoiselles de Rodhefort*, cela ne s'oublie pas.

Bravo et merci, Christophe Honoré.

>> **Les Idoles, un spectacle de Christophe Honoré, Odéon Théâtre de l'Europe jusqu'au 1^{er} février puis en tournée.**

par **Jack Dion**



Directeur adjoint de la rédaction

« Nos idoles » : la comédie des héros de la génération sida

Jacques Demy, Cyril Collard, Koltès.... Christophe Honoré convoque les artistes morts du sida. Un spectacle où le rire l'emporte sur la tristesse.

Par Brigitte Hernandez

Modifié le 18/01/2019 à 11:47 - Publié le 18/01/2019 à 11:41 | Le Point.fr



Au théâtre, Christophe Honoré a inventé un style de narration qu'il qualifie de « nécromantique » : il convoque les grandes figures artistiques et intellectuelles de notre époque et les rend à la vie par des comédiens qui les incarnent sans souci de vraisemblance : une femme peut interpréter le rôle d'un homme et le contraire. Telle était la « recette » de son grand succès en 2012 Nouveau Roman où étaient convoqués Nathalie Sarraute, Michel Butor, Marguerite Duras, Alain Robbe-Grillet, Claude Simon... Les Idoles reprennent ce schéma, avec bonheur. Cette fois, il s'agit uniquement d'hommes, tous morts du sida. S'installent sur scène, dans un décor qui évoque à la fois les sous-sols du Centre Pompidou, les parkings déserts ou encore les quais parisiens où se retrouvaient les homosexuels dans les années 80 et 90, les auteurs Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce, le journaliste Serge Daney, le réalisateur Jacques Demy, le cinéaste Cyril Collard et l'écrivain Hervé Guibert.

Christophe Honoré, présent par la voix, raconte son arrivée à Paris, la découverte de ces personnalités : « C'était l'époque où je voulais tout ressentir et comprendre, où mes vingt ans réclamaient chaque jour du nouveau : un cinéaste, un romancier, un metteur en scène, un chorégraphe, un photographe. » Et un soir, il découvre une chorégraphie Jours étranges sur une musique des Doors, « When the Music Is Over ». Dominique Bagouet, qui en est l'auteur, est mort quelque temps auparavant. Nous sommes en 1992. « Jours étranges, dit Honoré, non, jours sinistres et terrifiants qui brûlèrent mes idoles et dont je n'ai jamais pu me consoler. »

Imaginer l'impossible

Aïe, à quel spectacle de désolation allons-nous assister ? Eh bien, c'est tout le contraire. On rit beaucoup et souvent à cette réunion forcée au cours de laquelle ces gens célèbres qui ne se connaissent pas tous vont devoir passer du temps ensemble et... avec nous. Alors, ils se posent des questions et trouvent des réponses, comme Cyril Collard (Harrison Arevalo) qui a trouvé le moyen dans son film Les Nuits fauves d'être plus fort que les petites frappes qui brutalisaient un gosse en les menaçant : « Attention, j'ai le sida. Si vous continuez, je vous contamine avec mon sang. Eh bien, là, j'étais le plus fort ! » Jacques Demy (interprété par la très étonnante Marlène Saldana), lui, ne veut pas du tout faire partie du groupe, il boude dans son coin, et son homosexualité, il ne tient pas à ce qu'on en parle. « Mais on le savait tous à Libé, lui crie Serge Daney (Jean-Charles Clichet, le plus drôle de tous), alors, arrête ! » Demy finira par faire des crêpes pour tout le monde. Ils s'engueulent, rigolent, fument, se demandent comment tout cela va finir puisque la fin, ils l'ont déjà vécue. La jubilation naît de la permission que s'est donnée et que nous donne Christophe Honoré : imaginer l'impossible.

Tout est vrai (peut-être) et tout est faux (presque). Lorsque Cyril Collard rejoue la cérémonie des Césars de 1993 dont sa mort l'a privé et où son film *Les Nuits fauves* a remporté quatre trophées. Lorsque Hervé Guibert (Marina Foïs) se souvient de la mort de Michel Foucault que l'hôpital lui interdit de revoir, c'est le récit qu'il en fait dans *À un ami qui ne m'a pas sauvé la vie*. Lorsque Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayad) danse en imitant Travolta, on pense au scénario qu'il avait écrit pour l'acteur et dont la réalisation n'aboutira pas. Quant à Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré), sorte de monsieur Loyal, qui tente de faire (se) parler les uns et les autres, il assume une modestie qui le rend sympathique.

Comment rendre à nos idoles ce qu'on leur doit d'inspiration, comment montrer que nous sommes faits de cela, de rêves et de chemins initiés par d'autres, suivis par nous, comment tourner rond avec des roues carrées ? À tout cela le spectacle répond. Reste, à la fin, la voix de Jim Morrison qui guidait les danseurs de *Jours étranges* : « When the music is over... ».

« Les Idoles », jusqu'au 2 février au théâtre de l'Odéon (a priori complet). Puis les 6 et 7 février à la Comédie de Caen, les 14 et 15 février à MA, Scène nationale.



« Je n'ai pas voulu dresser un mausolée »

Dans « Les Idoles », au Théâtre de l'Odéon, Christophe Honoré convoque les fantômes d'artistes morts du sida

ENTRETIEN

Avec ses *Idoles* – Cyril Collard, Serge Daney, Jacques Deny, Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce –, Christophe Honoré signe une comédie crépusculaire dont les héros sont des écrivains et cinéastes morts du sida. A voir à Paris, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, puis en tournée.

Pourquoi nous a-t-il semblé nécessaire, aujourd'hui, de revenir sur les « années sida » ?
C'est venu d'abord d'un désir de m'exprimer davantage à la première personne, et de déplier un sujet dans la littérature, le cinéma et le théâtre. J'ai 48 ans, je m'interroge sur mon identité, et il est apparu que c'était mon homosexualité qui était au cœur de ce thème. On était au moment de la loi sur le mariage gay et de La Marseillaise pour tous, et je me suis rendu compte que je n'étais aveuglé en pensant que l'homosexualité ne serait pas un sujet de mon travail parce qu'elle n'était plus un sujet dans la société française.

« Les Idoles » tourne donc un ensemble avec le livre « Ton père » et le film « Plaire, aimer et courir vite » ?
Oui, c'est un projet que j'ai développé autour de l'idée de transmission. Je suis père d'une petite fille qui grandit, qui a maintenant 15 ans, et pour le volet théâtral j'ai eu envie d'explorer un autoportrait en père homosexuel, demi-témoin sur la manière dont mon homosexualité influait sur ce que je transmettais à ma fille, puisque beaucoup de gens ont l'air d'avoir un avis là-dessus, et de penser que ce que les homosexuels transmettent à leurs enfants est si non dangereux, en tout cas suspect.

Parallèlement, j'ai écrit le scénario de *Plaire, aimer et courir vite*, une histoire d'initiation amoureuse entre un étudiant et un artiste parisien qui était une variation romanesque sur des éléments plus autobiographiques. J'ai vécu cette période du début des années 1990 où la plupart des artistes que j'aimais étaient homosexuels et mouraient du sida, et je me suis dit qu'on pouvait aborder cette question de manière plus ironique au théâtre.

Pourquoi ?
Quand je suis arrivé à Paris, en 1994, tous ces artistes étaient déjà morts du sida, je n'ai pas pu envisager d'avoir un rapport direct avec eux. Et pourtant, j'ai l'impression, aujourd'hui encore, que ce sont les gens avec qui je communique le plus. Il m'a semblé que le théâtre était le bon lieu pour faire revenir ces fantômes. *Les Idoles*, c'est un spectacle qui essaie de faire tourner les tables, d'appeler les disparus. Le cinéma entraîne toujours une forte dose de réalisme, un côté « biopic » que je voulais éviter.

Le choix de ces six figures est-il lié au projet d'aborder à travers elles les différents thèmes liés à cette maladie ?
Oui, absolument. Outre que je suis un grand amoureux du cinéma de Jacques Deny, il me semblait important qu'ils aient tant que figure qui a caché son homosexualité et dont la famille, longtemps, n'a pas voulu dire qu'il était mort du sida. C'était intéressant de le faire converser avec Hervé Guibert, qui, lui, en a fait le sujet de son œuvre, s'est imposé une discipline de sincérité. Et de les mettre en regard avec Jean-Luc Lagarce, qui estimait que, pour des raisons politiques, il ne fallait pas le cacher, mais qui n'avait pas particulièrement envie de tra-

vailer là-dessus dans son œuvre, ni de jouer le rôle de « délégué de classe » des malades du sida. Ces six là me semblaient pouvoir représenter les autres.

Vous avez mené un important travail de recherche sur ce que vous avez redécouvert ?
En bonne partie, oui. C'est le cas notamment avec Théo Toin qui est arrivé à l'acteur américain Rock Hudson, très révélateur des fantômes d'ailleurs autour du sida : venu se faire soigner à Paris, Hudson, une fois condamné, a voulu réserver quatre sièges dans un avion pour rentrer chez lui sur une chaise, mais aucune compagnie aérienne n'a voulu l'embarquer avec d'autres passagers. Il a été obligé de faire affréter spécialement un Boeing 737, ce qui lui a coûté 290 000 dollars – 184 millions, à l'époque, de quatre ans de recherche contre le sida.

Mais il ne s'agit pas de faire un procès non plus, juste de remettre les événements en perspective. Quand on se penche aujourd'hui sur la prise de position d'Hervé Guibert – écrite à l'été 1990, alors qu'il était chez Bernard L'Herminier avec ses concubins déjà détruit, pour en parler –, on mesure à quel point c'était courageux, et non pas narcissique, comme certains l'ont dit.

Comment expliquez-vous que cette question du sida renne avec vous dans l'art d'aujourd'hui ? Le film de Robin Campillo « 120 battements par minute » a rencontré un grand succès, les dernières pièces de Jean-Luc Lagarce sont souvent montées...
Je pense que les gens qui ont échappé à la tragédie se sont longtemps interdits d'en parler. Il a fallu un certain nombre d'années pour qu'on se permette de sayer de raconter. Il s'agit d'un traumatisme réel, notamment dans le milieu artistique. Qu'est-ce que c'est que de se retourner sur ceux qui étaient juste derrière nous ? Il y avait quand même quelque chose de l'ordre du scandale, d'une cruauté insérée, daller si souvent au cinérama quand on avait

« Les Idoles », c'est un spectacle qui essaie de faire tourner les tables, d'appeler les disparus »

20 ans pour enterrer des gens de notre âge. Après, je ne voulais pas non plus dresser un monument aux morts, un mausolée.
Pourquoi avoir choisi de faire incarner Hervé Guibert et Jacques Deny par des comédiennes – Marina Foïs et Mathilde Saldana ?
Il m'a semblé essentiel que cela s'imagine entre hommes et femmes, justement parce qu'on parle d'homosexualité, de sida, et qu'il y

a une circulation du désir sur le plateau. Après, on va chercher des personnes dont on sent qu'elles vont entrer en correspondance avec le personnage. Pour Hervé Guibert, je trouve qu'il y a souvent une dimension occultée chez lui, c'est son humour : un humour assez vachard, cruel, que Marina Foïs possède également. Quant à Mathilde Saldana, elle me semblait avoir le mélange de pudeur extrême et de folie de Jacques Deny. Mais justement, ce genre d'amuse-

ment d'akhimée, j'ai l'impression qu'on ne peut se le permettre que sur scène au théâtre, on a plus envie comme à l'impossible. ■

PROFANE UELLES PAR
BARBARIE DARGE

« Les Idoles » de Christophe Honoré, jusqu'au 17 février à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris. *Plaire, aimer et courir vite* à la Comédie de Caen, à Hérouville-Saint-Clair (Calvados), les 14 et 15 février au Grand de Belfort.



Christophe Honoré, à Cannes, en mai 2018. STYLING: MARIE BÉGIN FOR « LE MONDE »

mobile

Exposition du 18.01 au 29.04.2019 aux Archives nationales

Site de Paris et Pierrefitte-sur-Seine
80 rue des Fossés-Saint-Jacques, 75003 Paris
58 rue Guyenne, 93800 Pierrefitte-sur-Seine

forumlesmobiles.org
archives-nationales.paris.gouv.fr
@mobilemobile

Le Monde | CC BY | News | Prochaine | MOUS PARIS | CORN | mobile | 19

The New York Times

THEATER REVIEW

On Paris Stages, Gay Artists Look Back

By Laura Cappelle

Jan. 17, 2019

PARIS — Two related scenes are currently playing out in theaters here. In “Les Idoles” (“The Idols”), at the Odéon — Théâtre de l’Europe, the actress Marina Foïs recounts in detail the death of the philosopher Michel Foucault, in 1984, of an AIDS-related illness. At the Espace Cardin, Foucault’s homosexuality is seen through the eyes of his first biographer, the sociologist Didier Eribon, in “Retour à Reims” (“Returning to Reims”).

In both productions, prominent French gay artists reclaim their pasts with striking honesty. “Retour à Reims,” staged by the German director Thomas Ostermeier, is based on Mr. Eribon’s 2009 memoir-cum-essay about his working-class roots, while the writer and director Christophe Honoré looks back at the artistic heroes — those “idols” — he lost to AIDS in his youth.

Mr. Honoré may be better known for films including “Love Songs,” but his theater work is in some ways more ambitious and original. His recent plays have brought real individuals back to life and imagined, with the benefit of hindsight, how they might have interacted: “Nouveau Roman,” in 2012, focused on the 20th-century French literary movement of the same name; “Les Idoles” brings together six writers and filmmakers who died between 1989 and 1994.

Extensive research clearly went into the play, but Mr. Honoré doesn’t strive for truthfulness. He isn’t preoccupied with physical likeness, for starters, and regularly casts women in male roles onstage. In “Les Idoles,” Ms. Foïs plays Hervé Guibert, whose autobiographical novel “To the Friend Who Did Not Save My Life” evoked Foucault’s last days, while the part of the filmmaker Jacques Demy is taken with gusto by Marlène Saldana, in a fur coat and heels.

Some of the characters in “Les Idoles” enjoy more public recognition than others. Mr. Demy is one of them, and the playwrights Jean-Luc Lagarce and Bernard-Marie Koltès are both revered names on the French stage. A creation about them might easily have turned into a series of reverential obituaries, but Mr. Honoré gives “Les Idoles” a welcome lightness of touch.

The men are portrayed as witty, imperfect individuals rather than austere icons to be worshiped. They are as likely to launch into a dance number as they are to debate the attributes of the ideal lover: Ms. Saldana’s rendition of “Chanson d’un jour d’été,” from Mr. Demy’s musical film “The Young Girls of Rochefort,” is an unlikely highlight.

The play still brings up unsettling questions about the ways in which the AIDS crisis affected the arts community, in France and beyond. If some of those who died had survived, would their legacy be perceived differently today? Did artists who were sick have a duty to speak up, or was staying in the closet — as Mr. Demy did — an acceptable choice? Throughout, Mr. Honoré contrasts the crusade by Elizabeth Taylor (also played by Ms. Saldana) to raise awareness of the disease and funds for research in the United States with the relative public discretion of artists in France.

The cast contributes expertly tragicomic performances in a production that acts as a lucid, intimate “adieu” to a formative era for Mr. Honoré. When the filmmaker Cyril Collard is left alone at the end, calling out the names of his dead peers only to be met with silence, the void they left behind is palpable.

The Guardian



Interview

'We kept the trauma to ourselves': Christophe Honoré on the idols lost to Aids

Laura Cappelle

The French writer-director talks about his highly personal new show, a 'dance of the dead' that pays tribute to artistic heroes including Jacques Demy

Wed 16 Jan 2019 17.27 GMT

Director Christophe Honoré still looks pained at the memory of the protests against gay marriage that rocked France seven years ago. The adoption of same-sex marriage in the country, a flagship policy that President François Hollande had campaigned on, was supposed to have been a smooth process. It became law in 2013, but only after a protracted backlash that saw hundreds of thousands take to the streets - more overall than the recent *gilets jaunes* (yellow vests) movement.

"I realised there was still a cloud of suspicion hanging over gay citizens," says Honoré, best known internationally for comedies and musical films including 2007's *Love Songs*. "I felt hurt, but also responsible, because in my work I'd never thought that gay visibility might still be important. I felt like I'd failed, like I'd deserted the fight the generation before me had led."

The 48-year-old director embarked on a quest to reclaim his identity, which has now yielded three very personal works: *Ton Père*, an essay about being a gay father, the film *Sorry Angel*,

which competed for the Palme d'Or at Cannes last year, and a new play, *Les Idoles* (The Idols), given its French premiere this month at the Odéon theatre in Paris.

The last two look back to the early 1990s. *Sorry Angel*, which won France's Louis Delluc prize (akin to a Man Booker prize for film), is inspired by Honoré's years at university in Brittany: in 1993, a student much like himself, played by Vincent Lacoste, falls in love with a Parisian writer who is HIV positive. *Les Idoles*, meanwhile, tackles the Aids crisis head-on, by bringing back to life artists who were heroes of Honoré's and succumbed to the disease.



'I felt like I'd deserted the fight' ... Christophe Honoré. Photograph: Laurent Emmanuel/AFP/Getty Images

"I wanted to create a sort of dance of the dead, to bring them to the stage in order to have a conversation with them," Honoré says. The production shuns realism and grew out of playful improvisations with the cast. While all the characters are male, Honoré enlisted women to play two of them, including Marlène Saldana as the film-maker Jacques Demy.

"Homosexual desire and Aids are at the heart of the play, but I wanted the expression of that desire to be universal," the director says of the gender swap. Theatre also provides the kind of creative licence that film leaves little room for, he says. "The relationship with the audience is so different. On stage, you work with this idea that people are ready to believe pretty much anything, even that someone as iconic as Demy is being represented by a woman in a fur coat. On screen, it would be deemed ridiculous."

Honoré is well placed to know: in addition to being a prolific children's author, he has gone back and forth between film and theatre for nearly two decades, a multifaceted career that makes him an outlier in France. "I'm always surprised by how rarely I see other film directors or producers at performances. French cinema still hasn't left behind the cliché that it should be above theatre. Jean-Luc Godard once joked that he wasn't interested in it because stage actors spoke 'too loudly,' and it stuck."

The French director especially relishes the collective nature of theatre work. "Film is really solitary. There are too many phases, from shooting to editing, for the people around you to understand exactly what you're trying to do."

Central to both *Sorry Angel* and *Les Idoles* is the notion of filiation - artistic and otherwise. "I lost my father when I was 15, and I thought art was going to offer me the kinds of fathers I no longer had in real life," Honoré muses. While he never met the six men who inspired *Les Idoles*, who include the playwrights Jean-Luc Lagarce and Bernard-Marie Koltès, their deaths at the height of the Aids epidemic, just as he was reaching adulthood as a gay man, hit him hard. "It's not normal to start out with this idea that death is intimately linked to your sexuality. And then to bury friends when you're just 20 ..." he says, trailing off.



'On stage, you work with this idea that people are ready to believe pretty much anything' ... Jean-Charles Clichet and Harrison Arévalo in *Les Idoles*. Photograph: Jean-Louis Fernandez

There are many lighthearted moments in the play, but Honoré also circles back to the responsibility he felt in the wake of the same-sex marriage protests, by asking whether artists had a duty to lead a public fight against Aids in the 1980s and 1990s. He contrasts Hollywood and Broadway-led campaigns at the time in the US with the rifts he remembers in France between artists and activists, who saw public figures like Lagarce, who declined to write about the disease, as “traitors.”

When it comes to speaking on behalf of a community, Honoré is still fighting his own instincts. “Just starting a sentence by saying ‘As a gay artist’ ... ” He cringes. “It’s not something that comes to me naturally.”

Still, his recent productions, along with Robin Campillo’s 2017 drama *120 BPM* (Beats Per Minute), show that the time is ripe to tell stories about a crisis that claimed millions and devastated artistic communities everywhere, before the advent of antiretroviral therapy in 1995. “It makes me mad when I hear it’s a trend,” says Honoré, looking down at the floor. “For years, it was as if nothing had happened to my generation. We kept the trauma to ourselves.” No longer.

Les Idoles is at the Odéon, Paris, until 2 February.

SUR LES PLANCHES

Scènes: Honoré, Dedienne, Massart...

Par Igor Hansen-Love et **Christophe Barbier**,

publié le 15/01/2019 à 16:46 , mis à jour le 16/01/2019 à 12:20



Marina Fois (Hervé Guibert), Abi-Ayad (Bernard-Marie Koltès et Marlène Saldana (Jacques Demy) DR

Les Idoles

Un spectacle très vivant avec des morts. C'est le tour de force réalisé, ou mise en scène en l'occurrence, par Christophe Honoré dans *Les Idoles*. L'écrivain-dramaturge-cinéaste (Plaire, aimer et courir vite) évoque ici les artistes qui l'ont inspiré, tous homos et morts du SIDA : Bernard-Marie Koltès, Cyril Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Jacques Demy. Les uns et les autres se retrouvent à l'entrée d'une bouche de métro, qui figure une sorte de purgatoire ou de limbes. Ni l'enfer ni le paradis pour tous ces artistes, mais un lieu où chacun s'invective, s'engueule, met l'autre en face de ses responsabilités (Demy cache son homosexualité, Collard couche sans se protéger, Guibert fait commerce de sa maladie en la racontant dans ses livres...).

Moins brillants que *Nouveau roman*, une de ses anciennes pièces (absolument géniale), ces *Idoles* sont tout de même de haute qualité et jouent brillamment la carte du théâtre romanesque avec dialogues (souvent drôles), monologues (un peu longs tout de même), danses, musique, interpellation du public... Au-delà des enjeux intellectuels et intimes que pose la pièce, ce qu'il y a de plus touchant, c'est la façon dont Christophe Honoré déclare son amour à tous ces hommes ; dont certains joués par des actrices, Marina Fois en Guibert et l'étonnante Marlène Saldana merveilleuse et dansante Jacques Demy, façon politique et intelligente de mélanger les corps. Le débat l'intéresse moins, finalement, que le plaisir qu'il a à les faire parler. Il ne les a pas connus alors il les fait vivre. D'abord pour lui. Et puis pour nous. E. L.

La note de L'Express : 16/20

"Les Idoles" de Christophe Honoré : hommage aux héros de son adolescence

Par Aphélandra Siassia | Publié le 15/01/2019 à 10:56



Partager

Épingler

Dans sa dernière pièce, "Les Idoles", Christophe Honoré délivre un hommage poignant aux figures qui ont marqué son adolescence. Une génération d'auteurs, cinéastes, essayistes, saltimbanques, sacrifiée et emportée par le virus du sida.

Comment se détacher des figures d'identification qui ont marqué notre adolescence ? À en observer le travail protéiforme de Christophe Honoré, ses fantômes le hantent toujours et habitent l'ensemble de son oeuvre. Sa quatrième et dernière création théâtrale en témoigne.

Ressusciter les morts

Dans *Les Idoles*, le dramaturge, auteur et cinéaste, tente de "réhabiliter" cette génération de créateurs français, décimée par le virus du sida tout au long de la décennie 80 et au tout début des années 90. Hervé Guibert, Jacques Demy, Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jean Luc Lagarce, Serge Daney, sont autant d'étoiles filantes, auteurs de génie, convoqués dans cette pièce. Les corps de ces âmes errantes, que l'on suit dans chacune des étapes de la maladie, se déploient sur scène, tels les danseurs à la gestuelle vaporeuse du ballet *Jours étranges* de Dominique Bagouet, mort lui aussi en 1992 du VIH.



"Aujourd'hui, j'aimerais évoquer ces jours étranges... Comment durant quelques années, ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées se rangèrent tous du côté de la mort. Comment le sida brûla mes idoles" déclame une voix, celle de Christophe Honoré à travers des hauts parleurs au début de la pièce.

Pendant deux heures et demi, les 6 personnages évoluent dans un décor, sorte d'entrepôt gris, nous plongeant dans un cadre spatio-temporel aux contours flous. Un pied dans la tombe, l'autre sur la scène, ces créateurs reprennent de la substance sous le regard ébahi du spectateur.

Une déclaration d'amour

Dans *Nouveau Roman* (2012) déjà, Christophe Honoré mettait en scène plusieurs écrivains, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras ou encore Alain Robbe-Grillet, tous appartenant à ce mouvement littéraire, qui n'a eu de cesse, dans les années 50, de déconstruire la prose, pour atteindre un nouveau degré d'écriture.

Dans *Les Idoles*, le postulat est tout autre. Christophe Honoré livre ici une authentique déclaration d'amour, vive, plurielle, prenant tantôt les contours d'une narration à la lourde charge dramatique, tantôt celle d'un récit comique, à la limite de l'absurde, venant trancher avec la gravité du propos.

Entre humour et gravité

Ce juste équilibre entre humour et tragédie n'est possible que lorsqu'une troupe d'acteurs parvient à tirer toutes les ficelles du jeu théâtral. Ici, chaque comédien relève le défi avec brio, étonnant l'auditoire par l'intensité de leur jeu et cette capacité à transfigurer ces figures oubliées. Au point même où les normes de genre éclatent, sans que cela ne déstabilise qui que ce soit. Ainsi, les actrices se glissent dans des rôles masculins, Marina Foïs incarnant l'écrivain et journaliste Hervé Guibert et l'actrice et danseuse Marlène Saldana - aperçue dans *Les Malheurs de Sophie* (2015) ou *Plaire, aimer et courir vite* (2018) - un Jacques Demy à la fois fantasque et mystérieux.

Julien Honoré, frère du dramaturge, parvient quant à lui en un tour de passe-passe à jouer les maîtres du jeu, rythmant la pièce par ses nombreuses interventions, tout en se glissant dans le rôle du personnage discret de Jean-Luc Lagarce, sorte de double de Christophe Honoré. Un glissement de corps que l'on perçoit dans la dernière tirade de Jean-Luc Lagarce, relatant avec calme les derniers moments passés avec son amant mort du sida. Une scène correspondant en tout point à la scène du bain du film *Plaire, aimer et courir vite*, entre Jacques (Pierre Deladonchamps) retenant au prix d'un véritable effort le corps mourant de son amant Marco (Thomas Gonzalez).

À ce trio, viennent se greffer les personnages de Bernard-Marie Koltès, joué par Youssouf Abi-Ayad, révélation à juste titre de cette pièce, plongeant l'auditoire dans un récit introspectif d'une troublante intensité. Quant à Cyril Collard, réalisateur *des Nuits Fauves* incarné par le comédien Harrison Arévalo, il joue le trouble-fête séducteur, consumé par le désir, que rien arrête, pas même l'avancée de la maladie. Dernier personnage de ce tableau, le critique de cinéma Serge Daney, interprété avec humour et distance par Jean Charles Clichet.

Un saut dans la France des années 80

Si la pièce souffre par moment de quelques longueurs - avec un temps de rupture dans la narration quand les acteurs s'élancent dans de longs monologues pouvant perdre le spectateur - le dramaturge arrive à nous transposer dans cette France des années 80, insouciance, chaotique, éprise de liberté, dans laquelle il a forgé son identité créatrice. Un cri d'amour à ses idoles donc, mais aussi à une période où la création n'avait aucune limite.

Christophe Honoré ressuscite brillamment ses « Idoles »

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 14/01 à 17:15, mis à jour le 15/01 à 18:25



Marina Foïs en Hervé Guibert, Youssouf Abi-Ayad en Bernard-Marie Koltès, Marlène Saldana en Jacques Demy : trois des « Idoles » ressuscitées par Christophe Honoré. @ Jean-Louis Fernandez

L'auteur-réalisateur - metteur en scène convoque sur la scène de l'Odéon les fantômes de grands artistes homosexuels morts du sida à l'aube des années 1990. Un spectacle bouleversant et joyeux, porté par six acteurs d'une infinie délicatesse. Des larmes, du rire et un triomphe aux saluts.

Il est rare qu'on ovationne des fantômes ; c'est pourtant ce qui s'est produit le soir de la première des « Idoles » à l'Odéon. Pas n'importe quels fantômes : des cinéastes, des acteurs, des écrivains homosexuels cultes emportés par le sida à l'aube des années 1990, réincarnés sur les planches par six comédien(e)s.

À LIRE AUSSI

CANNES 2018: « PLAIRE, AIMER ET COURIR VITE », CHRONIQUE D'UN DERNIER AMOUR.

CHRISTOPHE HONORÉ FAIT « COSÌ »

Christophe Honoré a réveillé ces grands morts, bouleversés et heureux de revoir le monde dans leur nouvelle peau : Bernard-Marie Koltès en Youssouf Abi-Ayad, Cyril Collard en Harrison Arévalo, Serge Daney en Jean-Charles Clichet, Hervé Guibert en Marina Foïs, Jean-Luc Lagarce en Julien

Honoré et Jacques Demy en Marlène Saldana.

Ensemble, ils évoquent leur art affecté, transcendé par leurs tragédies intimes, les stigmates de la maladie, la douleur des disparitions, leurs histoires de sexe et d'amour. Ils se houspillent, se réconfortent. Ils parlent des autres avec tendresse - Rock Hudson, Liz Taylor, Michel Foucault, le chorégraphe Dominique Bagouet. Ils s'adressent aussi au monde d'aujourd'hui : que sont certains hommes devenus (la dérive politique de Renaud Camus) ? Pense-t-on encore à eux en 2019 ?

Bien sûr qu'on pense à eux... Pas seulement parce qu'ils sont les idoles d'Honoré et d'au moins une génération. Mais parce que leurs oeuvres continuent d'être admirées, lues, vues sur les écrans, jouées sur les scènes. Les retrouver réincarnés grâce à la magie du théâtre nous fait réaliser combien ils nous manquent... Magie du théâtre, magie d'un grand artiste pluriel : Christophe Honoré orchestre, sans lourdeur ni pathos, cette réunion de fantômes, dans un décor de hall de gare propice aux ombres, à leurs palabres, à leurs caresses furtives.

DÉROULÉ FLUIDE

L'auteur - metteur en scène conjugue un collage de textes et des improvisations de plateau en un déroulé fluide qui tient autant du drame en plusieurs scènes que de la revue. Les monologues bouleversants de Guibert-Marina Foïs et de Lagarce-Julien Honoré n'ont d'égal que la danse folle de Jacques Demy-Marlène Saldana sur « La Chanson d'un jour d'été » extraite des « Demoiselles de Rochefort » ou le chant reggae douloureux (« Is This Love » de Bob Marley) entonné à cappella par Koltès-Youssouf Abi-Ayad.

Tout est juste : les mots choisis, les phrasés sobres, la gestuelle chorégraphiée, l'usage subtil de la vidéo, cette alternance de nostalgie poignante et d'humour. Chacun porte haut, fort et doux la voix des disparus, tous guerriers de l'art, tous vainqueurs pour l'éternité. Le théâtre est ici plus fort que la maladie et la mort. Merci aux « Idoles » et à leurs fantastiques avatars, merci à Christophe Honoré.

LES IDOLES

de Christophe Honoré

Créé au Théâtre Vidy-Lausanne

L'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e (01 44 85 40 40)

du 11 janvier au 1^{er} février.

Comédie de Caen (6 et 7 février), Le Granit à Belfort (14 et 15 février)

@pchevilley

SCÈNES D'HIVER

Marlène Saldana Le masque et les plumes

Elle joue Jacques Demy dans «les Idoles» de Christophe Honoré. Et à peu près tous les personnages du monde dans les pièces excentriques du Zerep. Rencontre avec une bête de scène aussi fantasque que poignante.

Par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS
Photo CHRISTOPHE MAOUT

Depuis combien de temps n'a-t-on pas été invitée chez une comédienne pour faire son portrait? On a beau fouiller sa mémoire, on ne trouve pas. Il y a bien mille ans que les attachés de presse ont imposé les bars d'hôtel mouroirs pour les interviews. Mais elle est comme ça, Marlène Saldana: elle ouvre grand la porte de l'appartement qu'elle partage sous les toits, dans le Quartier latin à Paris, à la première journaliste venue. Elle est vêtue d'une robe noire en laine décolletée et de mules à fourrure, façon Monroe brune, c'est-à-dire sexy sans vraiment chercher à l'être, un téléphone calé contre l'oreille, car nous sommes à quelques jours de Noël et qu'il y a cette histoire de cadeaux à régler avec sa mère. Naturellement, on s'empresse de faire ce que redoutent les attachés de presse: satisfaire notre curiosité. Car il n'y a, dans le théâtre actuel, pas beaucoup de personnages aussi intrigants que la formidable Mademoiselle Saldana, qui peuvent aussi bien nous faire hurler d'un rire coupable, déguisée en éléphant pour déclamer du Sarah Kane («J'ai bombardé des Arabes, j'ai

baisé des petits enfants qui demandaient grâce...») dans le spectacle jeune public du Zerep (compagnie de Sophie Perez et Xavier Bousillon) *Baberman*, que nous faire trotter toute une soirée d'hiver dehors sous la pluie, comme elle le fit en 2016, en déclamant dans le *Danse de nuit* de Boris Charmatz un long monologue de Tim Etchells tout en enchaînant une chorégraphie qui embarquait son monde.

«Gout de la chienne»

Coup d'œil vers la chambre du colocataire, le performeur Jean Biche, emplie de costumes («C'est les coulisses de l'Alcazar là-dedans!» nous crie Saldana depuis la cuisine, où elle prépare le café), caresses aux deux chats pas du tout farouches, Mon Colonel et Don Diègue, dont l'un peut s'enorgueillir d'être le fils du chat de Jeanne Balibar, inspection du sombrero bleu posé sur un coffre, du poster de *Polly Maggo*, du mobilier en rotin, des tommettes, du PC portable ouvert à la page d'un site de vente en ligne (cadeau pour le neveu)... Sans doute y aurait-il dans ce charmant bric-à-

brac, qui est le sien depuis treize ans, matière à tirer toutes sortes d'enseignements, sociologiques ou psychologiques, sur l'habitus d'une comédienne dont tout le milieu d'avant-garde se murmure le nom depuis des années, l'égérie de tout ce qui se fait de mieux dans l'un peu marginal, mais qui n'a pour la fin 2019 encore «aucun projet». Cela provoque chez elle une légère angoisse, car il y a quand même le problème de l'argent, qui ne coule pas à flots, ni dans ce milieu ni dans le compte en banque de Marlène Saldana, 40 ans. On pourrait se demander pourquoi cette bête de scène n'a pas un agenda blindé jusqu'en 2032, pourquoi les meilleurs artistes sont parfois les plus fauchés, mais on pourrait aussi en déduire que Marlène Saldana est en colocation parce qu'elle vit en bande et a l'esprit de famille. Les spectateurs qui ne se pressent pas forcément pour applaudir les spectacles qu'elle conçoit avec son complice Jonathan Drillet – où, sapée en costume Ancien Régime et grime d'un faux nez, elle disserte avec un rire précieux du «gout de la chienne» des fromages persillés (et ils ratent quelque chose) – pour-

ront la découvrir au théâtre de l'Odéon, à Paris, où, trois semaines durant, elle jouera dans *les Idoles*, le vibrant hommage conçu par Christophe Honoré à ses maîtres à penser fauchés par le sida. Elle y incarne, en talons et manteau de fourrure, un poignant Jacques Demy, plein de mauvaise foi et de morgue, qui s'émancipe dans une sorte de sublime coming out dansé, jamais advenu de son vivant, dont la beauté tragique nous a carrément fait pleurer. Un mélange de puissance et de fragilité, la carapace du personnage et ses fêlures, l'explosif cocktail Saldana.

L'excès et la finesse

La recette est simple mais casse-gueule: se mettre dans des situations extrêmes pour embrasser d'un même mouvement la gêne et la beauté, l'excès et la finesse. Elle l'a travaillée chez Yves-Noël Genod, avec Jonathan Capdevielle et Théo Mercier, et bien sûr auprès de Sophie Perez et Xavier Bousillon (*le Zerep*), passés maîtres dans le franchissement de ligne jaune avec panache. Au cours de la conversation, le mot «honte» reviendra sou-



**Marlène Saldana
chez elle à Paris,
fin décembre.**



vent, pour décrire par exemple une malheureuse tentative de reprendre les meilleurs gags d'Eddie Murphy dans *le Professeur Foldingue* au Festival d'Avignon (on donnerait tous les sombreros du monde à celui qui en a fait une captation). Mais c'est sûrement sa capacité à aller la chercher, cette honte, à en rire et à la dépasser, qui fait d'elle une performeuse généreuse et géniale. «*Marlène a une joie à faire, qui pourrait être celle d'un artisan, d'un ébéniste, détaille Sophie Perez, la fondatrice du Zerep, avec qui Saldana tournera dans trois spectacles au printemps (1). Il n'y a pas de pathos, pas de problème d'ego, ce qui pour un acteur est assez exceptionnel. Mais c'est comme si le travail et le plaisir du travail l'emportaient toujours sur le reste.*» Son amie Jeanne Balibar, qui vient de la mettre en scène dans son premier long métrage, *Merveilles à Montfermeil*, ajoute une nuance: «*Elle prend la question de la sensibilité humaine très très très au sérieux, pour elle et les personnages ou situations qu'elle incarne, et c'est cela qui est beau.*»

Pour sa part, Saldana nous confie sa passion pour le cinéma coréen, où elle goûte le jeu des comédiens par-dessus tout, le mélange «*très paysan et très sophistiqué, les têtes qu'ils peuvent faire parfois, des têtes énormes à la Valeska Gert* [star des cabarets allemands, ndr], *pour enchaîner juste après avec quelque chose de super fin*», et il nous semble ici qu'elle pourrait parler d'elle-même. Le grand écart permanent, comme dans sa conversation, qui s'étire de Patrick Swayze à Susan Sontag, de *Super Nanny* à William Friedkin, de Jean Yanne à Romeo Castellucci, dont justement elle apprécie la capacité à passer «*d'un truc super réaliste à un truc énorme - tu vois ?*». Quant à Valeska Gert, la comparaison s'impose: même capacité à tordre son visage et son corps, même aptitude pour le masque, même si la Française a quelque chose de plus langoureux, que Sophie Perez attrape avec une belle image: «*Une tante russe exilée sur la Côte d'Azur.*»

«Dire du Artaud avec du saucisson dans le cul»

Marlène Saldana a grandi à Lyon, la plus jeune de deux sœurs, dans une famille «*qui n'avait pas beaucoup d'argent. Et le théâtre, on n'en avait rien à foutre*». Elle n'a plus vu son père après l'âge de 10 ans, sa mère travaillait dans un laboratoire et faisait des prises de sang, au début de l'épidémie du sida. Chez elles, il y avait un poster de prévention du VIH dans les toilettes et *Cytomégalovirus* d'Hervé Guibert sur la table du salon; plus tard Marlène Saldana a lu tous ses livres – «*peut-être aussi pour ça que j'ai la culture pédé*». Au lycée, à la fac, elle regarde des films de John Waters et Kenneth Anger, *Grey Gardens* dont elle ne se remettra «*jamais*», passe un bac A3 (aujourd'hui bac L), fait de l'anthropologie et beaucoup d'équitation, envisage un temps de postuler pour l'école de Bartabas, et puis non – «*je ne l'ai pas senti*». A la place, elle s'inscrit dans une école de théâtre, la Scène sur Saône, qui prodiguait des cours mais disposait aussi d'une salle de spectacle où les étudiants pouvaient faire «*tout et n'importe quoi, déclamer du Molière ou dire du Artaud avec un saucisson dans le cul*». «*Mais il y avait du public*!» juge-t-elle bon d'ajouter. Suivent les petits boulots, du théâtre de tréteaux dans des villages, et des spectacles pour enfants lorsqu'elle croise la route de l'Argentin Hugo Lagomarsino et son poétique théâtre de marionnettes. Sans oublier un stage épouvantable avec le jusque-là vénéré Alain Françon, qui lui a permis de «*tuer le père*», et un autre stage, une révélation celui-là, avec Edward Bond, où elle s'est rendu compte «*qu'un type qui écrivait des trucs sinistres pouvait être très très drôle*». Ce type est comme elle: il n'aime pas qu'on se mette «*dans des états pas possibles*» avant d'entrer en scène, qu'on pousse inutilement le tragique, et lui apprend tout le génie qu'on peut trouver dans l'instant, «*un truc de super présent, le fait qu'on ne joue pas Electre en 1985 comme en 2018*». Depuis, elle a la hantise du théâtre trop classique, du travail à la table («*le cau-che-mar*!»), de la diction Comédie-Française. Elle leur préfère le tâtonnement au plateau et en bande, la déconne, les tournages où elle peut taper la discute avec la maquilleuse. «*J'adore les pièces de Claude Régy, ça me rend dingue, ça me fait pleurer, mais je crois que je ne saurais pas faire*», nous confie-t-elle. On est à peu près sûre du contraire. ◀

(1) Baberman, *les Chauves-Souris du volcan et Purge, baby, purge*, qui sera notamment du 13 au 20 avril au théâtre Nanterre-Amandiers (92). Rens.: Cieduze-rep.blogspot.com

LES IDOLES

m.s. CHRISTOPHE HONORÉ jusqu'au 1^{er} février au théâtre de l'Odéon (75006).

Christophe Honoré : « Le sida a brûlé mes idoles »

ENTRETIEN Prix Louis-Delluc 2018, pour « Plaire, aimer et courir vite », il réunit en un montage théâtral des artistes morts dans les années 1980-1990. À voir à l'Odéon.

C PROPOS RECUELLIS PAR
ARMELLE HÉLIOT
aheliot@lefigaro.fr
ET **ÉTIENNE SORIN**
esorin@lefigaro.fr

Christophe Honoré a eu 20 ans en 1990. Il n'a pas connu les artistes qu'il convoque et fait se rencontrer dans *Les Idoles*, spectacle choral élaboré à partir d'un rigoureux travail documentaire. Ils ont compté dans sa vie. À commencer par Jacques Demy, à qui il doit d'avoir choisi principalement le cinéma pour s'exprimer. Son dernier film, *Plaire, aimer et courir vite*, vient de recevoir le prix Louis-Delluc et déjà il prépare un nouveau long-métrage.

Christophe Honoré est aussi écrivain et compose notamment des ouvrages pour la jeunesse. Il n'a jamais dédaigné le théâtre, mettant notamment en scène Victor Hugo et Witold Gombrowicz et, à l'opéra, Poulenc, Debussy, Mozart, Verdi. Il y a quelques années, en 2012, il avait présenté *Nouveau Roman* au Festival d'Avignon, un montage de ses soins qui plongeait au cœur de ce mouvement. *Les Idoles* se situe sur le même versant. Après la création à Vidy-Lausanne, la reprise à Toulouse et en tournée, le spectacle s'installe dans les ors de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris. Occasion d'une rencontre heureuse.

LE FIGARO. – Quand avez-vous eu le désir de dédier un spectacle à vos « idoles » ?

Au moment de *Nouveau Roman*, on n'arrêtait pas de me demander pourquoi quelqu'un de ma génération s'intéressait aux écrivains du Nouveau Roman. Mon intérêt pour ces auteurs était avant tout intellectuel et non affectif. Mais j'avais aimé l'écriture de plateau pour faire exister sur scène des fi-

gures issues du réel et transfigurées par le théâtre. Ils sont comme des personnages rêvés. J'ai eu envie de le refaire avec des gens plus proches de moi, pour lesquels j'ai une tendresse et une affinité. C'est ainsi que j'ai commencé à réfléchir à une pièce sur les artistes morts du sida. Je l'ai associé à deux autres projets. Un livre, *Ton père* (Mercure de France), une espèce d'autoportrait en père homosexuel dans lequel je m'interroge sur ce que je transmets à ma fille en tant qu'homosexuel. Un film, *Plaire, aimer et courir vite*, une histoire d'amour et de transmission. Ces trois projets sur le même thème me permettaient de m'interroger sur cet éparpillement qui fait mon identité et que j'ai longtemps considéré comme une faiblesse.

Être à la fois écrivain, metteur en scène et cinéaste, c'est une tare ?

Cela fait que vous n'êtes souvent pas pris au sérieux quel que soit l'endroit où vous êtes. Aujourd'hui, je trouve ça très bien. Ça enlève du solennel, notamment quand vous êtes cinéaste. Quand vous

Il y a une parole manquée pour se construire contre ou différemment

CHRISTOPHE HONORÉ

avez fait une dizaine de films, vous avez tendance à vous installer. C'est pareil au théâtre et en littérature. Le fait d'alterner, vous êtes toujours suspecté de vous reposer de ce que vous faites sérieusement ailleurs... Vous le savez, dans le milieu du cinéma, il y a un mépris pour le théâtre, une défiance. Je prépare un nouveau film, très dialogué, avec peu de décors. Quand ils veulent me refuser mon scénario, les financiers disent : « C'est trop théâtral. » Quand vous pro-



Théâtre, cinéma, opéra...
Christophe Honoré
 enchaîne les projets.
 ©A/ BARREYRE

tistes n'étaient pas dans la maturité de leurs œuvres. L'arrivée des *Nuits fauves* était une promesse insensée, Cyril Collard mélangeait le cinéma de Pialat et le clip de mauvais goût. Alors que le naturalisme infusait le cinéma français, qu'aurait-il fait derrière? Il aurait résisté à ça, d'une autre manière que Leos Carax. Ce n'est pas vain d'imaginer aujourd'hui ce que répondrait Hervé Guibert à Houellebecq au moment de la sortie des *Particules élémentaires* en 1998. Un écrivain homosexuel ne peut pas accepter qu'on remette en cause l'hédonisme de Mai 68, la libération des femmes et le mouvement homosexuel, surtout quand on a vécu le sida. Il y a une parole manquante, pour se construire contre ou différemment.

Dans votre panthéon, Jacques Demy fait un peu figure d'exception.

Le meilleur de son œuvre est déjà derrière lui quand il meurt du sida...

Oui. J'aime bien *Trois places pour le 26*, mais ses derniers films sont moins appréciés par le public et par la critique. Ces œuvres correspondent aussi à la période où il était malade. *Parking*, compliqué même pour les gens qui adorent le cinéma de Demy, est une métaphore des amours clandestines et représente une manière d'affronter la mort. Quand il meurt du sida, en 1990, alors qu'il faut dédramatiser la maladie, Agnès Varda fait tout pour cacher la cause de sa mort. Encore aujourd'hui, elle est convaincue que le sida dévalorise l'œuvre et la postérité de Demy. Et elle ne peut pas admettre qu'il était homosexuel. S'il y a bien un cinéma *queer*, du travestissement, c'est celui de Demy. Il n'était pas dans le placard dans sa vie. Il était tous les soirs en cuir dans une boîte gay du V^e arrondissement. Il a vécu sa sexualité mais n'a jamais voulu la médiatiser.

Quels sont vos projets?

Je vais tourner un nouveau film. Je suis incapable de dire de quoi cela parle. Il s'agit d'une comédie, avec Chiara Mastroianni et Vincent Lacoste. Il va se tourner en studio, au Luxembourg. Quant au spectacle *Les Idoles*, il va, après l'Odéon, être présenté à Caen puis à Belfort. Et quant à l'opéra, je vais monter *Tosca* à Aix-en-Provence, à la demande de Pierre Audi. L'ouvrage n'y a jamais été donné. Il s'agit d'une coproduction avec l'Orchestre de l'Opéra de Lyon. La distribution est internationale. J'ai écouté la soprano américaine Catherine Malfitano, pour moi bouleversante.

Les Idoles, Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris VI^e), du 11 janvier au 1^{er} février.
Tél.: 01 44 85 40 40.

posez à des producteurs des comédiens de théâtre, ils tiquent. Pour moi, deux des grands films de l'année sont *Leto*, du Russe Kirill Serebrennikov, un metteur en scène de théâtre, et *Wonder Wheel*, de Woody Allen, film hanté par le théâtre, Eugene O'Neill, Tennessee

ite,

Williams... Il y a dans le cinéma français une tradition de films hantés par le théâtre, mais on a l'impression

que tout le monde est devenu bressonnien. Robert Bresson disait beaucoup de mal du théâtre. Godard aussi: «*Je ne vais jamais au théâtre, ça parle trop fort.*» Nous sommes très peu de cinéastes à ne pas avoir ces préjugés. Olivier Assayas, Claire Denis, Arnaud Desplechin, ceux qui vont au théâtre se comptent sur les doigts d'une main.

A contrario, le théâtre contemporain n'est-il pas obnubilé par le cinéma?

Oui, par la scénographie et l'utilisation de la vidéo, on a l'impression que le théâtre se vide lui-même par des jeunes metteurs en scène. J'y vois le signe d'une frustration. Julien Gosselin reprend ce que faisait Katie Mitchell ou Simon McBurney il y a une dizaine d'années. Les Anglais ont été les premiers à considérer qu'une scène de théâtre pouvait être un plateau de cinéma. Castorf et Warlikowski ont aussi fait des choses très intéressantes avec la vidéo, mais j'avoue qu'aujourd'hui je suis un peu fatigué de cela. C'est souvent du mauvais cinéma. Le cinéma est avant tout un rapport à la durée et le temps du théâtre et du cinéma n'ont rien à voir. Dans *Les Idoles*, j'utilise un peu la vidéo mais de manière presque parodique.

Les Idoles n'est pas qu'un exercice d'admiration. C'est une pièce au conditionnel: qu'auraient fait ces artistes s'ils n'étaient pas morts?

Oui, vingt-cinq ans après, je m'interroge sur le manque. La majorité de ces ar-



"Les Idoles" (c) Jean-Louis Fernandez

SCÈNES

Pourquoi il faut courir au théâtre voir "les éternelles idoles" de Christophe Honoré

PAR Patrick Sourd - 10/01/19 16h32



Abonnez-vous à partir de 1€

Avec une pointe d'irrévérence et une infinie tendresse, Christophe Honoré rend hommage dans "Les Idoles" aux artistes qui ont été les modèles de sa jeunesse et comptent tous parmi les premières victimes du sida.

On découvre un espace qui se réclame du dehors-dedans de la ville. Autant de coins et de recoins d'où suintent des fantômes d'amours interdits, un lieu où les rencontres à risques ne s'envisagent que comme des sauts dans le vide sans lendemain. Deux couloirs s'enfoncent à cour et à jardin vers les profondeurs du ventre du métro tandis que la structure du hall courbe d'un bâtiment industriel s'ouvre à tous les vents sur la noirceur du ciel et la certitude d'un ailleurs devenu inaccessible.

Leur disparition a fait de nous des orphelins

C'est dans cette bouche urbaine aux allures de purgatoire que Christophe Honoré invente le confessionnal d'un tendre gueuloir pour réunir des figures qui furent déterminantes pour lui dans sa jeunesse. Ils se nomment ; Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Serge Daney. Leur disparition a fait de nous des orphelins. Ils ont en commun de tous compter parmi les premières victimes de l'épidémie de sida qui s'est déclarée dans le monde au début des années 80. Un placard publicitaire apporte une touche supplémentaire de cruauté dans le décor pour nous rappeler d'un impératif " Rêver. ", cette campagne d'affichage d'un club de vacances qui continuait à l'époque d'appeler à l'hédonisme sur fond de mer paradisiaque, alors qu'une page venait de se tourner avec l'apparition d'un mal que l'on contient aujourd'hui, mais qui reste impossible à soigner et condamne définitivement l'innocent abandon au désir de tout un chacun.

Se refusant à convoquer ses idoles sur le terrain du drame, la pièce commence par purger l'émotion de son créateur avec un souvenir de Christophe Honoré datant de ses vingt ans. Il est le seul à assumer de se mettre alors dans une boîte (sa voix est relayée par une enceinte acoustique sur roulettes poussée au centre du plateau), pour dire l'insupportable qu'un choc esthétique soit, dans ces années-là, immédiatement associé à la mort d'un artiste. Bouleversé par une chorégraphie, *Jours étranges* de Dominique Bagouet, il apprend quelques semaines plus tard que celui-ci venait de mourir du sida.

Eternels résistants à la norme bien pensante

Les représentant en éternels résistants à la norme bien pensante, ceux qu'il convoque à cette réunion au sommet dans *Les Idoles*, vont se réincarner sur scène. Puisqu'il s'agit d'une revanche à prendre sur la mort, ce rendez-vous commence par un pied de nez à la faucheuse en distribuant les rôles des chers disparus à des actrices et des acteurs sans se soucier de la vraisemblance du genre. Ainsi Youssouf Abi-Ayad (Bernard-Marie Koltès), Harrison Arévalo (Cyril Collard), Jean-Charles Clichet (Serge Daney), Marina Foïs (Hervé Guibert), Julien Honoré (Jean-Luc Lagarce) et Marlène Saldana (Jacques Demy) auront les coudées franches pour évoquer la manière qui fut celle de leur personnage d'inclure ou pas dans leurs œuvres les références à la dévastation d'un virus qui finit par avoir leur peau.

D'un extrême à l'autre, on s'amuse des postures de chacun. De l'anecdotique d'un Jacques Demy qui se réjouit du secret bien gardé des raisons de sa mort et peste d'avoir été outé " mort du sida " par Agnès Varda après seulement 19 ans d'un repos bien mérité dans l'au-delà. Du côté guerrier de Cyril Collard se revendiquant de son vivant en porteur du sida pour transformer le virus en une arme capable de faire fuir des fachos, quand il se taille la main avec un couteau et menace de les asperger de son sang. La bande-son de cette symphonie crépusculaire décline sa nostalgie en puisant dans la discographie des Doors avec *When the Music's over* ou en piochant dans les bandes originales des films, *Les Demoiselles de Rochefort*, *Saturday Night Fever* et *Les Nuits fauves*. L'humour restant un remède miracle qui garantie l'émotion en évitant les chemins qui pourraient mener aux larmes, Christophe Honoré transforme le cérémonial de ces impossibles retrouvailles en un cabaret prétexte à pousser ses invités dans leurs derniers retranchements. Avec pudeur, il orchestre son hommage comme une ode à la vie et ce faisant, il touche au bouleversant.

***Les Idoles*, livret et mise en scène Christophe Honoré. Du 8 janvier au 1er février 2019, Odéon Théâtre de l'Europe à Paris.**



« Les idoles », à l'Odéon, Paris VF,
du 11 janvier au 1^{er} février.



PAROLES D'IDOLE

Déjà auteur d'une pièce sur les monstres sacrés du « nouveau roman », le réalisateur Christophe Honoré propose avec « Les idoles » un « spectacle qui raconte le manque mais qui espère aussi transmettre ». Vœu exaucé : on ne pourra plus oublier ceux qui ont bousculé la sphère artistique française des eighties.

Par **Sophie Rosemont** [@SophieRosemont](#)

MARINA FOÏS est Hervé Guibert (1955-1991)

Paris Match. L'un des moments les plus forts est celui où vous interprétez un passage d'"A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie". Qu'aimez-vous le plus dans son œuvre ?

Marina Foïs. Il a été l'un des premiers à faire de l'autofiction et, quand il écrit, Guibert produit des images : c'est absolument de la littérature, mais facile à incarner. Je devine chez lui un grand sentimental qui recherche aussi la violence. Ça me touche...

Comment vous êtes-vous approprié ce rôle ?

Je ne suis ni homme, ni pédé, ni malade. Comme dit Claude Lanzmann à propos de "Shoah", on n'a pas le droit de sous-représenter. Si je n'ai pas un corps mourant, je ne peux pas faire semblant de l'être. Au-delà du genre, je me suis donc raccrochée à ce paradoxe entre lyrisme et trivialité, premier degré et ironie : je m'y reconnais. Je ressemble plus à Guibert qu'à n'importe quelle femme avec qui j'aurais une similitude physique.

Quel a été votre rapport personnel au sida ?

Je suis née en 1970 et j'ai vécu de manière concrète cette épidémie. On attendait l'annonce du prochain nom sur la liste. Lorsque je joue "Les idoles", les visages de mes amis morts m'apparaissent parfois... Même si une profonde inégalité persiste dans l'accès aux soins, on est désormais loin de la panique.

HARRISON AREVALO est Cyril Collard (1957-1993)

« L'audition, je l'ai passée pour le rôle de Koltès, en me disant que Christophe voudrait sûrement un Parisien...

Trois jours plus tard, il m'appelle et me demande si je veux jouer Cyril Collard ! Je me suis plongé dans son œuvre. L'impossibilité d'aimer en est le sujet fondamental, mais aussi l'exil, la maladie, la nostalgie de la ville... Après sa mort en pleine gloire, une de ses anciennes amantes a accusé Collard de l'avoir contaminée, et il est tombé de son piédestal. C'est une idole déchue que j'ai d'abord défendue avec passion, avant que Christophe m'encourage à prendre du recul. Sans occulter son égocentrisme et ses défauts, je montre sa fragilité, sa drôlerie aussi. »



Joué par Teddy Bogaert, Bambi Love est l'homme idéal imaginé par la bande des « Idoles », qui voient leur fantasme apparaître quelques minutes à la fin de la pièce.



YOUSOUF ABI-AYAD
est Bernard-Marie Koltès (1948-1989)

« Même si Christophe Honoré ne voulait pas qu'on aborde nos personnages d'un point de vue trop biographique, j'ai fouillé dans l'œuvre de Koltès. Outre ses pièces, de "La nuit juste avant les forêts" à "Roberto Zucco", il a écrit des lettres passionnantes sur le théâtre, l'engagement, le sacrifice. Comme lui, j'aime New York, les lieux underground, la recherche autour du verbe. Koltès est taiseux, ce n'est pas le plus attachant dans "Les idoles" : à la fin de sa vie, la maladie l'avait rendu assez désagréable... Contrairement à Guibert ou Collard, il a peu écrit sur l'homosexualité et le sida. Tel un chat, Koltès devait être apprivoisé avant de se montrer sympathique ou un peu fou : son idole, c'était John Travolta ! »



MARLÈNE SALDANA
est Jacques Demy (1931-1990)

L'un des clous du spectacle ? Quand la comédienne se lance dans une démonstration de voguing sur la musique des « Demoiselles de Rochefort » ! Manteau de fourrure et stilettos, façon Dominique Sanda dans « Une chambre en ville », Demy est représenté d'une manière inédite : « Il ne s'est jamais exprimé sur l'homosexualité ou le sida. Il a fallu se servir de quelques indices pour en parler, ou inventer. Je l'ai beaucoup regardé pour m'en imprégner. Moi qui résistais à la théorie de Christophe selon laquelle c'était un homosexuel caché, j'ai réalisé qu'il était un peu folle ! Les danses des marins épilés dans "Trois places pour le 26", c'est digne des Village People ! » Demy, dont l'œuvre est la plus populaire, est l'idole traitée avec le plus de « poil à gratter », dit Marlène Saldana.



JEAN-CHARLES CLICHET
est Serge Daney (1944-1992)

« Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage » : « Les idoles » s'ouvrent sur cette citation d'Ezra Pound, qu'utilisait Serge Daney. D'après Jean-Charles Clichet, « il avait la naïveté d'un enfant liée à la puissance intellectuelle d'un adulte. Quand il parlait des films, il était toujours émerveillé. Il pouvait écrire sur tout, du tennis à Nietzsche ». Plume de « Libé » ou des « Cahiers du cinéma », Daney se considérait « ciné-fils », au même titre que Clichet, dont le rôle est drôle et émouvant.



JULIEN HONORÉ
est Jean-Luc Lagarce (1957-1995)

« En terminale, j'avais adoré "J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne", un peu moins par la suite, se souvient Julien Honoré. Jusqu'à ce que Christophe me conseille de lire son journal. Quand Lagarce doit affronter la déchéance du corps, lui qui avait une joie sexuelle à rencontrer des hommes, tout s'effondre. » Le dramaturge est devenu l'un des metteurs en scène les plus joués du théâtre contemporain, et son « Juste la fin du monde » a bénéficié d'une adaptation de Xavier Dolan. Ici, le Lagarce façonné par Julien Honoré témoigne de « la gentillesse et de l'honnêteté intellectuelle » dont il faisait preuve. ■



50 rendez-vous pour 2019

SCÈNES **Marlène Saldana**

Sur la scène de l'Odéon, elle joue Jacques Demy dans *Les Idoles* de Christophe Honoré. Des spectacles hors normes d'Yves-Noël Genod à ceux tout aussi inclassables du collectif Zerep, "avec elle, tout est possible".

TEXTE Hervé Pons

MARLÈNE ET SES AVATARS

"LA PREMIÈRE FOIS QUE JE L'AI VUE, ELLE PORTAIT UNE ROBE BLANCHE ET DES TALONS. Elle faisait le cochon dans un coin de garage. C'était à la Ménagerie de verre à Paris..." Jonathan Drillet et Marlène Saldana travaillent ensemble depuis plus d'une dizaine d'années, étroitement, intensément, quotidiennement. De Marlène Saldana, son plus proche et fidèle acolyte dit aussi qu'elle lui fait penser à la série de portraits *Bus Riders* de Cindy Sherman dans laquelle l'artiste interprète divers passagers photographiquement. "Marlène peut tout jouer. Des petits garçons, des vieilles dames, des Noirs, des Blancs... Elle n'a pas d'emploi, elle est sans étiquette. Avec elle, tout est possible."

"Je suis née à Lyon, en face du parc de la Tête d'or, et non pas au parc de la Tête d'Or qui est un zoo. J'ai passé toute mon enfance à Tassin-la-Demi-Lune, une banlieue à l'ouest de Lyon où ma mère vit encore. J'ai fréquenté jusqu'en troisième une école catholique tenue par des carmélites. Je leur dois une solide culture religieuse qui, je le confesse, me sert souvent à comprendre la société dans laquelle on vit. J'ai le souvenir d'avoir vu De Nuremberg à Nuremberg de Frédéric Rossif dans la chapelle de l'école. C'était une drôle d'idée. Je suis passée de ma petite institution religieuse à un énorme établissement lyonnais, le lycée de Saint-Just, c'était un peu la fiesta. J'étais en section A3 (lettres-arts option art dramatique - ndlr). Ma sœur faisait du théâtre et je trouvais ça sympa. Ma passion à l'époque, c'était surtout l'équitation. Je suis passée par

toutes les phases ordinaires de l'adolescence, baba évidemment, et je me suis prise pour Jim Morrison pendant un certain temps. Notre prof de théâtre était un peu zinzin, on ne l'a plus vue la dernière année du lycée, elle avait rejoint un établissement spécialisé. Son enseignement était très théorique mais avec elle nous avons joué *Les Mouches* de Sartre. Je m'y suis sentie comme Karin Viard jouant *Les Bonnes* dans *Les Randonneurs*."

A Lyon, Marlène Saldana découvre le théâtre public au TNP et au théâtre des Célestins. "Je me souviens d'avoir vu *Homme pour homme*, le premier spectacle d'Ostermeier, d'avoir été fascinée par Marie-Françoise Guittier dans les spectacles de Raskine et d'avoir été bouleversée par *Le Revizor* de Gogol, mis en scène par Matthias Langhoff, avec Marcial Di Fonzo Bo qui était mon idole."

Si elle s'inscrit à la fac en arts du spectacle et en anthropologie, elle rejoint rapidement une nouvelle école, La Scène sur Saône, créée par Didier Vignali et soutenue par Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. Elle enchaîne alors les expériences avec Gilles Pastor et Lancelot Hamelin, travaille comme serveuse au casino Le Pharaon et fait la sardine au Festimagic, l'opération promo de Carrefour. "Je devais dire : 'Je trempe ma queue dans l'huile...'"

Passionnée par le théâtre public, elle fait un stage avec Edward Bond à la Cartoucherie de Vincennes. Une rencontre fondatrice. "Bond m'a donné confiance

en moi. Malgré mon admiration, ma vision de lui était sinistre et j'ai rencontré un homme très drôle. Nous avons passé beaucoup de temps à taper des bébés contre des murs... et on riait beaucoup ! Avec lui, j'ai appris à jouer sans avoir d'a priori, notamment sur Electre. Il nous disait : vous jouez avec votre époque, ce que vous êtes et votre personnage. Quand je joue aujourd'hui Demy dans *Les Idoles*, c'est pour moi comme jouer Electre."

Pour Christophe Honoré, auteur et metteur en scène des *Idoles*, "Marlène est une personne qui me semble venir du même pays que moi. Je la sais de ma famille. Depuis que je l'ai rencontrée, je l'ai associée à tous mes projets : Fin de l'histoire ; Métamorphoses ; Les Malheurs de Sophie ; Plaire, aimer et courir vite et *Les Idoles*... J'ai plus travaillé avec elle qu'avec Chiara (Mastroianni) ou Ludivine (Sagnier). Elle me stimule, ses réflexions m'enrichissent, elle rend toujours le spectacle meilleur que je ne l'avais rêvé. J'ai le sentiment qu'elle sait faire sonner une note particulière de mon inspiration. Un mélange précieux de dérision, de timidité et de solitude. Travailler avec Marlène, c'est accepter d'être mis en doute souvent, mais jamais nous ne nous séparons d'une civilité un peu guindée qui nous permet d'évoquer entre nous toutes nos incertitudes. Il a fallu qu'elle lutte contre ma réserve, ma pudeur, pour que j'ose affronter Demy comme personne active sur scène, et non pas uniquement comme évocation. Quand on a



Remaud Monfourny

trouvé la référence à Dominique Sanda nue sous son manteau de fourrure dans Une chambre en ville, et que nous nous sommes décidés à ce que Demy réinvente la chorégraphie des sœurs Garnier version voguing, le personnage s'est imposé avec force dans le spectacle?"

Icône des Idoles, Marlène Saldana est aussi danseuse. Et le premier à l'avoir vue ainsi n'est autre que Boris Charmatz : "J'aime voir le danseur qui se cache en chacun de nous ! Je l'ai vue pour la première fois dans un spectacle d'Yves-Noël Genod. J'ai été absolument fasciné. Marlène est une artiste

des contrastes : elle a l'air d'improviser, mais c'est une travailleuse acharnée. Elle n'a pas l'air d'une danseuse, mais regardez ce qu'elle fait dans Danse de nuit ou Les Idoles. On croit qu'elle sort de son appartement avec ses chats et un horrible accoutrement, mais c'est une technicienne hors pair et son costume est inoubliable. On pourrait penser qu'elle est engoncée dans un personnage qu'elle se fabrique, mais elle suinte la liberté au-delà de toute clôture. J'aime travailler avec n'importe qui, des enfants qui n'ont jamais dansé, des amateurs qui n'en sont même pas, des

étudiants blasés... Mais avec Marlène, j'ai l'impression de travailler en même temps avec 'n'importe qui' et avec Marlene Dietrich."

Sans aucun doute, qu'elle performe avec Boris Charmatz à la Tate Modern à Londres, qu'elle soit Jacques Demy, Dominique Sanda et toutes les demoiselles, y compris Liz Taylor, dans *Les Idoles*, un personnage important du prochain film de Jeanne Balibar ou qu'elle crée des spectacles sur "la psycho géopolitique contemporaine" – le visage de Kadhafi peint sur ses fesses, avec l'ami de toujours Jonathan Drillet, dans *Le Sacre du Printemps arabe* – Marlène Saldana est une de ces rares actrices créatrices. Ce n'est pas un hasard alors si elle est de la bande du Zerep, dont l'aventure artistique exclusive dite underground, parallèle en tout cas, est l'une des plus sérieusement déconnaques et imaginatives des vingt dernières années en France. "Marlène, et les cas sont rares, très rares, rentre totalement dans la charte dogmatique artistique du Zerep. Les artistes y sont des dandys humains, bien élevés, entre élégance et savoir-vivre, aimant aussi bien la culture savante que populaire, des Rolls sachant faire des créneaux sur un plateau. La femme est belle, énergique, sexy, enfantine et effrayante. Ce sont des artistes dont la connaissance de soi permet d'aller dans des zones intimes catastrophiques tout en restant un geste artistique. Ils ont du panache dans la catastrophe. Marlène a une connaissance de l'art qui la rend très forte, il y a toujours chez elle un mystère irrésolu", confie Sophie Perez au nom du collectif qu'elle codirige avec Xavier Boussiron.

Le mystère chez Marlène tient peut-être dans cette phrase de Nietzsche qu'elle aime à répéter comme un mantra : "L'art nous est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité." "C'est la phrase la plus juste pour exprimer la manière dont je vois mon métier. L'être humain ne peut imaginer le rien, le néant. L'art est l'imagination, le mouvement, la contradiction, la mauvaise foi, la méchanceté... Car nous ne sommes pas seulement intéressés par les bons sentiments." ●

Les Idoles de Christophe Honoré, du 11 janvier au 1^{er} février, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris VI^e

Les spectacles du Zerep : informations sur cieduzerep.blogspot.com

L'Obs > TopNews

Au théâtre, Christophe Honoré redonne vie à ses "Idoles" fauchées par le sida



Publié le 09 janvier 2019 à 08h35

Par L'Obs

Paris (AFP) - Après avoir séduit à Cannes avec son film "Plaire, aimer et courir vite", le réalisateur français Christophe Honoré se tourne vers le théâtre où il redonne vie à six figures qui l'ont marqué, ses "Idoles", fauchées par le sida dans les années 90.

Cette pièce-hommage aux cinéastes Jacques Demy et Cyril Collard, au critique Serge Daney, aux auteurs Bernard-Marie Koltès et Hervé Guibert ainsi qu'au dramaturge Jean-Luc Lagarce --ses "parrains" comme Christophe Honoré les désigne-- sera donnée à partir de vendredi au théâtre de l'Odéon à Paris après avoir été créé à Lausanne (Suisse).

"Je me suis focalisé sur ces six artistes très importants pour moi à l'époque et qui représentaient chacun dans leur domaine des figures fortes", avait expliqué en septembre à l'AFP le cinéaste.

Il souhaite, grâce à eux, parler des années 90, dont l'"héritage est souvent évacué aujourd'hui, comme absent, comme si c'était une espèce de période dont on avait vite voulu se débarrasser".

- "Fin de la fête" -

Les années 90 ? "C'était la fin de la fête", affirme l'auteur du film "Les Chansons d'amour" qui ajoute: "moi j'avais 20 ans et forcément j'avais plutôt envie que ce soit le début".

Le chômage, la crise, "un avenir moins glorieux que nos parents", la guerre en Irak et "évidemment le sida qui, quand (...) vous démarrez vos histoires d'amour, vos histoires sexuelles" est un traumatisme, "que vous soyez homosexuel ou hétérosexuel".

Le sida, justement, c'est un point commun de ces six personnages.

Etudiant breton dans les années 90, "complexé", passionné de cinéma et de littérature, Christophe Honoré ne rêvait "que d'une chose, c'était de les rencontrer".

"Je suis arrivé à Paris en 1994 et ils étaient tous morts du sida. Et je suis toujours inconsolable de l'impossibilité à un moment d'avoir pu payer ma dette envers eux", raconte-t-il.

Collard et ses "Nuits fauves" qui emmenaient le sida vers le romantisme, Guibert, cet écrivain "insensé" au "visage angélique et émacié" sur le plateau d'Apostrophes, Demy et ses comédies musicales, Lagarce et Koltès rentrés parmi les auteurs français les plus joués...

"Moi, j'aurais l'impression d'avoir fait mon travail si les spectateurs sortent de la pièce en ressentant le manque de ces gens-là", souhaite le réalisateur qui aime autant s'exprimer par le cinéma que par le théâtre ou la littérature.

- "Mettre en lumière" -

"Les Idoles" constitue d'ailleurs le dernier volet d'un triptyque unissant ces formes d'expression et né d'une volonté de témoignage de Christophe Honoré.

"En France, on a connu un moment un peu difficile, pour les homosexuels mais pas que pour eux, c'était autour de la loi sur le mariage pour tous", explique-t-il.

Pour tous les gens descendus dans la rue à cette époque, il y avait "une légitimité à discriminer certains citoyens pour leur sexualité", justifiant qu'ils n'aient "pas accès au mariage".

Et ce constat l'a conduit à réaliser qu'il s'était aveuglé: "Je pensais vraiment vivre (...) dans une société très apaisée et réconciliée par rapport à l'homosexualité et je me suis aperçu que c'était beaucoup plus compliqué que ça".

Il décide alors de prendre la parole sur ce sujet alors qu'il ne pensait pas que c'en "était encore un".

D'abord par un roman "Ton père", qui évoque son quotidien de papa homosexuel puis avec son film, "Plaire, aimer et courir vite", où il revisite déjà ces années 90, si importantes pour sa formation, à travers une histoire d'amour entre un jeune étudiant breton et un auteur parisien, atteint du sida.

Avec "Les Idoles", Christophe Honoré poursuit ce travail, avec comme désir la transmission: "remettre en lumière" ces artistes vénérés dont il n'a pas fait le deuil pour "donner envie aux gens d'aller ouvrir leurs livres, d'aller voir leurs films".

Du beau monde sur les **planches** en 2019

Des grands noms et des belles affiches de théâtre et de danse sont au programme de ce début d'année, à Paris et en région. La sélection de nos journalistes du service Culture

THÉÂTRE

Isabelle Huppert et Isabelle Adjani, Mathieu Amalric, Marina Foïs, Irène Jacob, Laurent Stocker, Dominique Blanc, Laurent Poitrenaux, Elsa Lepoivre, Audrey Bonnet, Micha Lescot... on ne compte pas les acteurs aimés ou adulés qui jouent au théâtre en cette nouvelle année. On entendra, aux côtés de Jean-Luc Lagarce ou d'Harold Pinter, des auteurs d'aujourd'hui: Christophe Honoré et Anne-Cécile Vandalem, qui mettent en scène leurs textes, ou donnent leur propre version d'un roman, comme Tiago Rodrigues avec *Anna Karénine*, de Tolstoï. Et puis, il y a les metteurs en scène qui s'inspirent d'essais, Thomas Ostermeier avec *Retour à Reims*, de Didier Eribon, ou de scénari, Cyril Teste avec *Opening Night*, de John Cassavetes, Julie Deliquet avec *Fanny et Alexandre*, d'Ingmar Bergman. Soit des rencontres, des retrouvailles – Isabelle Huppert et Robert Wilson – et des croisements porteurs de belles promesses.

« Les Idoles »

Les « idoles » de Christophe Honoré s'appellent Cyril Collard, Serge Daney, Jacques Demy, Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès ou Jean-Luc Lagarce. Auteurs ou cinéastes morts du sida au tournant des années 1980-1990, ils sont les héros de cette comédie crépusculaire, aussi drôle qu'émouvante, signée par le cinéaste et metteur en scène Christophe Honoré dans la lignée de son déjà très réussi *Nouveau Roman*. Le désir et la mort, l'homosexualité, la vérité de l'écriture, le narcissisme, la sublimation par l'art, la fin d'un monde qui s'était cru éternel... Tous ces thèmes traversent sans lourdeur un spectacle qui ose une fantaisie bienvenue, et qui bénéficie d'une belle distribution, Marina Foïs, Marlène Saldana et Jean-Charles Clichet en tête. ■ **FABIENNE DARGE**

« Les Idoles », de Christophe Honoré. Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris.

Du 11 janvier au 1^{er} février. Puis tournée en février à Caen et Belfort.

CULTURE ET SAVOIRS (CULTURE)



THÉÂTRE. DISPARUS : LAGARCE, KOLTÈS, GUIBERT, DANÉY, COLLARD

Lundi, 7 janvier, 2019 | [Marie-José Sirach \(@auteurs/marie-jose-sirach-520645\)](#)

Plus qu'à un voyage, Christophe Honoré nous convie à des retrouvailles avec une génération sacrifiée par le sida. Mortes *les Idoles*, les siennes, les nôtres.

Comme la chanson de Gainsbourg. Un refrain qui vous trotte dans la tête et ne vous lâche plus. Morts sur l'autel du sida. La maladie des pédés, comme on disait. Dans le Paris du milieu des années 1980, la liste est longue de ceux qui crèvent à petit feu, bouffés de l'intérieur par un crabe dont on ne sait rien et qui ouvre la voie à toutes les peurs et tous les fantasmes possibles.

Christophe Honoré a tout juste 20 ans. Il navigue à vue, entre sa province bretonne et Paris, la ville aux mille lumières où tout semble permis, même les amours inavouables. Sur les quais du métro, ça drague facile. Un regard, un sourire, un frôlement d'épaule et l'aventure est là. Elle peut durer une nuit ou plus, une nuit et un ou mille jours. Qu'importe. Le plaisir est là, à portée de main, qui vous donne des ailes et le courage de braver l'interdit, d'oublier les cancons et autres commérages d'une France qui considère encore l'homosexualité comme une dégénérescence. Honoré a 20 ans et dans les sous-sols de Beaubourg, il découvre *Jours étranges*, une chorégraphie pour et par les danseurs de la compagnie Bagouet, Dominique Bagouet, mort quelque temps auparavant du sida. Comment danser après ? Après le sida. Après la mort.

Le Paris des années 1980, interlope et insouciant, bordélique et borderline

Les Idoles, présentées au Théâtre national de Toulouse-Midi-Pyrénées, racontent cette période-là, charnière, où une partie de ceux que Christophe Honoré estime – Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert, Serge Daney, Cyril Collard ou Jacques Demy – meurent les uns après les autres, dans l'indifférence générale, dans la douleur des proches. On les dit « morts de longue maladie ». Un euphémisme ? Une hypocrisie comme une lettre de cachet consignée au bas d'un carnet rédigé dans les journaux. Aujourd'hui, ces temps nous semblent lointains. Ils le sont et ne le sont pas. C'était hier. On chuchotait leur mort, bercé par l'ignorance et la peur qui volait nos 20 ans. Parmi ceux-là, certains ont décidé de ne pas se taire, de ne plus se taire. Mais on ne peut en vouloir aux autres, à ceux qui ont tu jusqu'au bout le nom de leur maladie. Qui sommes-nous donc pour juger ? Qu'aurions-nous fait à leur place ?

Les Idoles nous font rencontrer ceux-là qui, pour Honoré, étaient des modèles, ses modèles. Modèles d'artistes, modèles de vie. Alors Honoré les fait dialoguer, rire, plaisanter, s'engueuler, ne gommant rien de leurs qualités ou de leurs défauts. Tout se passe sur un quai de métro parisien tel qu'il était dans les années 1980. Une reconstitution qui donne la parfaite illusion de ce Paris à la fois interlope et insouciant, bordélique et borderline. On sentirait presque cette odeur du métropolitain si caractéristique et aujourd'hui disparue à force de produits (mal) odorants et aseptisés. Par la magie du théâtre, Honoré les fait dialoguer, échanger. Chacun se livre, se confesse, raconte son envie de vie malgré la maladie, la honte, la peur...

Harrison Arevalo, Youssouf Abi-Ayad, Marina Fois, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré et Marlène Saldana, inoubliable dans la peau d'un Jacques Demy qui danse jusqu'à en avoir le tournis. Un spectacle où on rit, pleure, mais dont on ressort moins bête, plus fort pour affronter la vie, ses hauts et ses bas.

Du 11 janvier au 2 février, à l'Odéon, Paris 6e. Réservations : 01 44 85 40 40. Les 6 et 7 février, à la Comédie de Caen. Les 14 et 15 février, au Granit de Belfort.

Marie-José Sirach



M Le magazine du Monde - 100. Spécialisme du Monde - n°3107/2019 - 5 JANVIER 2019.
Ne peut être vendu séparément. Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.

Le magazine du Monde

Infatigable
MARINA..
FOIS



Marina Foïs,
à Paris, le
11 décembre.

Visière en vinyle et lunettes de soleil
en verre et acétate. Courtèges

Marina Foïs, la transformiste. Elle passe sans ciller d'un film d'auteur à une comédie populaire, jouant sur tous les registres, à l'aise dans tous les rôles. À partir du 11 janvier au Théâtre de l'Odéon, elle interprète d'ailleurs un homme, l'écrivain homosexuel Hervé Guibert, dans la nouvelle pièce de Christophe Honoré. Mais, si la comédienne n'a aucun mal à ne pas apparaître belle ou sympathique à l'écran, elle revendique un certain goût pour le contrôle et la perfection hors des plateaux. Obsession qui se réalise dans sa passion pour la mode et son style très élaboré. PAR PASCALE NIVELLE — PHOTOS LEA COLOMBO — STYLISME VANESSA REID



DÉPUIS UNE DIZAINE D'ANNÉES, NICOLAS GHESQUIÈRE REGARDE SON AMIE MARINA FOÏS rebondir d'un rôle comique à une partition sombre, « toujours elle-même, sans être jamais la même ».

Mais, quand elle lui a annoncé son prochain rôle, le directeur artistique des collections féminines de Louis Vuitton s'est inquiété. « *Waoùh, Hervé Guibert dans une pièce de Christophe Honoré!* » Jouer un homme, un écrivain, mort du sida à 36 ans, alors qu'elle en a douze de plus. Elle n'a pourtant pas hésité une seconde quand Christophe Honoré lui a présenté sa pièce, *Les Idoles* (à l'Odéon, à Paris, à partir du 11 janvier). « *Il en était à peine au "b" de Guibert que j'avais déjà dit oui.* » Sur scène, dans une ambiance sépulcrale, Foïs-Guibert devise avec d'autres artistes homosexuels fauchés par la maladie, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Cyril Collard, Serge Daney et Jean-Luc Lagarce. Six revenants d'une génération sacrifiée.

Tout l'été, elle a répété son texte, dont un long monologue tiré d'*À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, un descriptif de l'agonie de Foucault. Cette histoire, elle la connaît. Dans la bibliothèque de ses parents, il y avait tous les livres de Guibert, le Rimbaud des années 1980. Elle se souvenait aussi de la mort de Michel Foucault, bien que, née en 1970, elle n'ait eu que 14 ans, à l'époque. Une fois son rôle en tête, elle s'est inquiétée de son costume. Avec Nicolas Ghesquière, ils ont échangé des photos d'Hervé Guibert, plongé dans son regard sans fond. « *Ange ou démon?* », demandait Marina Foïs. Quelques mois plus tard, avec sa frange blonde, son chignon et ses petits seins, elle était devenue un « *pedé* » parfaitement crédible. « *Marina est un Guibert rêvé, avec une manière unique, très simple, de cibler l'émotion*, explique Christophe Honoré. *Elle fait les choses sérieusement, sans les figer dans la gravité.* » Silhouette menue dans le décor post-industriel, vêtue d'une chemise blanche et d'un pantalon à pinces beige, Marina Foïs fait oublier son sexe, son âge, son époque.

Agents, réalisateurs, comédiens... Tous le disent : une actrice française capable de tout jouer aujourd'hui, ils n'en voient que deux, Isabelle Huppert et Marina Foïs. Deux petits gabarits, déterminés, infatigables, pas toujours commodes, qui jonglent entre l'Odéon et des comédies commerciales. « *Deux cérébrales*, dit Christophe Honoré, qui a tourné avec les deux. *Leur force est l'humour, elles ne craignent pas d'être cruelles ou mal-aimantes.* » Huppert, justement, est un modèle pour Marina Foïs, « *tout en haut* » avec Catherine Deneuve, Meryl Streep et Gena Rowlands,

dont « *il suffit de filmer les genoux pour faire pleurer le public* ». Au firmament des hommes, elle voit surtout Gérard Depardieu, qui l'a « *éclairée* » avec son concept, la disponibilité de l'acteur. « *Sur un plateau, il faut arrêter de penser à soi, se mettre au service du rôle et du metteur en scène*, répète après lui Marina Foïs, *sinon on est à côté de la plaque.* »

La pièce de Christophe Honoré a été créée à Lausanne et a tourné en Bretagne. Ce samedi soir de décembre, après une représentation à Rennes, Marina Foïs rêve de boire un coup dans un bar. Ou plus exactement un thé vert, le coupe-faim des actrices. Elle fume beaucoup, sans se cacher, à coups de bouffées profondes, provocations à la mort. Elle est habillée ample – pantalon immense, blouson de cuir bouffant, grosses baskets –, pari androgyne osé sur une brindille. Des passants se retournent vu son allure sans toujours la reconnaître.

Dans les films d'auteur (*Irréprochable*, de Sébastien Marnier, *L'Atelier*, de Laurent Cantet), Marina Foïs est souvent la vedette, mais elle est rarement glamour. « *Elle se fout d'apparaître belle ou sympathique, ce qui est rare chez les actrices*, analyse Antoine Raimbault, qui l'a choisie pour son premier long-métrage, *Une intime conviction*, en salle le 6 février. *Elle est attirée par la complexité et peut aller chercher très loin dans les zones d'ombre.* » Elle résume, lapidaire : « *Je peux adorer les chaussures Louboutin, mais des semelles rouges pour une secrétaire médicale, ça tue un film.* » Star dans la vie, pas dans ses rôles. Au marché de son quartier, dans le 9^e arrondissement de Paris, ou sur les tapis rouges, elle adore briller dans son « *caban Saint Laurent époque Slimane* » ou vêtue d'une cote de mailles Paco Rabanne. Fondue de mode, elle fréquente aussi bien H&M et les boutiques de seconde main que les défilés de haute couture. Son dressing est « *un petit musée* » de ses plus belles pièces. « *Impressionnant* », selon Nicolas Ghesquière. « *Cela peut paraître futile ou périphérique, mais j'assume*, explique Marina Foïs. *S'habiller, avoir du style, est important, cela signifie bien se connaître, bien s'aimer, oser, avancer.* »

À 13 ans, actrice en herbe, elle achetait du tissu au mètre au marché Saint-Pierre, à Montmartre, et cousait ses habits sous l'œil un peu effaré de sa mère, psy féministe et de gauche. À 48 ans, elle est habillée par Nicolas Ghesquière et Julien Dossena (Paco Rabanne), tenants, comme elle, d'une ligne stricte et d'une mode intellectualisée. Le premier l'a « *libérée, dévergondée* », dit-elle, quand il était chez Balenciaga. Lui dit : « *Elle va direct au truc fort, dans la radicalité, mais elle n'a jamais l'air déguisé.* » Dossena la voit en héroïne de la Nouvelle Vague, Anna Karina dans *Pierrot le fou*, pieds nus sur une plage. « *Personne ne se tient droite comme elle*, dit-il,

elle est très physique, très aiguïlée. » Ensemble, ils ont des conversations de pros, « *elle sait parler d'une couture et d'un dessous de manche* ». Sur une actrice qui a souffert dans son adolescence de troubles alimentaires et de dysmorphophobie (« *Je me voyais grosse et je ne l'étais pas* »), le regard de ces créateurs a une force libératrice. Comme celui des cinéastes dont elle dit être « *devenue ce qu'ils ont fait* [d'elle] ». Mode et cinéma seraient comparables à la psychanalyse, qu'elle a aussi beaucoup pratiquée. Sur les photos depuis ses débuts, son style est changeant, aléatoire, risqué. Preuve des vertus thérapeutiques de l'apparence? « *Chaque fashion faux pas, c'est quand je vais mal* », assure-t-elle. Pauvre petite actrice privilégiée? « *Je suis très consciente, j'ai souvent la culpa, la culpa de tout... Mais je veux avoir l'air légère.* »

Pour Gilles Lellouche, qui l'a dirigée dans *Le Grand Bain*, cette légèreté est le secret de sa « *capacité à faire le grand écart entre le cinéma d'auteur exigeant et le cinéma populaire* ». Sa filmographie est un mélange hypermaîtrisé, étrange, mais qu'elle réussit à rendre cohérent. Comme Huppert, Depardieu et Deneuve, elle passe de *Boule et Bill* à *L'Atelier*, de Laurent Cantet, de *Papa ou Maman 1 et 2* au terrifiant thriller psychologique *Irréprochable*, de Sébastien Marnier. « *Je me fie à mon désir plus qu'à ma peur. Je refuse les clichés, les choses déjà vues, les rôles qui ne restituent pas la complexité humaine.* » À la fin des années 1990, elle débute en Sophie Pétoncule, la super nunuche dévergondée des Robins des Bois. Avec ses amis, dont Jean-Paul Rouve, Maurice Barthélémy ou Pef, elle forme la petite troupe, couvée par l'ancien Nuls Dominique Farrugia, autant biberonnée aux Monty Python qu'à Roland Dubillard. Ensemble, ils toiment des sketches tous les jours, pour Canal+ ou Comédie, et signent des émissions comme « *La Cape et l'épée* » ou « *L'Instant norvégien* ». Puis elle enchaîne avec *La Tour Montparnasse infernale*, *Astérix et Obélix : Mission Cléopâtre*. En 2007, bien partie pour une carrière à la Christian Clavier, elle vire au noir avec *Darling*, drame socio-familial de Christine Carrière. « *M'imaginer en Darling après Sophie Pétoncule, il fallait avoir la vista... Christine Carrière pensait à juste titre que les comiques n'ont pas peur de s'abandonner à des endroits où ils ne sont pas forcément mis en valeur. Je lui dois beaucoup* », raconte Marina Foïs, qui ne renie rien de ses débuts. Elle a cependant tout fait pour sortir du registre « *actrice comique* ». Dans *Le Bal des actrices*, florilège de névroses des comédiennes françaises, la réalisatrice, Maïwenn, a montré Marina Foïs en proie à des doutes vertigineux. Un rôle de composition, argumente-t-elle. Toujours elle-même et pas tout à fait elle-même. ...



... « Elle a une présence dans l'instant qui fait oublier le rôle précédent quel qu'il soit », admire son amie l'actrice Leïla Bekhti. Pour *Une intime conviction*, film inspiré de l'affaire Viguière, professeur de droit toulousain jugé deux fois pour le meurtre de sa femme, elle s'est glissée dans la peau d'une drôle de fille, mal fagotée, yeux cernés et cheveux gras. Comme avec Christophe Honoré, elle a accepté en dix secondes, sans connaître Antoine Rimbault, réalisateur débutant... Cherchant quelqu'un pour incarner son obsession sur cette affaire, il avait appelé Marina Foïs, qui lui a répondu, à son grand étonnement : « Les assises, je connais, j'y allais quand j'étais jeune. » Longtemps, elle a fait le rat de prétoire, puis un fait divers est entré dans sa vie. « Un proche avait commis un crime. J'ai suivi son procès de bout en bout », esquive-t-elle, rodée à l'exercice inquisiteur de l'interview.

Sur le tournage d'*Une intime conviction*, son partenaire Olivier Gourmet a découvert « quelqu'un de travailleur », qui dévorait la chronique judiciaire des journaux et connaissait le code de procédure pénale. « Certaines personnes, amusantes et courtoises en public, sont en fait des pestes ou des salopards. Marina est normale et simple, ce qui est le signe d'une grande maturité dans ce métier. » Marina Foïs ne sait pas si elle est normale. Elle parle de ses racines, italiennes, juives, égyptiennes, allemandes... se reconnaissant surtout dans les premières : « Les Italiens croient au miracle, ils vivent, bouffent et rigolent bien, les juifs font pareil en attendant la catastrophe. » Elle a fait « un shabbat et demi » dans toute sa vie, mais se sent juive : « Quand on naît juif, on ne peut pas ne pas l'être. » Elle a « un rapport fort à l'histoire » venu de sa famille maternelle : « Quand je regarde un film sur la seconde guerre mondiale

avec Lartigau [son mari, le réalisateur Éric Lartigau], je me dis toujours que lui serait d'un côté des barbelés et moi de l'autre. » Père chercheur en physique thermonucléaire, mère psychanalyste, frère polytechnicien, une sœur médecin, l'autre journaliste... La barre était haute chez les Foïs. Elle, à 7 ans, savait qu'elle serait la première actrice de la famille. « J'ai voulu être tragédienne, ils m'ont laissée faire. C'était ça le luxe chez moi, on pouvait se tromper, faire dix ans d'études pour rien, les parents étaient derrière. Ils avaient un peu de pognon, c'est l'avantage sur les pros. » Le seul désavantage : des lacunes en culture populaire. On travaillait, on lisait, on militait, on allait au théâtre, on voyageait, mais pas de télé et pas de Disney. Quand elle a quitté sa banlieue de l'ouest de Paris pour une maison communautaire gay et lesbienne à Toulouse, avec son baby-sitter qui se ...

Photos Lea Colombo pour M Le magazine du Monde — 5 janvier 2019

Page de gauche : veste en laine, Alexander McQueen, Tee-shirt en jersey de coton et blouse en soie, Louis Vuitton. Collier en plastique upcyclé, Florence Tittier pour Neith Nyer. Boucle d'oreille en argile plastique soyeux, Diane Gaignour, page de droite : veste en laine, Proenza Schouler, Chemise en coton et soie, Jil Sander. Tee-shirt en jersey de coton, Louis Vuitton. Col en cuir, Lowe. Chaussures en coton, Acne Studios. Sandales japonaises en Néoprène et bois liqué, Pico Rabanne. Bracelet en résine translucide, Florence Lehmann pour galerie Nita de Robinson.

“Cela peut paraître futile ou périphérique,
mais j’assume. S’habiller, avoir du style, c’est
important, cela signifie bien se connaître,
bien s’aimer, oser, avancer.”







Page de gauche : chemise en popeline de coton, Véronique Leroy, Débardeur en mesh métal, veste en Lurex, pantalon en Jacquard Lurex et jupe en rhodod, Peco Rabanne. Baskets en polyester et caoutchouc, Acne Studios. Boucle d'oreilles en plastique recyclé, Florence Tétier pour Neth Nyer. Page de droite : body en lycra, Ungaro Gings vintage chez One of a Kind London. Robe en améaux et chaînes, Peco Rabanne. Gants en cuir, Arislide. Scénographie : Andrew Lim Clackson. Directeur de création : Jean-Baptiste Tibbourdet-Napoleone. Coiffure : Ramona Eschbach @Total. Maquillage : Lucy Bridge, avec Alex Merric. Assistants lumière : Willy Cuyfils, Michal Czech. Assistante styliste : Ewa Kluczenko. Production : Vena, Pabineux @GRTen

... trouvait être aussi son prof de théâtre au lycée, ses parents l'ont laissée partir en lui faisant promettre de passer son bac par correspondance. Ce qu'elle a fait, pas plus. « *Le savoir didactique, ça m'emmerde, j'aime chercher par moi-même. Quand un sujet m'intéresse, je lis plus que de raison.* » Elle fait défiler sa vie sur son smartphone, zappant ses deux petits garçons, « *ils n'ont rien à foutre dans les journaux* », leur père, « *Lartigau* », sur lequel elle n'a nulle envie de s'étendre, et quelques « *événements catastrophiques* » récents. Elle esquisse une vie dramatique, jamais tranquille, avec la mort de son frère à 32 ans dans un crash d'avion de plaisance, une carrière foisonnante, des chagrins d'amour, sans rien détailler. « *J'ai traversé beaucoup de choses sans trop chouiner... Je me dis que je suis cap et que je ne souffrirai plus jamais pour des bêtises.* » Elle montre des vestiges en Kodachrome, une villa d'enfance près de Naples avec des fenêtres carrées, des meubles sur mesure et une table de

salle à manger de quatre mètres de long. C'est la maison de son grand-père italien, un architecte, « *beau comme un acteur* », qui peignait sur les rochers dans la forêt du Cilento. Il était marié à une Bovary allemande « *détestable* » qui lui a légué une aversion définitive pour les « *vies cloisonnées, la bourgeoisie, l'ennui, l'immobilité dans le boulot et le couple* ». À ce grand-père, elle doit le tréma de Foïs et un intérêt jamais démenti pour le béton banché et les architectes Mies van der Rohe ou Niemeyer, Gae Aulenti et Carlo Scarpa. « *Je me prends pour une archi, je me la pète... mais je crois que j'ai le sens de l'espace et des proportions.* » Son obsession du contrôle, de la perfection se niche dans les détails. « *Je suis capable d'hésiter entre cinquante nuances de blanc pour mon salon.* »

Très connectée et soucieuse de le rester, elle navigue à l'infini sur les blogs de cuisine et de mobilier vintage, quand elle ne tweete ou n'instagramme pas sur tout, les Louboutin, les migrants, le réchauffement climatique, les

fachos. Elle est marquée par sa famille, « *très engagée, très à gauche* ». Olivier Gourmet estime qu'il « *y a chez elle une nécessité de transmettre de vraies convictions, d'incarner une réalité sociale* ». Elle aurait, selon son amie la productrice Marie-Ange Luciani, « *une vraie conscience de l'état du monde* ». Et aussi, rapport à son ascendance italienne, le sens de la fête et des grandes tablées. « *Il faut la voir sur un marché à Naples, raconte une amie, elle est chez elle.* » À Paris, elle cuisine pour ses amis, mélangés à sa sauce autour de sa grande table. Il y a la chanteuse Louane, jeune fille cabossée et talentueuse, qui remplit les Zénith, qu'elle a pris sous son aile depuis son rôle dans *La Famille Bélier*, film d'Éric Lartigau qui a comptabilisé plus de 7,5 millions d'entrées. Louane, qui est orpheline, l'appelle maman. Autour de la table, souvent des célébrités parisiennes, Géraldine Nakache, Leïla Bekhti, Laurent Lafitte (*Papa ou Maman 1 et 2*) ou Alain Chabat. Marina Foïs et lui se sont récemment beaucoup amusés sur le plateau du jeu « *Burger Quiz* », vieille pépite déjantée de Canal passée sur TMC. Ils y convient leurs amis, improvisent, on dirait un dîner chez Marina Foïs, le vin en moins. « *On peut partir très, très tard de chez elle, tous bourrés sauf elle, raconte Marie-Ange Luciani. Elle a l'art de prendre un verre et de le faire durer toute une soirée.* »

AU PETIT MATIN, MARINA FOÏS SORT DANS UN HOODIE conduire ses deux garçons à l'école, puis lever des poids à la salle de gym, « *pour ne pas vieillir en trop sale état* ». Comme une scientifique sur son microscope, un peu effrayée, elle regarde les années s'imprimer sur son visage, résolue à ignorer la chirurgie esthétique. « *Je ne serais jamais satisfaite et j'aurais trop peur de là où cela m'emmenerait.* »

Les lumières glauques, les scènes de sexe ne lui font pas peur : « *Dans Irréprochable (thriller de Sébastien Marnier sorti en 2016), la séquence au lit avec Benjamin Biolay était hard. Mais c'était la seule où il était possible de montrer que cette fille perdait son pouvoir.* » Elle explique tourner volontiers « *les scènes de cul* » : « *Elles disent quelque chose des personnages. Imposer ma pudeur n'aurait pas de sens.* » Quand elle pose pour un magazine, c'est une autre chanson. « *Je me fous d'être laide dans un plan bouleversant. Mais je ne supporte pas de voir un gramme de cellulite sur une photo de presse.* » Un aperçu de la Marina Foïs parfois raide décrite en pointillé par ses amis ? Quiconque a osé une blague antisémite ou sexiste en sa présence en témoignera, elle peut vous clouer d'un regard d'acier. « *Je revendique l'honnêteté* », proteste-t-elle. Jamais tranquille, toujours sous contrôle. ☹

Christophe Honoré : "Je ne me suis jamais senti Parisien. Les mondanités me mettent encore mal à l'aise"

Marilyne Letertre | Le 05 janvier 2019



Certains artistes taisent leurs influences par peur d'être taxés d'usurpateurs. Lui, le réalisateur de *Plaire, aimer et courir vite*, lauréat du prix Louis-Delluc 2018, les revendique depuis toujours, et plus encore dans sa nouvelle pièce, *Les Idoles*. Rencontre avec un homme fidèle à ses émotions.

Dans les années 1990, Christophe Honoré avait 20 ans. Le sida était alors devenu une menace pour tous : les cinéastes Jacques Demy et Cyril Collard, le journaliste Serge Daney, les auteurs Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce et Hervé Guibert en mourront. Tous étaient des figures tutélaires pour le réalisateur de *Dans Paris*, qui leur rend justement hommage dans *Les Idoles*, spectacle dans lequel il les ressuscite et les met en scène. «On brûle souvent nos idoles de jeunesse, mais les miennes, la mort les a figées dans une forme de perfection», explique l'homme de théâtre et de cinéma, qui déjà en mai faisait planer le spectre du virus sur la passion dans le film *Plaire, aimer et courir vite*. De son propre aveu, le personnage de Vincent Lacoste, étudiant rennais amoureux d'un écrivain parisien, lui ressemblait beaucoup. «Il est difficile de définir le cinéma d'auteur, mais, pour moi, c'est un cinéma à la première personne. Dans l'ensemble, mon travail me raconte.» Aujourd'hui, cependant, ni film, ni pièce, ni roman entre lui et nous. C'est sans intermédiaire que l'un des auteurs les plus complets de sa génération se dévoile pour évoquer ses influences, sa vie et son métier.

Engagement

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies et de technologies similaires par notre société ainsi que par des tiers comme les régies publicitaires

«Après les lois et les manifestations autour du mariage gay, j'ai compris que la question de l'égalité des droits entre homosexuels et hétérosexuels se posait encore pour beaucoup. En tant qu'artiste homosexuel, je me suis alors demandé si je n'avais pas failli à ma tâche. N'avais-je pas cru ce combat acquis à tort ? Me taire après tous les événements eût été démissionner. Je ne me considère pas comme un cinéaste ou un écrivain engagé, mais notre rôle est de jouer sur l'imaginaire des gens. Et, dans la fiction, nous n'avons pas assez proposé de figures d'aujourd'hui, des personnages homosexuels et pères, par exemple. J'ai alors profité du fait d'avoir un pied dans l'édition, le cinéma et le théâtre pour développer trois œuvres différentes à partir d'une même matrice : le film *Plaire, aimer et courir vite*, le roman *Ton père* et la pièce *Les Idoles*.»

Partage

«Je suis arrivé à Paris en 1994, après mes études à Rennes, et de nombreux artistes ayant beaucoup compté dans mon initiation culturelle sont morts du sida à cette époque. *Les Idoles*, c'est la conversation utopique que j'aurais aimé avoir avec eux. La notion de transmission est en effet au cœur de mon travail. Dans *Plaire, aimer et courir vite*, elle passe par l'amour. Dans *Ton père*, je traite de ce que je lègue de ma culture homosexuelle à ma fille. Et dans *Tout contre Léo*, mon premier livre pour enfants, je raconte l'histoire d'un garçon de 10 ans qui comprend que son grand frère est malade du sida. Quand j'écris des romans jeunesse, il n'y a en revanche aucune volonté pédagogique : je ne veux pas éduquer, ce n'est pas mon rôle. Je veux essayer de partager de la littérature avec les enfants, et je ne peux le faire qu'avec l'imaginaire qui est le mien.»

Génération 90

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies et de technologies similaires par notre société ainsi que par des tiers comme les régies publicitaires

«On dit souvent de ma génération qu'elle est privilégiée, qu'il ne lui est rien arrivé. Mais quid du sida, dont l'épreuve et le traumatisme l'ont largement touchée ? Les vies sentimentales et sexuelles n'ont plus été pareilles après. À cette époque, l'autre est devenu un danger potentiel. Et cette réalité s'est incarnée pour moi avec le visage émacié d'Hervé Guibert, dans *Apostrophes*, à la télévision. Aujourd'hui, la jeunesse n'a plus le même rapport à la maladie, à la prévention. Peut-être parce qu'on a justement voulu se débarrasser des années 1990 trop vite. Cette période nous a pourtant fait basculer dans le XXI^e siècle avec la guerre en Irak, l'essor d'Internet, le sida... Reparer de cette décennie dans *Les Idoles*, c'est se souvenir d'où l'on vient. Socialement et artistiquement. L'écriture ne serait sans doute pas la même si Lagarce, Koltès et les autres avaient survécu.»

Vocation

“

Jacques Demy est alors devenu mon "parrain imaginaire"

Christophe Honoré

”

«À 15 ans, j'ai perdu mon père. Ma manière de vivre le deuil a été de tout me permettre, de m'imaginer cinéaste, de voir et de lire ce que je voulais. Pour me démarquer de mon frère qui était abonné à *Première*, je me suis mis à acheter *Les Cahiers du cinéma*, pour lesquels j'ai écrit des années plus tard. À l'adolescence, j'ai aussi vu *Lola*, de Jacques Demy, tourné à Nantes, sur mon territoire. J'ai compris qu'un fils de garagiste provincial pouvait faire du cinéma à Paris. Jacques Demy est alors devenu mon "parrain imaginaire". J'ai voulu suivre ses traces et, à cause du drame familial, personne n'a osé me contrarier. On me laissait rêver. Et écrire. J'avais quitté mon lycée de Saint-Brieuc pour revenir à Carhaix, et j'avais l'impression de m'enterrer. Et, comme j'étais condamné au mutisme pour ne pas ajouter au traumatisme familial, j'ai pris du papier et un crayon pour m'exprimer.»

Acteurs

«Mon fantasme de cinéma passait par un rêve de mise en scène. Les acteurs ne m'intéressaient pas. J'étais idiot. Le premier jour de tournage de , je dis "action !" à Béatrice Dalle, qui ne bouge pas et me lance : "Si tu ne dis rien, il ne se passera rien." Elle m'a tout appris. J'ai compris grâce à elle que 80 % de mon travail serait fait du dialogue avec mes comédiens. Et désormais, diriger les acteurs me passionne. C'est même ce que je préfère, et sur mes plateaux cela se passe dans la joie et la confiance. Je ne crois pas qu'on tire le meilleur d'un comédien dans la souffrance. Je me souviens d'ailleurs de Léa Seydoux qui, encore très jeune sur le tournage de *La Belle Personne*, avait l'impression qu'on ne travaillait pas assez, parce que j'étais trop calme. Un jour, alors qu'elle ne connaissait pas son texte, j'ai un peu haussé le ton. Après douze prises, elle avait le sentiment du travail accompli. Moi pas. Je lui ai alors expliqué que la tension n'était pas le lieu de la création, qu'il ne fallait pas se construire dans ce rapport-là aux cinéastes. C'est déjà beaucoup d'accepter que quelqu'un vous regarde où il a envie de vous regarder sous prétexte qu'il vous a donné un salaire. Cela ne peut se faire que dans la bienveillance.»

Origines

«Quand j'étais adolescent, je rêvais de quitter ma région, parce que j'étais homosexuel et que je voulais faire du cinéma. Une fois parti, il y a eu l'effet boomerang. Je ne me suis jamais senti parisien. Les mondanités, les milieux

En poursuivant votre navigation sur ce site, vous acceptez l'utilisation de cookies et de technologies similaires par notre société ainsi que par des tiers comme les régies publicitaires
du groupe. C'est peut-être ce qui me permet encore de filmer Paris avec un regard de provincial stupéfait. J'aime également filmer la Bretagne, je le fais souvent, mais je n'arrive pas encore à ancrer une histoire dans la classe moyenne dont je suis issu. Je trouverais sans doute obscène de me servir de ce milieu alors que, plus jeune, j'ai voulu m'en extraire. J'aurais peur d'être malhonnête, de trahir, d'en être réduit à des stéréotypes simplistes. Mais c'est un défi que je relèverai un jour.»

La rédaction vous conseille :

Carey Mulligan : "Passé 30 ans, nous regardons tous dans le rétroviseur"

Léa Seydoux fait son retour dans James Bond (à la demande de Daniel Craig)

Pierre Deladonchamps : "J'ai fait "Les Chatouilles" dans un but politique"

Tags : Rencontre, Théâtre



PAR ANNA NOBILI

L'auteur et réalisateur Christophe Honoré célèbre ses « Idoles », six artistes emportés par le sida dans les années 1990. Un bel hommage qui...

... prolonge « Plaire, aimer et courir vite ». Dans son précédent film, histoire d'amour sur fond de sida, leur présence était déjà forte. La tombe de Bernard-Marie Koltès. La gueule d'ange d'Hervé Guibert en poster. Les mots de Jean-Luc Lagarce. Figures arrachées à la vie et à l'art trop tôt, quand Honoré commençait sa vie de jeune homme. Inconsolable, il les ressuscite.

... fait briller six acteurs étonnants. Années 1990. Est-on sur les quais de Seine ou dans des entrepôts ? L'homosexualité se vit clandestinement et l'épidémie tue. Face à elle, certains choisissent de tout dire et de combattre, d'autres de se taire. Marina Foïs est Hervé Guibert ; Marlène Saldana, Jacques Demy ; Julien Honoré, Jean-Luc Lagarce. Des incarnations fortes.

... et a tout d'un hymne à la vie. Même si la mort plane, Christophe Honoré mêle comme personne gravité et légèreté, fantaisie et sérieux, humour et profondeur. Ce spectacle, il l'a conçu pour « donner aux gens l'envie d'ouvrir les livres ou de voir les films » de ces chers disparus. Car leur vie continue.

« LES IDOLES », du 11 janvier au 1^{er} février, Théâtre de l'Odéon, Paris-6^e.

Marina Foïs

“ **Ce fantasme de jouer un homme** ”

Elle interprète l'écrivain Hervé Guibert dans la pièce-hommage de Christophe Honoré à six figures mortes du sida dans les années 1990.

Théâtral magazine : Quel est votre rapport au théâtre ?

Marina Foïs : J'adore, j'y joue continuellement depuis le début de ma carrière mais je me limite à une pièce tous les 3-4 ans parce que cela peut me rendre claustrophobe : le fait d'aller pendant de longs mois, tous les soirs au même endroit, à la même heure, jouer la même chose... Au quotidien, le rythme du cinéma me convient mieux : un décor et des partenaires différents, ce côté fugace, on joue et c'est fini... En même temps, quand je n'ai pas fait de théâtre depuis un moment, cela me manque.

Qu'est-ce qui vous manque ?

Le côté "on est entre nous", on répète, on n'a pas besoin d'atteindre le résultat tout de suite, on a le droit de chercher, de jouer mal, j'adore... Et la représentation, aussi. Il n'y a rien de plus sexy et de plus impressionnant qu'un beau silence. Ou alors un vrai rire. Le spectacle provoque les deux, une attention supérieure puis un rire intense... Ces montagnes russes, c'est génial.

Vous avez débuté *Les Idoles* en octobre à Lausanne et c'est loin d'être fini. Pas de lassitude ?

Avec Christophe Honoré, c'est toujours vivant. Il n'aime pas ce

qui est figé et trop bien en place. Il cherche une forme de bordel et d'accidents. Ne pas refaire chaque fois les choses proprement, ce n'est pas facile mais c'est passionnant.

“ **J'ai appartenu à cette jeunesse qui enterre ses amis à l'âge de vingt ans...** ”

Vous avez eu 20 ans en 1990, tout comme Christophe Honoré.

Oui, et cela a son importance. Je n'ai pas eu besoin de plonger dans ma mémoire sensorielle pour me souvenir de manière très vivace de ces années-là, l'urgence, la peur, une espèce de fatalité. Je suis allée à Rothschild, à la Pitié, au service des maladies infectieuses. J'ai appartenu à cette jeunesse qui enterre ses amis à l'âge de vingt ans. C'est mon histoire, c'est ma jeunesse. Quand je joue *Les Idoles*, j'ai forcément en tête la mémoire de mes amis morts.

Comment joue-t-on un homme ?

En fait, cela s'est fait assez simplement et puis le projet n'était pas de faire un biopic sinon Christophe ne m'aurait pas demandé de jouer Hervé Guibert.

J'avais depuis longtemps ce fantasme de jouer un homme, je ne sais pas exactement pourquoi, peut-être pour ne pas avoir à utiliser tout un registre qu'on prête au féminin, d'ailleurs assez bêtement. En fait, plus que jouer un homme ou un homo, ma question a été plutôt de trouver comment interpréter la maladie quand on est bien portant. Comme l'a montré Claude Lanzmann à propos de la Shoah, il y a des choses qu'on ne peut pas sous-représenter.

Et jouer l'artiste ?

De ce point de vue, je ne suis pas si loin d'Hervé Guibert. Il est à la fois violent et sentimental, il est très trash et en même temps c'est un grand amoureux. Il décrit une victime qu'il n'est pas. Je suis très touchée par ce mélange de lyrisme et de trivialité qui s'incarne aussi chez Gérard Depardieu, un mélange de pudeur et d'impudeur. Hervé Guibert écrit "*chiasse, bite, trou du cul*" mais en même temps, son écriture est extrêmement raffinée, rythmée, il y a une vraie musique, un sens de la rupture et du crash verbal. C'est une langue très incarnée qui produit sans effort des images et de l'émotion.

C'est la deuxième fois que vous travaillez avec Christophe Honoré.

Ce qui me relie à lui, c'est son équilibre très personnel entre la légèreté et la profondeur. Christophe est extrêmement pudique, il y a des endroits où il se refuse d'aller. C'est quelqu'un qui



a puisé dans les douleurs, le goût de la légèreté et cela me parle. Il se trouve que dans ma vie, j'ai eu à traverser diverses périodes noires et je sais que c'est le rire et la distance qui sauvent. Le malheur, ça apprend le sens du répit. On peut y puiser une discipline qui nous apprend à saisir et apprécier tous les moments de plaisir et de légèreté et même de s'y accrocher violemment. J'ai un peu le sens de la dignité, j'ai été élevée comme ça. Je n'aime pas cette époque où l'on se fout à poil. Ces déballages, je ne trouve pas ça très sexy. J'aime la retenue dans les émotions. Ma professeure de tragédie, Nada Strancar, disait toujours "il faut mettre de l'humour dans la tragédie et du tragique dans la comédie."

Si l'on excepte le sida, c'était mieux qu'aujourd'hui, 1990 ?

Je suis allergique au passésisme. Toutes les époques ont leur violence et je me refuse à la moindre hiérarchisation. Si j'avais à choisir entre les violences du ter-

rorisme d'aujourd'hui ou celles de l'époque de mes grands-mères qui n'avaient pas le droit de vote, qui faisaient des mariages qui n'étaient pas des mariages d'amour, qui étaient déportées ou pas, suivant dans quelles familles elles étaient nées, je ne choisirais pas la vie de mes grands-mères. Notre société actuelle est violente, on le voit avec la souffrance et la rage des Gilets jaunes mais nous vivons dans un pays qui n'est plus en guerre depuis très longtemps... Evidemment, je souhaiterais un monde de paix mais je n'habite plus à Disneyland depuis très longtemps.

Comme Christophe Honoré, vous avez des idoles ?

J'en ai eu, comme tous les ados. J'ai adoré Jacques Higelin et Simone Signoret. Mais au-delà des idoles, je pense que Christophe s'adresse surtout à Jacques Demy qui a été une figure inspirante dans son envie de devenir cinéaste. De mon côté, il y a des femmes que je trouve très inspi-

rantes : sans aucun ordre, Gena Rowlands, Isabelle Huppert et Catherine Deneuve, pour leur curiosité, leur intelligence, leur style, leur travail. Je n'ai pas de modèle unique, il y a beaucoup de gens qui m'inspirent dans ma génération, Romain Duris par exemple. Mais s'il faut vraiment parler d'idoles, Huppert et Deneuve sont des femmes pour lesquelles je n'ai pas d'objectivité et je ne désire pas en avoir. Je les aime absolument et totalement.

*Propos recueillis par
Patrice Trapier*

■ *Les idoles, de Christophe Honoré, avec Youssou Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Marina Foïs, Julien Honoré, Marlène Saldana et Teddy Bogaert.*

> 11/01 au 1/02 Odéon, place de l'Odéon
75006 Paris, 01 44 85 40 40

> 6 et 7/02 Comédie de Caen, 1 square du Théâtre
14200 Hérouville-Saint-Clair, 02 31 46 27 27

> 14 et 15/02 MA Granit à Belfort, 1 fbg de
Montbéliard 90000 Belfort, 03 84 58 67 67

la terrasse

Critique

Les Idoles

REPRISE / ODÉON – THÉÂTRE DE L'EUROPE / ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE DE CHRISTOPHE HONORÉ

Relayant ses aînés emportés par le SIDA, Christophe Honoré revient dans *Les Idoles* sur une période récente de notre Histoire.

« *Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage.* » Christophe Honoré affiche cette phrase d'Ezra Pound en exergue de son dernier spectacle et place ainsi *Les Idoles* sous le signe de la transmission et de l'hommage. En raison de la pandémie de SIDA qui a sévi dans les années 1980-1990, un grand nombre des artistes qui l'ont inspiré ont en effet disparu précocement. Par la magie du théâtre, Honoré les fait revivre, les réunit sur scène – Cyril Collard, Serge Daney, Jacques Demy, Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès, Jean-Luc Lagarce – et revient avec eux sur ces années si proches et pourtant déjà oubliées. À l'instar de son précédent spectacle, *Nouveau Roman*, qui regroupait quelques figures marquantes de la littérature française, autour des Éditions de Minuit (Duras, Claude Simon,

Robbe-Grillet...), Christophe Honoré invente donc à nouveau une réunion posthume, loin

d'être funèbre, y mélangeant interviews, écrits des artistes et propos imaginés pour l'occasion. Pour cette occasion, Alban Ho Van, son scénographe, a également créé un bel espace, lieu d'interconnexion entre bus et métros, faïence blanche aux murs, panneau publicitaire vintage, un brin interlope, tel qu'il a pu fasciner de nombreux créateurs des années 1980, un lieu public, souterrain comme les Enfers, qui donne accès à la surface, et se métamorphose en espace privé.



le propos des *Idoles*. Comment le SIDA pouvait-il devenir une arme de combat politique ? Fallait-il ou non faire l'annonce de sa maladie ? Quelle place lui donner dans son travail artistique ? Et pourquoi ne plaçait-on pas son travail sous le signe de l'homosexualité ? Ces questions morales et politiques, qui agitent ces années-là, n'ont pas perdu de leur intérêt et croisent des récits plus intimes, notamment ceux de l'agonie des amis, des amants, de la mort qui envahit l'espace de la vie et du désir. Dans ce panthéon, chacun a sa personnalité. Cyril Collard le désirant, Serge Daney l'intello, Bernard-Marie Koltès l'enfant triste, Gulbert l'engagé et Lagarce plus détaché. Avec eux, Jacques Demy, à la marge, celui qui n'a jamais assumé publiquement son homosexualité, ni annoncé sa maladie, interprété par l'exubérante Marlène Saldana. Tous les comédiens sont excellents mais c'est encore, comme dans *Nouveau Roman*, la profusion qui donne l'impression de rester à la surface des choses, nonobstant le conséquent travail de documentation effectué par Honoré. Ce dernier mélange les registres, aborde le grave avec légèreté, croise questionnements politiques et expériences personnelles, passages à textes et intermèdes pour respirer, montre comment ces artistes, figures publiques, sont avant tout des hommes, désirant, désirés, fragiles et imparfaits. L'ensemble dure 2H30, à la fois un peu long et un peu court pour toute cette matière. C'est vivant, souvent drôle, habilement monté. Mais dans cet exercice d'hommage et de transmission, l'intention – reproduire, relayer les forces vitales des aînés, leur pulsion de création – se comprend plus qu'elle ne se transmet.

Éric Demeijer

Odéon – Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 11 janvier au 1^{er} février 2019, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h. Tél. 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

ENQUÊTE
POUTINE VEUT-IL TUER
LE THÉÂTRE RUSSE ?

LA QUESTION
MOLIÈRE EST-IL
ENCORE MODERNE ?

CRÉATION

CHRISTOPHE HONORÉ
ET SES IDOLES

PUBLIC

QUAND LE THÉÂTRE
S'INVITE AU CINÉMA

DOSSIER

LA CENSURE AU THÉÂTRE

- ENCORE DES MENACES !
- LES PIÈCES CENSURÉES
- L'AUTOCENSURE DES PROGRAMMATEURS

LE GRAND PORTRAIT

Jean-Pierre
Darroussin

DE CŒUR ET D'ESPRIT

N°16 - HIVER 2018

L 12781 - 16 - F - 12,00 € - R0





MARLÈNE SALDANA

Jacques Demy est décédé en 1990. Ce n'est qu'en 2008 qu'Agnès Varda révèle que la véritable cause sa mort était le sida. Dans *Les Idoles*, c'est l'un des héros de Christophe Honoré. Aux côtés de Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert ou Jean-Luc Lagarce, tous morts du sida, Jacques Demy est magnifiquement interprété par... une comédienne, Marlène Saldana. Elle y est remarquable. Marina Foïs, elle, joue avec brio Jean-Luc Lagarce. Ne cherchez aucune ressemblance entre elles et leur personnage, il s'agit de jouer avec ces figures plus que de les incarner de manière réaliste, dans cette pièce très personnelle d'Honoré, qui fera date (lire aussi page 56).

PIÈCES / CARNET DE CRÉATION



Pierre Gaillardot, Teddy Bogaert, Julien Honoré, Christophe Honoré, Marina Fois, Marlène Soldano
Marison Arévalo, Aurélien Gschwind, Youssouf Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet



Youssouf Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet



Julien Honoré, Christophe Honoré, Marina Fois, Aurélien Gschwind



Pierre Gaillardot, Teddy Bogaert, Marlène Saldana, Harrison Arévalo, Julien Honoré, Marina Fois, Alban Ho Van, Youssouf Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet, Aurélien Gschwind, Dominique Bruguère, Christophe Honoré.



Youssouf Abi-Ayad, Marina Fois

LES IDOLES

Guibert, Lagarce, Koltès, Demy...
Ils sont six sur le plateau de la quatrième et attendue mise en scène de théâtre de Christophe Honoré. Avec ces figures marquantes et manquantes emportées par le sida dans les années 1990, le cinéaste crée une fiction très personnelle.
Récit d'une journée au théâtre Vidy-Lausanne, à 7 jours de la première.

TEXTE NADJA POBEL
PHOTOS JEAN-LOUIS FERNANDEZ



Youssef Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet, Marlène Saldaña, Marina Fois, Harrison Arévalo

SOUVENIRS

Je suis à peu près sûr que Cyril Collard n'est pas connu des personnes de moins de 35 ans, nous confie Christophe Honoré lors d'une pause de répétition. Rien n'est plus vrai. Les figures s'effacent. Pourtant, face à des mouvements réactionnaires comme celui de la Manif pour tous, le cinéaste s'aperçoit qu'il ne s'est jamais posé la question de ce qu'était la prise de parole d'une personne homosexuelle. Voici donc que *Les Idoles* achèvent un triptyque dont son roman à sa fille, *Ton père*, et le film *Plaire, aimer et courir vite* constituent les deux autres parts. Honoré témoigne ainsi de ce qu'est la profanation de la famille aux yeux de certains (le livre), de ses années d'étudiant dans une version romanesque (le film) et désormais il mêle les aspects documentaire et intime dans cette pièce créée au théâtre de Vidy-Lausanne le 13 septembre.

Tout part de ses souvenirs auxquels il ne va cesser d'adjoindre des écrits ou des extraits d'entretiens (réels) à des dialogues (totalement fictionnés). Car si Honoré n'a pas connu ces personnages, eux-mêmes ne sont pas tous côtoyés. Jacques Demy

fréquentait certes Serge Daney via le cinéma, Hervé Guibert et Bernard-Marie Koltès avaient en commun Patrice Chéreau (absent de cette fresque mais dont l'ombre plane) et «Cyril Collard était un satellite ; Jean-Luc Lagarce inconnu», confie le meneur en scène dont la vision de *Jours étranges* de Dominique Bagouet ouvre la pièce – les six acteurs en reproduisent une phrase chorégraphique. Bagouet venait tout juste décéder lors des représentations données à Beaubourg en 1993 et Honoré mesure, comme il le précise en note d'intention, que «c'était l'époque où tous ceux par qui j'ai été aimé mouraient du sida». Plus tard sur le plateau, il re-emploiera une tournure indirecte forte, via Cyril Collard : «par qui sommes-nous souvenirs ?

«TONIQUE»

Voilà ce qui le hante et permet à ces chers disparus de retrouver un corps. Car, malgré la haute densité du texte (2h20 de spectacle), le mouvement est important pour Honoré qui ne cesse de corriger l'attitude de ses comédiens. Alors qu'ils écoutent une voix sortie de l'enceinte (narrant le Honoré



Julien Honoré, Youssouf Abi-Ayad, Marina Foïs, Jean-Charles Clichet, Harrison Arévalo

adolescent), il faut que chacun soit «tonique», dit-il ; ils trouvent ces manies de jouer à l'équilibriste sur une marche, tripoter ses mains... Désormais ce sont des détails qui s'ajustent presque au terme de sept semaines de répétitions dont cinq ont été consacrées à l'improvisation. Youssouf Abi-Ayad (Koltès) explique que tous ont reçu une matière (article, livre sur leur personnage...) qu'ils ont transformée sur le plateau. Honoré a pu ainsi les filmer, re-scripter avec le dramaturge Timothée Picard puis ajouter des verbatims et son propre récit. Jamais donc il n'est question de lorgner vers le biopic. Pour exprimer clairement cette non-intention, deux femmes figurent dans la distribution : Marina Foïs (Hervé Guibert) et Marlène Saldana (Jacques Demy), fidèle de la compagnie du Zetep notamment.

RENCONTRE IMPROBABLE

Ce à quoi nous nous assistons en ce 6 septembre est un long monologue poignant de Guibert, comme sorti des limbes de ce décor de no man's land,

lieu extérieur qui rappelle Quai Ouest ou, comme le suggère l'assistant Teddy Bogaert, «L'Homme blessé, de Chéreau, ou encore Les Nuits Fauves, de Collard». Gare, dessous d'un pont, abords d'un port... on sent que les amours furtives et cachées peuvent s'y dérouler. C'est aussi le lieu d'une improbable rencontre, celle de Jacques Demy avec Elizabeth Taylor. La star américaine vient questionner les six hommes sur leur non-engagement alors qu'elle organise des dîners mondains à foison pour lever des fonds afin de vaincre la maladie. En France c'est Line Renaud qui s'y colle leur dit-elle – «je préfère encore avoir un concert», réplique Lagace. Quant à Collard, il souligne que Les Nuits fauves ont fait plus pour la lutte que les campagnes de sensibilisation. Querelle au plateau : Demy reproche à Collard de ne pas avoir dit que le sida faisait des ravages aussi chez les exclus et préfère taire sa condition plutôt que de se servir de «sa maladie pour faire une œuvre d'art – je suis passé pour un cinéaste bourgeois alors que je n'ai cessé de montrer des gens qui se battaient pour vivre».



Harrison Arévalo, Youssouf Abi-Ayad, Marlène Saldana, Jean-Charles Clichet, Julien Honoré

Plus tôt, Honoré aura évoqué ce cinéaste à qui il doit tant, Jacques Demy, via le personnage du film *Lola*, de son vrai nom Cécile, et son ami Roland Cassard. Le premier long-métrage d'Honoré se nomme *17 fois Cécile Cassard*.

Entre scènes de douceur et d'autres plus coriaces, Christophe Honoré ne signe donc pas là « une messe », comme il nous le précise. « Je ne suis pas à genoux devant ces idoles, sans toutefois les dénigrer. Le sida les a brûlées, figées dans une espèce d'adoration adolescente mais j'ai moins d'admiration pour certains que pour d'autres quoiqu'une une profonde tendresse pour tous. » Il les questionne sans les vénérer et leur invente même un au-delà. Aimé, Cyril Collard vient-il en personne chercher le César du meilleur film alors qu'il décide en réalité trois jours auparavant et se demande comment nous, spectateurs parlons de lui en 2018.



Christophe Honoré, Marina Folt, Jean-Charles Clichet, Teddy Bogoert, Aurélien Gschwind, Timothée Picard

INGRÉDIENTS À DOSER

Christophe Honoré a une préoccupation majeure lors de ces séances de travail : « toujours viser la vie ». « Il ne faut jamais qu'on vous sente placé quelque part ». Maintenant que les ingrédients sont là, il faut les doser car, dit-il, « je sens très heureux que ce spectacle ait une part comique et burlesque importante mais il sera d'autant plus drôle s'il arrive aussi à être étonnant ». Cela se joue dans des détails que Marina Foïs perçoit vite lors des courts débriefs, s'interrogeant sur le sens d'une réplique, le rythme d'une séquence. Honoré l'écoute, abonde en son sens souvent. Par ailleurs, il annonce qu'il supprime une tirade de dix minutes car elle est trop private joke. Ainsi, le livret bouge encore. « Ce sera le cas jusqu'à la première », prédit Youssouf Abi-Ayad.

Pour l'instant, c'est Harrison Arévalo, en cette fin de journée, qui reprend l'une des toutes dernières séquences du spectacle. L'acteur, formé à l'Académie d'art dramatique de Bogota et Cnsad de Paris, incarne Cyril Collard. Il a tout lu sur son personnage, en a été fan nous dit-il, puis « il a fallu le critiquer », confirmant ainsi que cette pièce n'est pas un panégyrique. Le voici à Porto Rico où l'artiste disparu s'est rendu plusieurs fois, se déhanchant sur Despacito (de Luis Fonsi) et permettant des envolées plus libres et légères avant que les Doors ne revien-

nent boucler la boucle de cette création rythmée par les mélodies entêtantes de Portishead (Road), Bob Marley (Is this love) ou encore une Françoise Hardy plus qu'appréhibée (Et si je m'en vais avant toi ?).

MÉMOIRE ET RÉHABILITATION

Alors que le somptueux et sans concession 120 battements par minute a rencontré un succès mérité l'an dernier au cinéma, Christophe Honoré s'autorise lui aussi à s'emparer de ces « années sida ». « Jusque-là, les gens de ma génération qui avaient 20 ans dans les années 1990, ont été très respectueux de cette période, impressionnés par les récits des malades. Aujourd'hui, il y a un travail de mémoire important de réhabilitation à faire. On ne trouve par exemple à peine de Guibert dans une librairie que À l'amami qui ne m'a pas sauvé la vie. Il est mort à 36 ans, avant d'avoir écrit ses grands livres, même si je pense qu'il en a déjà écrit. Aujourd'hui il avait environ l'âge de Houellebecq, et ce qui est au centre de la littérature française aujourd'hui – l'antofeston – a été très influencé par lui. ♦

À VOIR

Créé le 13 septembre 2016 au Vidy à Lausanne
Du 11 janvier au 1^{er} février 2019 à l'Odéon-Théâtre de l'Europe,
à Paris, les 6 et 7 février à la Comédie de Coen-CDN,
les 14 et 15 février au Granit, scène nationale de Belfort.



Julien Honoré, Harrison Arévalo



Teddy Bogaert, Marina Foïs

Scènes



Eternelles idoles

Avec une pointe d'irrévérence, **CHRISTOPHE HONORÉ** permet à ses *Idoles*, artistes modèles de sa jeunesse tous emportés par le sida, de prendre sur scène une revanche sur la mort. Un très bel hommage.

ON DÉCOUVRE UN ESPACE QUI SE RÉCLAME DU DEHORS-DEDANS DE LA VILLE. Autant de coins et de recoins d'où suintent des fantômes d'amours interdits, un lieu où les rencontres à risque ne s'envisagent que comme des sauts dans le vide, sans lendemain. Deux couloirs s'enfoncent à cour et à jardin vers les profondeurs du ventre du métro, tandis que la structure courbe du hall d'un bâtiment industriel s'ouvre à tous les vents sur la noirceur du ciel et la certitude d'un ailleurs devenu inaccessible.

C'est dans cette bouche urbaine aux allures de purgatoire que Christophe Honoré invente le confessionnal d'un tendre gueuloir pour réunir des figures qui furent déterminantes pour lui dans

sa jeunesse. Ils se nomment : Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Serge Daney. Leur disparition a fait de nous des orphelins. Ils ont en commun de tous compter parmi les premières victimes de l'épidémie de sida, qui s'est déclarée dans le monde au début des années 1980. Un placard publicitaire apporte une touche supplémentaire de cruauté dans le décor pour nous rappeler un impératif : "Rêver.", cette campagne d'affichage d'un club de vacances continuait à l'époque d'appeler à l'hédonisme sur fond de mer paradisiaque, alors qu'une page venait de se tourner avec l'apparition d'un mal que l'on contient aujourd'hui, mais qui reste impossible à soigner et condamne définitivement



Jean-Louis Ferrondez



"Les *Idoles* est une pièce magnifique. J'adore Christophe comme cinéaste mais je ne connaissais pas son théâtre. Comme dans ses films, il se permet des temps incroyables : des accélérations virtuoses, des coulées d'émotion. Il maîtrise les choses dans leur entièreté, pas seulement de façon technique, mais dans toute leur profondeur. Devant la pièce, devant les scènes sur Demy ou le monologue de Marina Foïs sur Guibert, j'étais en chialade absolue!"

l'innocent abandon au désir de tout un chacun.

Se refusant à convoquer ses idoles sur le terrain du drame, la pièce commence par purger une émotion de son créateur avec un souvenir remontant à ses jeunes années. Honoré est alors le seul à assumer de se mettre entre quatre planches pour témoigner (sa voix relayée par une enceinte acoustique sur roulettes poussée au centre du plateau). L'occasion pour lui de revenir sur *Jours étranges*, un spectacle de Dominique Bagouet qui l'avait bouleversé à ses 20 ans, et de dire l'insupportable association entre un choc esthétique et la mort d'un artiste – il apprendra quelques semaines après cette découverte, que le chorégraphe venait de mourir du sida.

Les représentant en éternels résistants à la norme bien-pensante, ceux qu'il convoque à cette réunion au sommet dans *Les Idoles* vont se réincarner sur scène. Puisqu'il s'agit d'une revanche à prendre sur la mort, ce rendez-vous commence par un pied de nez à la Faucheuse en distribuant les rôles des chers disparus à des actrices et des acteurs sans se soucier

de la vraisemblance du genre. Ainsi, les acteurs Youssouf Abi-Ayad (Bernard-Marie Koltès), Harrison Arevalo (Cyril Collard), Jean-Charles Clichet (Serge Daney), Marina Foïs (Hervé Guibert), Julien Honoré (Jean-Luc Lagarce) et Marlène Saldana (Jacques Demy) auront les coudées franches pour évoquer la manière qui fut celle de leurs personnages d'inclure ou pas dans leurs œuvres, les références à la dévastation d'un virus qui finit par avoir leur peau.

D'un extrême à l'autre, on s'amuse des postures de chacun. De l'anecdotique d'un Jacques Demy qui se réjouit du secret bien gardé des raisons de sa disparition et peste d'avoir été outé "mort du sida", par Agnès Varda, après seulement dix-neuf ans d'un repos bien mérité dans l'au-delà.

Du côté guerrier de Cyril Collard se revendiquant de son vivant en porteur du sida pour transformer le virus en une arme capable de faire fuir les fachos, quand il se taille la main avec un couteau et menace de les asperger de son sang. La bande-son de cette symphonie crépusculaire décline sa nostalgie en puisant dans la discographie des Doors avec *When the Music's Over* ou en piochant dans les bandes originales des films *Les Demoiselles de Rochefort*, *Saturday Night Fever* et *Les Nuits fauves*. L'humour restant un remède miracle qui garantit l'émotion en évitant les chemins qui pourraient mener aux larmes...

Christophe Honoré transforme le cérémonial de ces impossibles retrouvailles en un cabaret prétexte à pousser ses invités dans leurs derniers retranchements. Avec pudeur, il orchestre son hommage comme une ode à la vie et, ce faisant, il touche au bouleversant. **Patrick Sourd**

Les Idoles livret et mise en scène Christophe Honoré, avec Marina Foïs, Marlène Saldana... Du 23 au 30 novembre au Théâtre national de Bretagne, Rennes, dans le cadre du Festival TNB. Du 9 janvier au 1^{er} février à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris VI*

16 | CULTURE

« Les Idoles » immortelles d'Honoré

L'auteur-metteur en scène présente une pièce dont les héros sont des écrivains et cinéastes morts du sida

THÉÂTRE

LAUSANNE (SUISSE), envoyée spéciale

À chacun ses idoles. Christophe Honoré a les siennes, qui montrent bien que nul, quelles que soient ses origines sociales, n'est assigné à une culture *mainstream* imposée par l'industrie du divertissement. Vivre dans un petit village de Bretagne ne l'a pas empêché, à l'adolescence, de découvrir et d'aimer Duras, Robbe-Grillet ou Jacques Demy.

De cet amour fou pour la littérature, le cinéma, le romanesque et les gestes artistiques forts, l'auteur-metteur en scène-cinéaste avait fait, en 2012, un formidable spectacle, *Nouveau Roman*, où Nathalie Sarraute, Claude Simon ou Michel Butor étaient les héros d'une comédie irrévérencieuse et savoureuse. *Les Idoles*, créée au Théâtre Vidy de Lausanne, en septembre, et qui tourne en France pendant toute la saison, est dans la même veine, qui réussit mieux à Christophe Honoré que lorsqu'il s'attaque à des formes de théâtre plus classiques.

Sauf que là, le sujet est plus grave. Les héros de la comédie – car c'en est une – ont en commun d'être des écrivains ou des cinéastes fauchés par le sida au début des années 1990. Ils se nomment Cyril Collard ou Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert ou Serge Daney, Jacques Demy ou Jean-Luc Lagarce. Christophe Honoré les imagine revenant d'entre les morts, bien vivants sur la scène du théâtre, et dialoguant sur ce qui leur est arrivé, sur ce qui nous est arrivé, dans ces « années sida » où le désir, la mort et l'art se sont enlacés de manière troublante. Comme si Christophe Honoré abordait son histoire par un autre biais que dans *Plaire, aimer et courir vite*, son dernier film. « J'aimerais évoquer ces jours étranges », dit-il dans la voix off qui ouvre le spectacle. *Comment durant quelques années, ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées se rangèrent tous du côté de la mort. Comment le sida brûla mes idoles. Je n'ai plus 20 ans et j'aimerais faire un spectacle qui raconte le manque, mais qui espère aussi transmettre. Un spectacle pour répondre à la question : comment danse-t-on après ? »*

Et comme dans *Nouveau Roman*, il s'agit de jouer avec ces figures plus que de les incarner de manière réaliste : d'en incarner les

Marina Fois
interprète
Hervé Guibert,
Harrison Arévalo est
Cyril Collard,
et **Marlène Saldana**
incarne
Jacques Demy.

JEAN LOUIS FERNANDEZ



La réussite est dans la fantaisie que s'autorise Christophe Honoré, et qui n'empêche pas la gravité de s'épanouir

prit, tel qu'il vit dans le regard de Christophe Honoré, de l'artiste qu'il est lui-même devenu. Hervé Guibert et Jacques Demy sont ainsi joués par des actrices, en l'occurrence Marina Fois et Marlène Saldana ; Serge Daney et Jean-Luc Lagarce par des comédiens qui ne leur ressemblent pas du tout, Jean-Charles Clichet et Julien Honoré ; tandis qu'Harrison Arévalo et Youssouf Abi-Ayad, qui interprètent Cyril Collard et Bernard-Marie Koltès, sont eux plus proches de leur « personnage ».

Dans le très beau décor d'Alban Ho Van, qui évoque à la fois les espaces postindustriels et les lieux de drague du tournant des années 1980-1990, et des limbes contemporaines, les voilà donc, ces esprits brillants, se racontant ce qui fut leur guerre à eux, cette maladie étrange venue frapper comme un châtimement, en priorité des garçons aimant les garçons.

Christophe Honoré a mené un solide travail documentaire, et c'est une matière très riche qui

sous-tend sa pièce. Qu'il s'agisse du texte, magnifique, écrit par Hervé Guibert sur la mort du philosophe Michel Foucault, du phénomène et de la polémique accompagnant la sortie du film *Les Nuits fauves* et la mort de Cyril Collard, du cas Rock Hudson, de la réflexion dérangeante de Serge Daney sur l'analogie entre les corps décharnés des déportés des camps et ceux des malades du sida...

C'est donc bien une archéologie de ces années-là à laquelle se livre Christophe Honoré, avec tout ce

qu'elle dit sur l'homosexualité, le désir et l'amour, la vérité de l'écriture, le narcissisme et l'art. Sur la fin d'un monde, aussi, qui s'était cru libre et éternel.

Scènes d'anthologie

Mais *Les Idoles* est bien un spectacle de théâtre, une comédie où ces divas que sont aussi ses six personnages se chicanent, se vamment, s'électrifient, intellectuellement et physiquement. Comme si le spectacle lui-même assumait et adoptait la forme de la drague homosexuelle, avec ses codes, tout en les distanciant avec humour.

La réussite, elle est là, dans la fantaisie que s'autorise Christophe Honoré, et qui n'empêche pas la gravité de s'épanouir, au contraire. Le spectacle offre des scènes d'anthologie, comme celle qui voit Jacques Demy – Marlène Saldana vêtue d'un manteau de fourrure – rejouer la chorégraphie des sœurs Garnier dans *Les Demoiselles de Rochefort*, sur la chanson *Un jour d'été*. Ou celle dans laquelle Ber-

nard-Marie Koltès se prend pour John Travolta dans *La Fièvre du samedi soir*, se déhanchant sur *You Should Be Dancing*, des Bee Gees.

Ces moments n'en rendent que plus poignante la tragédie de la maladie, comme dans ce texte, extrait du *Journal* de Jean-Luc Lagarce, où le dramaturge relate la dernière nuit passée avec son ami sur le point de mourir. Ou ces propos de Koltès sur son envie de goûter New York, la ville aimée, par tous les pores de sa peau.

Ainsi est-il, ce spectacle à la fois crépusculaire et drôle : un tombeau sans lourdeur pour une génération défunte. Un hymne à l'art qui transcende tout, y compris la mort, et qui est un luxe que chacun peut s'offrir, même s'il vient d'une obscure province, quelle qu'elle soit. Voilà ce que nous disent Guibert, Demy, Koltès et les autres, tels qu'ils sont ici superbement interprétés, au sens le plus fort du terme. Marina Fois, Marlène Saldana et Jean-Charles Clichet sont brillants, comme tou-

jours. Harrison Arévalo et, surtout, Youssouf Abi-Ayad, dans la peau de Koltès, font figure de révélations. Seul Julien Honoré, à la création à Lausanne, semblait encore peiner à trouver son Jean-Luc Lagarce, surtout pour ceux qui ont connu le dramaturge.

À la fin de son spectacle, Christophe Honoré cite le poète américain Ezra Pound : « *Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage.* » A chacun ses idoles, oui. Mais certains aident mieux à vivre et à mourir que d'autres. ■

FABIENNE DARGE

Les Idoles, conception et mise en scène de Christophe Honoré. La Criée, Théâtre national de Marseille, du 8 au 10 novembre. Tandem, scène nationale de Douai, du 15 au 17 novembre. Théâtre national de Bretagne, Rennes, du 23 au 30 novembre. TAP Théâtre et auditorium de Poitiers, du 12 au 14 décembre. Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris, du 8 janvier 2019 au 1^{er} février 2019.

THÉÂTRE



Aux amis qui nous ont sauvé la vie

Dans *Les Idoles*, Christophe Honoré convoque ses héros, Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert... Une génération décimée par le sida. *Grazia* a assisté aux premières représentations en Suisse, à Lausanne.

Par Romain CHARBON Photos Jean-Louis FERNANDEZ

Marina Fois incarne Hervé Guibert, auteur, en 1990, du livre *A l'am qui ne m'a pas sauvé la vie*.

Le Lémans n'est jamais aussi beau que de sa rive vaudoise. À Lausanne, le lac se déploie dans sa plénitude légendaire laissant au loin le panorama accidenté des Alpes veiller sur le calme de la ville. Un calme presque fait pour venir y finir ses jours. C'est là qu'on a retrouvé quelques fantômes resuscités le temps d'un soir, que Christophe Honoré a convoqués dans sa nouvelle pièce, *Les Idoles*, qu'il vient de créer au théâtre Vidy de Lausanne. Ces idoles, ce sont celles de sa jeunesse, toutes disparues dans les années 90, emportées par le virus du sida qui frôla à l'époque à son pic pandémique. Soit les dramaturges Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce, le critique de cinéma Serge Daney, l'écrivain Hervé Guibert, maître de l'autofiction qui transforma sa maladie en œuvre littéraire, et les cinéastes Cyril Collard et Jacques Demy. Tous homosexuels déclarés, sauf le dernier, qui dans la pièce se demande d'ailleurs devant un public hilare ce qu'il peut bien faire là. Car, comme toujours chez Honoré, l'humour est présent, une certaine distanciation qui permet de ne jamais tomber dans la messe commémorative. Demy est interprété par Marlène Saldana, incroyable comédienne de théâtre qu'on a pu voir dans les pièces loufoques de Sophie Perez et Xavier Boussiron ou dans des rôles secondaires chez Honoré. Vêtu du même manteau de fourrure que Dominique Sanda portait dans *Une chambre en ville*, réinterprétant *Les Demoiselles de Rochefort* ou se glissant dans la peau d'Elisabeth Taylor, ce Demy rêvé en folle au placard est loin de l'orthodoxie testamentaire, sa compagne Agnès Varda n'ayant que récemment parlé des causes de sa mort, à une époque où on disparaissait pudiquement « d'une longue maladie ».

« Je ne prétends pas que "mes" fantômes soient autres qu'un rêve autour de ces personnalités. Mais je tenais à ce que ce rêve soit le plus documenté possible, confie Christophe Honoré. Tout le travail de dramaturgie a consisté à en savoir le plus possible sur leurs œuvres, la réception de ces œuvres, leurs

THÉÂTRE

« Je n'ai plus 20 ans et j'aimerais faire un spectacle qui raconte le manque mais qui espère aussi **TRANSMETTRE** »

CHRISTOPHE HONORÉ

biographies, pour pouvoir ensuite s'échapper vers l'imaginaire, le romanesque. J'ai voulu croiser quelques personnes qui avaient connu ces artistes et, dans une conversation informelle, recueillir quelques grandes lignes ou parfois un souvenir d'eux précis, à partir desquels j'ai ensuite travaillé avec les comédiens pour construire les personnages présents sur le plateau. »

La pièce s'inscrit dans un moment de réappropriation du passé, et est née du besoin de ceux qui ont survécu ou qui sont arrivés après, de se souvenir d'une époque qui a emporté toute une génération d'homosexuels, laissant des héritiers orphelins. Au printemps dernier, Honoré sortait *Pleure, aime et court vite*, un film qui revenait sur les années sida, un an après l'inoubliable *120 Battements par minute* de Robin Campillo, sur son engagement à Act Up. Ils sont d'ailleurs tous évoqués, ceux qui ont endeuillé cette décennie où l'on allait plus souvent à des enterrements qu'à des mariages. Mais on n'est pas là pour convoquer les pleureuses. « Il était de la promo *Rock Hudson, 1985, nan ? Moi, je suis de la promo Anthony Perkins, 1992. Et toi ?* », s'amuse les personnages sur scène, énumérant des noms que l'on connaît tous.

« LA QUESTION, CE N'ÉTAIT PAS LE RÉALISME, MAIS LA VÉRITÉ »

L'un des premiers morts célèbres du sida en France fut l'intellectuel Michel Foucault, fauché en 1984 avant d'avoir pu terminer son *Histoire de la sexualité*. Il fut proche d'Hervé Guibert, incarné sur scène par Marina Fois, qui joue dans un long monologue le récit de la mort du philosophe, relaté dans *A l'am qui ne m'a pas sauvé la vie*, le grand livre des années sida,

le texte qui a fait connaître Guibert du public. « Avec Marina, cela faisait longtemps que nous discutions d'une collaboration au théâtre (elle avait joué avec lui au cinéma dans *Non ma fille, tu n'iras pas danser*, ndr). Je sais que l'impro ne l'effraie pas et qu'elle a bien connu cette période. Assez naturellement, il m'a semblé qu'elle pouvait prendre en charge Hervé Guibert, lui apporter sa gravité mélancolique et son humour cruel. Qu'elle soit une femme m'intéressait : je tenais à ce que les spectateurs ne s'imaginent jamais assister à un biopic. S'affranchir du genre dans le choix de l'incarnation était une manière directe d'établir avec les spectateurs le fait que la question, ce n'était pas la ressemblance ou le réalisme, mais la vérité. »

En préambule de la pièce, on entend Christophe Honoré lire sa note d'intention où il raconte être venu à 20 ans à Beaubourg voir un spectacle de danse. « C'était l'époque où je voulais tout ressentir et comprendre, dit la voix, où mes 20 ans réclamaient chaque jour du nouveau : un cinéaste, un romancier, un metteur en scène, un chorégraphe, un photographe... Chaque jour des bras où me jeter. Il me fallait des inconnus, des étrangers qui, je l'espérais, m'aimeraient un peu. » Il raconte qui lui fut et à mesure du spectacle, *Jeans étranges*, de Dominique Bagouet, il comprit que celui qui l'avait créé était mort du sida. La voix conclut alors : « Je n'ai plus 20 ans. Aujourd'hui, j'aimerais évoquer ces jours étranges... Comment durant quelques années, ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées, se rangèrent tous du côté de la mort. Comment le sida brûla mes idoles. Je n'ai plus 20 ans et j'aimerais faire un spectacle qui raconte le manque mais qui espère aussi transmettre. Un spectacle pour répondre à la question : comment danse-t-on après ? »

C'est cette idée de la transmission qui illumine la pièce. Après ce préambule, l'acteur Youssouf Abi-Ayad, qui joue Jean-Luc Lagarce, l'auteur de théâtre que Xavier Dolan a adapté avec *Juste la fin du monde*, vient lire quelques lignes de Renaud Camus. Ce dernier, avant de devenir un idéologue d'extrême droite et l'énergumène médiatique du « grand remplacement », fut l'auteur d'un livre culte, *Tricks*, qui raconte par le menu plusieurs années de plans cul éphémères et influença toute une génération d'auteurs.

« Camus est l'écrivain le plus cité par Lagarce qui, par ailleurs, comme Collard, s'inquiétait beaucoup dans ses écrits de renouveau du nationalisme et du



racisme dans la société française. Ouvrir la pièce par Lagarce, qui semble nous demander des comptes sur ce qu'est devenue son idole à lui, Renaud Camus, me semblait une bonne manière d'éviter la messe, ou le concile des artistes touchés par le sida. C'était une manière de montrer que ces fantômes revenaient certes "danser une dernière fois" pour nous, comme un rite païen que seul le théâtre permet, mais qu'ils avaient des choses "à dire" aux vivants de la salle, que le spectacle n'allait pas être seulement une génuflexion de ma part devant eux. Camus est la figure désolante et pathétique de l'homosexuel qui, vieillissant, sous prétexte de vouloir préserver son monde, le précipite à sa perte. Malheureusement, je ne pense pas qu'il soit une figure solitaire. L'amertume réactionnaire et plaintive semble être une caractéristique de beaucoup de figures homosexuelles qui ont survécu au sida. » Le soir de répétition où nous venons à Lausanne, en cette fin d'été douce comme un chocolat suisse, François Berreut, un ami très proche de Lagarce, avec qui il avait fondé la

Compagnie de la Routotte, est présent. Il évoque le passé mais sans nostalgie. Les acteurs nous rejoignent boire un verre. Le spectacle tourne désormais un peu dans toute la France et sera le mois de janvier à l'Odéon. Depuis, chaque soir, ce rituel théâtral se répète où des témoins anonymes ressurent du passé. « A la première, il y a eu ce producteur qui s'est approché, il avait accompagné Guibert à Berlin pour un projet de film, et il a dit à Marina qu'il avait eu le sentiment de le revoir à travers elle sur le plateau, c'était troublant. Que ce soit à Vidy ou à Toulouse, souvent les gens de plus de 50 ans viennent raconter à la sortie du spectacle des anecdotes aux comédiens sur l'air de "j'ai connu un tel, il était exactement comme ça..." ». Pour tous les autres qui ne les ont pas connus, *Les Idoles* est une formidable entrée en matière. ■

Teddy Boggett, alias Bambi Love, et Marina Fois dans *Les Idoles* de Christophe Honoré.

En tournée du 15 au 17 novembre au Tandem, à Douai (59). Du 23 au 30 novembre au Théâtre national de Bretagne, à Rennes (35). Du 12 au 14 décembre au Théâtre Auditorium, à Poitiers (86). Du 8 janvier au 11 février à l'Odéon au théâtre de l'Europe, Paris 6^e. Du 6 au 7 février à la Comédie de Caen (14). Du 14 au 15 février au Grand, Scène nationale de Belfort (90).

CHRISTOPHE HONORÉ RESSUSCITE SES "IDOLE"

Le sida a privé le metteur en scène de rencontrer ceux qui peuplent son panthéon personnel. Dans une pièce sublime et importante, le réalisateur des *Chansons d'Amour* fait revenir ses héros – écrivains, critiques, réalisateurs, tous emportés par le sida – d'entre les morts pour un ultime dialogue salvateur et fracassant.

Au départ, il y a une idée casse-gueule : réunir sur scène, et de par la mort, les réalisateurs Jacques Demy (Marlène Saldana), Cyril Collard (Harrison Azevalo), les écrivains Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré), Hervé Guibert (Marina Fois), Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayad) et le critique de cinéma Serge Daney (Jean-Charles Clichet). Point commun entre ces artistes ? Ils étaient tous homosexuels. Et tous ont été emportés par la même maladie, le sida, entre 1989 et 1995.

Sur une scène aux allures de station de RER, on assiste à la petite réunion d'entre les morts d'un groupe d'hommes qui n'en est pas vraiment un. *"J'avais fait une pièce qui s'appelait Nouveau Roman sur un groupe qui existait. Mais dans Les Idoles, même s'il y a quelques connexions entre certains personnages, ce groupe n'existe pas."* Ce qui relie ces artistes, au-delà de leur sort ou de leur sexualité, c'est l'influence déterminante qu'ils ont tous exercée sur le jeune Christophe Honoré.

Son œuvre déborde ici de la pièce pour former un triptyque avec le livre que le metteur en scène a publié l'année dernière (*Ton Père*) et son dernier film *Ploire, aimer et courir vite*. *"Après la Manif pour tous, j'ai senti qu'il fallait que je prenne mes responsabilités. Je pensais appartenir à une génération d'artistes pédés qui n'avaient pas la nécessité de s'exprimer à la première personne, pour qui l'homosexualité n'était pas un sujet. Mais je m'étais aveuglé. Il était temps de reprendre la parole à la première personne en tant qu'artiste homosexuel."*



THÉÂTRE
Par Romain Barre

romanesque d'une certaine forme de vérité. Cela posé, Christophe Honoré peut se permettre toutes les fantaisies. Comme confier ces rôles d'hommes à des femmes : Marina Fois jouant Hervé Guibert et Marlène Saldana qui campe un Jacques Demy opulent et danseur(se) de voguing. Demy, justement. En créant une discussion salutaire entre le critique Daney et le réalisateur des *Demoiselles de Rochefort* à qui il reproche d'avoir caché sa maladie, Honoré permet, si ce n'est une réconciliation, en tout cas une explication entre ces hommes qui, passés à la postérité, continuent de s'estimer. Tant mieux. On ne dérange pas les morts pour rien.

Les Idoles de Christophe Honoré, avec Marina Fois, Youssef Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet... Du 11 janvier au 1^{er} février 2019 à L'Odéon-Théâtre de L'Europe (Paris VI*)

MARINA FOÏS

“Je n’ai pas à imaginer la peur et la sensation d’urgence des années 1980. Je me souviens de l’angoisse des premiers tests.”

Dix ans après le film
Non ma fille, tu n’iras pas danser, la

comédienne retrouve Christophe Honoré pour une pièce sur des auteurs (et un réalisateur) morts du sida. Dans *Les Idoles*, l’ex-Robin des bois se glisse dans la peau l’écrivain homosexuel Hervé Guibert, un rôle surprenant et difficile. Du sur-mesure, pour celle qui passe du rire au drame, du cinéma au théâtre, avec une expertise facilité.

Comment joue-t-on un homme quand on est une femme ?

C’est le fantasme de beaucoup d’actrices. Peut-être pour qu’il ne soit jamais question de nos attributs... Et c’était un peu le mien aussi. Il y a plein de moments dans la vie où j’aimerais être un homme. Pas pour le registre sexuel, ne vous en déplaise. Si j’étais un homme, je m’habillerais très bien. Dans le spectacle de Christophe Honoré, il n’est pas du tout question de faire un biopic. Donc on s’en fout que des femmes jouent des hommes. En relisant Guibert et *À l’ami qui ne m’a pas sauvé la vie*, je me suis trouvé des points communs avec lui. Ce qui me touche, c’est le paradoxe entre la violence des sentiments qui l’animent et le fait que ça soit un grand sentimental. C’est un amoureux. Il y a chez lui une douceur dont il essaie de se défaire tout le temps. Comme lorsqu’il décrit l’agonie de Michel Foucault en disant : “*Je pris longuement sa main...*” Dans la bouche d’un autre, ce serait mièvre. Dans la sienne, comme ça vient entre deux descriptions de chiasse et de trou dans la colonne vertébrale, c’est bouleversant.

Vous aviez une intimité avec la littérature de Guibert ?

J’en avais un souvenir à la fois très vague et très familier. Ça faisait partie de ma jeunesse. Christophe Honoré et moi, on est les seuls à avoir vécu ces années 1980 et 1990 et ça, ça change tout. C’est hyper intéressant de juxtaposer nos regards sur

cette histoire à ceux d’Harrison [Arevalo, qui joue le rôle de Cyril Collard, NDLR] et de Youssef [Abi-Ayad, interprète de Bernard-Marie Koltès] qui ont entre 25 et 30 ans. Moi, je n’ai pas à imaginer la peur et la sensation d’urgence de ces années-là. Je les connais. Je me souviens de l’angoisse des premiers tests. On y allait vraiment en tremblant. Il y avait un délai avant d’avoir les résultats. C’était une peur très concrète. Nous sommes une génération qui a enterré ses amis. Ce n’est pas rien. Je ne suis pas gay mais j’ai dû enterrer quatre personnes, entre 20 et 25 ans, c’est beaucoup. J’ai hébergé un ami comédien, gay, dans le placard, que j’adorais et qui était malade, sans qu’on n’évoque jamais le sida. Ce que montre le spectacle, c’est que le sida était une maladie politique. C’est pour ça qu’elle est intéressante trente ans plus tard. Aujourd’hui, on peut la regarder différemment parce qu’on en meurt moins, en tout cas en Occident.

Et jouer un homosexuel ?

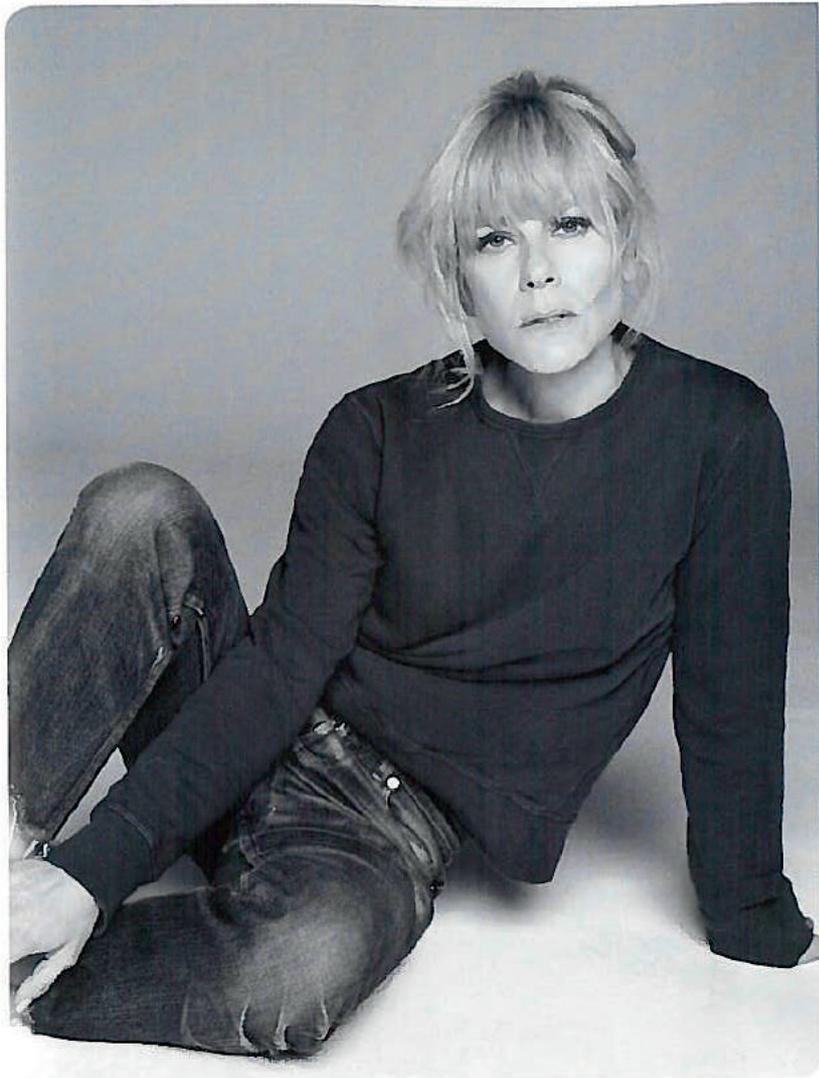
La pédérastie et moi, c’est un long compagnonnage. (Rires.) À 16 ans,

j’ai quitté mes parents pour aller vivre dans une maison communautaire où il n’y avait que des gays et des lesbiennes. J’ai une familiarité avec les homosexuels. Mon fils m’a demandé l’autre fois : “*Maman, dans la population française, il y a quoi, 30% d’homos ?*” Je lui ai répondu : “*Non mon chéri, tu es brouillé par l’entourage de ta mère.*” (Rires.) Dans la pièce, Koltès dit : “*Le désir c’est le désir, qu’il soit homosexuel ou hétérosexuel.*” Je pense que c’est faux. C’est comme les mecs qui deviennent gays à 40 ans et affirment : “*Je ne suis pas tombé amoureux d’un homme, je suis tombé amoureux d’une personne.*” Bullshit ! Avec les sentiments va la sexualité. Donc t’as quand même eu envie d’une bite à un moment donné ! (Rires.) Mais je dois être un peu villée. Quand je regarde *L’Inconnu du lac*, je trouve ça très excitant. Des garçons ensemble, je trouve ça sexy.

“À 16 ans, j’ai quitté mes parents pour aller vivre dans une maison communautaire où il n’y avait que des gays et des lesbiennes.”

Comment Christophe Honoré vous a-t-il convaincue d’accepter le rôle d’Hervé Guibert ?

Je crois qu’il en était à peine au “b” de “Guibert” que j’avais déjà dit oui. Honoré et Guibert, ça me suffit. J’ai vu tous les spectacles de Christophe. Tous ses films. Il y a toujours chez lui une très grande légèreté et une très grande profondeur. Et puis, les années 1980, les pédés, la mort... Plus on est condamné, plus on est drôle ! C’est quelque chose qu’on voit aussi dans *120 Battements*. Il y avait une énergie vitale. Ce que je ne supporte pas, ce sont les gens qui chouinent. Mais là, ce ne sont pas des chouineurs. Ils n’avaient pas le temps pour ça. Ils étaient trop jeunes. C’était des jeunes gens condamnés à 25 ans. On ne meurt pas à cet âge-là comme lorsqu’on a 80 ans, qu’on est aigri et déjà fatigué de chopper un cancer. Chez eux, il n’y a pas d’amertume.



La pièce évoque clairement l'homosexualité de Demy et sa séropositivité.

Je savais que Demy était mort du sida. Mais il y a des gens qui s'exclament: "Évidemment c'est un cinéaste pédé! Regarde Les Parapluies de Cherbourg!" Moi, franchement, je ne vois pas en quoi c'est un cinéma de pédé. Je ne comprends même pas la question. En revanche, ce qui m'intéresse, c'est quand le personnage de Serge Daney [joué par Jean-Charles Clichet] dit à Jacques Demy [incarné par l'actrice Marlène Saldana]: "C'était grave de pas dire que tu étais malade du sida. Ça alimentait l'autre face du discours et ça desservait un combat que d'autres ont mené et qui nous a sauvés de plein de trucs." C'est vrai que sans Act Up, on ne serait pas là. De manière générale, j'ai un avis, mais s vous me posez la question par rapport

à une personne, je refuse d'en avoir. La vie de chacun appartient à chacun. La morale est quelque chose d'intime et de personnel. Alors si Jacques Demy a décidé de ne pas en parler, c'est lui qui a raison dans sa propre histoire. Même si les gens qui créent ne peuvent ignorer qu'ils laisseront une œuvre dont on s'emparera. Et je pense que c'est le fantasme de tous les auteurs. Dans la pièce, Koltès déclare: "J'en ai rien à foutre qu'on me lise ou pas après la mort." Je n'y crois absolument pas.

Vous avez été tentée d'approcher des gens qui ont connu Hervé Guibert pour préparer ce rôle?

J'ai appelé Pascal Gregory. On devait se voir mais on a foiré le rendez-vous. J'ai croisé Jean-Hugues Anglade, on en a parlé vite fait. Un moment, j'ai pensé appeler Isabelle Adjani. Mais finalement, non.

C'est ma pudeur qui respecte la sienne. On vit une époque où tout le monde met tous ses slips à la fenêtre. Mais pas elle. Et puis, ils ont une histoire complexe. Je crois qu'ils s'aimaient vraiment. Et c'était deux beautés effrayantes. De les voir au café, quand ils avaient 25 ans tous les deux, ça devait être fou.

On a pas mal parlé récemment de votre mésaventure avec Instagram...

C'était terriblement déprimant. J'avais publié un Polaroid du photographe Tom Bianchi, spécialisé dans le nu masculin, et j'ai reçu des tas de commentaires homophobes. Je suis tombée des nues. Les gens ne sont pas obligés de me suivre! Et s'ils sont abonnés à mon compte, c'est qu'ils savent qui je suis. J'étais un peu abasourdie. Le lendemain, j'ai publié une photo d'une grosse pelle que je roulais à Romain Duris, en me demandant: "On va voir si ça commente autant sur ce post 100% hétéro." Et le cliché de Bianchi a été supprimé par Instagram. Un jour plus tard, c'était repris par tous les sites d'information... Ça m'a fatiguée. Vous savez que j'ai reçu un message de Tom Bianchi? Je suis trop fière! Il continue à faire des photos de nu masculin.

C'est une forme de militantisme de jouer cette pièce?

Je ne suis pas militante, je le déplore. Mais j'ai un cerveau et un bout de conscience. Quand je suis toute bourrée dans *Les Recettes pompettes* [programme diffusé sur YouTube, dans lequel les invités cuisinent dans un certain état d'ébriété], j'appelle à ne pas voter Fillon. (*Rires.*) Mais nos choix sont politiques. Pas seulement quand on fait des films d'auteurs engagés. Je me suis battue comme un chien pendant l'écriture de *Papa ou Maman*, pour virer toutes les vanes sexistes. On doit choisir de quoi on rit. Et avec qui. Ça m'énerve quand Lacheau et Boudali, qui ont triomphé avec *Babysitting*, une comédie que j'adore et qui a fait des millions d'entrées, font ensuite *Épouse-moi mon pote*, un film qui véhicule des clichés éculés sur des homos et un Marais qui n'existent plus. Ça me fait chier — parce que je les estime, qu'ils ont du pouvoir et un public — qu'ils fassent rire Marcel Campion et ses copains. Ça revient à rire avec lui. Notre parole est publique. On a une responsabilité.

Les Idoles de Christophe Honoré, avec Marina Fois, Youssef Abi-Ayad, Jean-Charles Clichet... Du 11 janvier au 1^{er} février 2019 à l'Odéon-Théâtre de L'Europe (Paris VI*).

CULTURE

Révolution tranquille à Toulouse

CHRONIQUE Galin Stoev a pris la direction du centre dramatique avec énergie. Le spectacle de Marie Rémond n'est pas mûr. Celui de Christophe Honoré, accompli.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot

aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Le vent d'autan balaye le ciel de Toulouse. Pluie en fin de nuit, air tonique le jour. Un courant d'air heureux s'engouffre dans le hall du bâtiment qui abrite le Centre dramatique national de la Ville rose. Jacques Rosner, Jacques Nichet, Laurent Pelly, avec Agathe Mélinand, se sont succédé depuis quarante ans. Des patrons à fortes personnalités, créant ou invitant des spectacles puissants et originaux. Le metteur en scène Galin Stoev, aux commandes du lieu depuis quelques mois, choisit de reprendre l'ancien nom de Théâtre de la cité pour mieux innover.

Les salles, la signalétique, les circulations et les documents d'information portent désormais sa marque. Mais, et c'est flagrant dès cette première saison, cet artiste d'origine bulgare, entouré d'une équipe ardente, a pensé un fonctionnement à la fois très ancré dans le territoire et à grande ambition internationale. Le Théâtre de la Cité, ombilic d'un réseau serré, avec ses collaborations à l'échelle de la ville, du département, de la région et au-delà, palpite au rythme de spectacles très intéressants. Galin Stoev lui-même signera en décembre un travail sur un texte du Russe Ivan Viripaev.

Mais auparavant, il aura offert aux spectateurs plusieurs représentations de *Tous des oiseaux*, de Wajdi Mouawad, une œuvre théâtrale très forte, et a laissé place à une équipe « accompagnée » : des jeunes à qui l'on offre des conditions de travail, de coproduction, de diffusion, etc. Cela commence par deux as de la génération montante : Marie Rémond, celle qui a fait d'Agassi ou de Dylan des créatures de planches avec autant de



Marina Fois (Hervé Guibert), Youssouf Abi-Ayad (Bernard-Marie Koltès) et Marlène Saldana (Jacques Demy) dans *Les Idoles*, mis en scène par Christophe Honoré. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

maestria que de malice ; Thomas Quillardet, qui connaît tout de *Tristesse et joie dans la vie des girafes*. Pour ne citer qu'un seul parmi tous ses spectacles.

Un tombeau bouleversant

Ils s'étaient intéressés à Éric Rohmer. Ils ont été séduits par une nouvelle de Jane Bowles, *Cataract Valley*. Étrange histoire de sœurs nouées par des sentiments excessifs. Dans un très beau décor, mais un peu écrasant, la délicatesse de l'adaptation et de l'interprétation a besoin de mûrir. On reverra cette transposition en mai-juin et tout sera alors en place.

Christophe Honoré, lui, est arrivé fin prêt à Toulouse, après les représentations de son nouveau spectacle, *Les Idoles*, à Vidy-Lausanne et Tarbes. Pas les idoles

de Marc O. Pense plutôt aux films et aux livres du cinéaste. « *Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage* », prévient-il. Il est trop jeune pour les avoir connus de près, mais ils sont ses références, ses grands frères en idéal, en souffrance, en exigence, en talent, en travail. Jacques Demy est le révélateur à l'art du cinéma. Il est incarné par une femme pulpeuse et spirituelle, Marlène Saldana. Les autres ? Cyril Collard (Harrison Arévalo), Bernard-Marie Koltès (Youssouf Abi-Ayad), Hervé Guibert (Marina Fois), Serge Daney (Jean-Charles Clichet), Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré).

Qu'ont en commun ces artistes ? Ils sont morts du sida dans les années 1980-1990. On n'en guérissait pas. Les souvenirs intimes d'un adolescent de Rostre-

nen qui voit *Lola* et s'aventure dans les rues de Nantes, et qui, à vingt ans, assiste à un hommage à Dominique Bagouet, sont les pierres angulaires de ce tombeau bouleversant, grave, cru, et souvent drôle. Rythme, engagement de chacun, groupes et solos, danse, musique, rien de morbide ou d'indiscret. Quelques sommets de l'art théâtral : Marlène Saldana en Liz Taylor, Arévalo dans les crises de Collard, Abi-Ayad avec l'audace de Koltès ou Marina Fois, disant, habitée et sobre, les pages d'Hervé Guibert sur la mort de Musil/Foucault. Admirable héritage. ■ *Cataract Valley*, Théâtre de la Cité, Toulouse (31), jusqu'au 19 octobre. *Les Idoles*, jusqu'au 13 octobre, puis en tournée et à l'Odéon (Paris VI^e) en janvier. Tél. : 05 34 45 05 05.

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)
+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ(HTTP://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE,100215)
+ FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

AVEC «LES IDOLES», CHRISTOPHE HONORÉ RAVIVE SES TOTEMS

Par Elisabeth Franck-Dumas envoyée spéciale à
Lausanne(<https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas>)

— 4 octobre 2018 à 17:06

L'auteur et metteur en scène rend hommage à six figures qui ont marqué sa jeunesse dans les années 90 et sont mortes du sida. Touchant mais trop souvent bancal.



«Les Idoles», de Christophe Honoré. Photo Louis Fernandez

C'est l'histoire de six pédés qui se retrouvent dans l'outre-monde. «*Et toi, t'étais la promo Freddie Mercury ? - Nan, la promo Anthony Perkins.*» L'échange de *punchlines*, l'un des nombreux d'une pièce qui travaille les ruptures de style, se déroule dans un décor industriel à même de figurer aussi bien les sous-sols de Beaubourg que les quais de Seine la nuit. Sur scène, sont réunis pour un ballet de saynètes Bernard-Marie Koltès, Cyril Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Jacques Demy, joués par Youssouf Abi-Ayad, Harrison Arévalo, Jean-Charles Clichet, Marina Foïs, Julien Honoré et Marlène Saldana. Ils sont vêtus des nippes années 90 avec lesquelles ils sont disparus : nous sommes bien aujourd'hui, mais eux sont dans un drôle d'espace-temps, avec nous mais aussi hier, dans un hier éternel où l'on rêvait de «*vaincre le Front national avec le sida*» (ça vous date une époque), et où la maternité entière d'un hôpital pouvait se vider d'un coup, dès lors qu'on y apprenait la prise en charge d'un malade du sida.

Transmission

Ils parlent avec leur voix (leurs livres, leurs passages radios), avec celle des acteurs, et surtout grâce à celle, amoureuse, de Christophe Honoré, toujours inconsolable près de trente ans après leur disparition précoce. Cette pièce ne se veut pas leur mausolée, mais une évocation des quelques années où, jeune provincial montant à Paris, «*ceux que j'avais choisis comme modèles pour ma vie, mes amours, mes idées se rangèrent tous du côté de la mort*». On entend Honoré dire ce texte au début de la pièce grâce à de grandes enceintes, et il s'interroge : «*Comment danse-t-on, après ?*» *Les Idoles* répond-elle à cette question ? Encore faudrait-il savoir qui est ce «*on*» - eux, nous, Honoré ? Ce n'est jamais clair, peut-être est-ce l'écueil principal des *Idoles*, qui tente tout à la fois l'exercice d'admiration contrariée (source des plus beaux moments, notamment autour de Demy), la rencontre entre des êtres qui n'ont pas plus de raisons de se parler aujourd'hui qu'hier, la progression de la maladie (les six accroupis sur des seaux en plastique), et la transmission de leur pensée, partagée de manière inégale selon les cas.

Ainsi Guibert a-t-il le droit de réciter sous une immense photo de Michel Foucault déroulée pour l'occasion et dans un silence recueilli un pan d'*A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie*, qu'aucun des spectateurs présents ne sera susceptible d'avoir oublié s'il l'a lu, alors que Daney tente vainement de faire entendre ses fulgurances sur cinéma et imagerie tandis qu'en hors champ, à l'autre bout de la scène, Koltès en plan drague à New York est bien plus captivant. Les saynètes (apparition de Liz Taylor, rêvasseries sur l'amant idéal...) s'enchaînent un peu mécaniquement, parfois drôles parfois tragiques, mais ont, pour les meilleures d'entre elles, ce mérite de nous faire nous demander ce qu'aurait été le monde avec eux présents pour le penser, eux qui figurent à leur corps défendant une éternelle jeunesse et furent «*privés du temps de décevoir*».

Vamp gironde

L'époque est trop proche pour que personne n'ait, au moins de certains, un souvenir vif (et que penser, alors, de cet étrange «*passez le bonjour à Christine Guibert et aux enfants*» lancé par un Guibert à l'agonie ?) mais le contenu est trop partiel pour donner envie de s'intéresser à tous.

Touchante en revanche est l'attention portée à Cyril Collard, avec qui la

postérité fut la moins clémente, et qui nourrit encore l'espoir que les *Nuits fauves* auront poursuivi leur destin culte et s'obstine à danser sur *Despacito* quand tous ont déserté la pièce.

Mais le cœur battant des *Idoles*, qui fait regretter une autre pièce, celle-là entièrement consacrée à lui, est Jacques Demy, tel qu'aimé par Honoré, qui lui demande des comptes, et tel que joué par Marlène Saldana, souvent géniale et ici plus encore qu'ailleurs. En vamp gironde vêtue d'un manteau léopard, parfaite de hauteur et de mensonge (à elle-même, aux autres), pathétique et magnifique, elle va au-delà du simple règlement de compte (notamment avec Agnès Varda, grâce à qui, «*pendant dix-huit ans, Jacques Demy n'est pas mort du sida*») pour nous tirer les larmes avec ses numéros de danse. Elle en lui, lui en elle, donnent enfin tout leur sens à ces paroles des *Demoiselles de Rochefort* : «*Toujours les types pressés/ Toujours des amours brèves/ Toujours au jour laissées/ Quand l'aurore se lève/ Pourquoi ?*»

Elisabeth Franck-Dumas envoyée spéciale à

Lausanne(<https://www.liberation.fr/auteur/12314-elisabeth-franck-dumas>)

Les Idoles livret et m.s. **Christophe Honoré** Odéon-Théâtre de l'Europe, 75006. Du 11 janvier au 1^{er} février 2019. (<http://www.theatre-odeon.eu/fr/saison-2018-2019/spectacles-1819/les-idoles>)

26/11/2018

Les Idoles - Critiques - mouvement.net

Mouvement (L)

magazine culturel indisciplinaire



Les idoles de Christophe Honoré © Jean-Louis Fernandez

Critiques Théâtre (</critiques/critiques>)

Les Idoles

Christophe Honoré

Paris, début des années 1990, épidémie du sida. On se croirait presque dans un roman d'Albert Camus mais non, c'est un souvenir de jeunesse de Christophe Honoré : celui de la mort précoce de ses idoles. Sa nouvelle création redonne corps et voix aux six personnalités qui ont façonné son identité artistique – Jacques Demy, Bernard-Marie Koltès, Cyril Collard, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Serge Daney – dans un combat lumineux contre la mort.

Par Amalia Dévaud
publié le 24 sept. 2018

Les Idoles fait partie d'un cycle portant sur la vie et l'œuvre des figures marquantes de l'adolescence de Christophe Honoré. Déjà dans *Nouveau Roman* (2012), pièce mettant en scène les écrivains du célèbre mouvement littéraire français, il donnait la parole à ceux qui ont révolutionné la littérature par leur refus des formes convenues. À leur image, les idoles de sa dernière création sont indomptables et avant-gardistes, n'obéissant qu'à l'impératif de liberté dicté par leur mode de vie.

Entre le désir et la mort, entre passion amoureuse et sida, *Les Idoles* repose sur une schizophrénie qui amène le metteur en scène à travailler par fragments narratifs contrastés. Sur les traces du poète Ezra Pound, dont *Les Cantos* retracent chronologiquement l'histoire des cultures anciennes et modernes, il construit sa pièce en quinze fragments qui décrivent les différentes étapes de la maladie. De *Mauvais sang*, à *Mon sida*, en passant par *Corps perdu* et *Corps glorieux*, le spectacle aborde plusieurs thématiques : le choix de l'aveu ou du silence sur la maladie ; l'engagement activiste ou l'isolement des artistes atteints du virus ; l'adieu aux êtres aimés. C'est dans ce cadre dramaturgique superbement maîtrisé et mesuré qu'advient, par contraste, la parole impulsive et volubile des six artistes. Ils s'aiment ou se détestent, se frôlent ou se repoussent, Demy (Marlène Saldana) méprisant ouvertement Guibert (Marina Fois) d'étaler la maladie dans ses écrits, tandis que Guibert lui reproche de garder le secret.

Joyeuse danse funèbre

À leurs tempéraments de feu, bouillonnants d'émotions, répond un décor sinistre : une sorte d'entrepôt en métal et béton, aux tons verdâtre et gris. Seules quelques chaises rouges et un poster accroché au mur (« rêver ») apportent une touche de couleur. L'intemporalité de leurs vêtements suggère que l'espace scénique se situe dans un hors-temps, celui d'une mort déjà advenue. Nous sommes dans l'après, dans l'antichambre de la mort qui se raconte depuis la vie. Car il est évident que *Les Idoles* se trouve du côté des vivants, dans l'héritage de leurs œuvres qui palpitent encore et dont le verbe ne s'est jamais éteint. Encore moins oublié. La scénographie le prouve : si, d'apparence, elle ne montre au spectateur que le vide et l'immobilité du lieu, elle se révèle en réalité très vivante et fonctionnelle. De ses recoins cachés, sortent en quelques instants un mur d'enceintes, un micro, ou une caméra sur trépied. Les personnages s'expriment et se déplacent sur scène de façon si fluide et orchestrée qu'ils nous font oublier la froideur du décor.

Outre une dramaturgie dont l'excellence nous a fait traverser ces deux 2h30 comme 2 mn en amour, la grande force du spectacle réside dans son rythme. Les déplacements rapides et quasi chorégraphiés des personnages les placent immédiatement du côté de la vie et de l'émotion. On y voit une référence directe aux *Jours étranges* du chorégraphe français Dominique Bagouet, mort du sida en 1992. De ce premier choc artistique, Christophe Honoré se souvient de danseurs qui « dansent pour l'autre. Pour le séduire, l'entraîner, lui résister. Ils dansent dans l'éventualité du sentiment amoureux. Danse de couple, de salon. D'un mur d'enceintes à l'autre. Ils vivent pleinement, et la musique qui se suspend, reprend, bégaye, les élève dans un mouvement unique ». La pièce contient elle aussi plusieurs scènes de danse, métaphorisant avec tendresse ou sauvagerie leurs amours vécues. Le jeu des comédiens repose également sur cet impératif rythmique, se révélant tantôt soutenu tantôt relâché selon les phases de la maladie.

À la question originelle du spectacle, « Comment danse-t-on après ? », Christophe Honoré nous suggère la possibilité d'une voie tracée sans la présence de ses idoles. Un chemin d'humour, de légèreté et de mouvement, de musique aussi, afin de ne pas se complaire trop longtemps dans la peine. Et pouvoir faire avec.

> *Les Idoles* de **Christophe Honoré** a été créé du 13 au 22 septembre au Théâtre Vidy-Lausanne.

Les 3 et 4 octobre au Parvis, Tarbes ; du 10 au 13 octobre au Théâtre de la Cité, Toulouse ; du 8 au 10 novembre au Théâtre de la Criée, Marseille ; du 15 au 17 novembre au Tandem, Douai ; du 23 au 30 novembre au TNB, Rennes ; du 12 au 14 décembre au TAP, Poitiers ; du 8 janvier au 1^{er} février à l'Odéon, Paris ; les 6 et 7 février à la Comédie de Caen ; du 14 au 16 février à MA, scène nationale du Pays de Montbéliard et au Granit, Belfort

Spectacles Modifié mercredi à 15:50

Sur scène, Christophe Honoré honore et taquine ses "Idoles"



Les Idoles Vertigo / 4 min. / le 17 septembre 2018

Le cinéaste et metteur en scène français rend hommage aux artistes qui l'ont marqué. Des artistes décédés du sida. Créé à Vidy-Lausanne jusqu'au 22 septembre, ce spectacle est lumineux.

Ils sont là. Devant nous. Sapés comme au début des années 90. Les années de leur mort. Leur paradis a les allures impressionnantes, mais pas très glam, d'une station de métro, avec ses piliers de béton et d'acier, son carrelage blanc, sa pub éclairée au néon et ses bancs colorés en plastique.

Ces idoles fauchées trop tôt

Il y a les metteurs en scène (Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce), les hommes de plume (Hervé Guibert et Serge Daney), le cinéaste (Jacques Demy) et le beau gosse qui vivait à cent à l'heure (Cyril Collard). Premier point commun: ils sont "Les Idoles" de Christophe Honoré. Ces mentors l'ont accompagné sur les chemins du cinéma, du théâtre, de la pensée et de la perception de son homosexualité. Deuxième point commun: tous sont morts du sida.

Ils s'adressent à nous, ces disparus. Ils sont bien vivants. Ils parlent également entre eux, se racontent, échangent leurs points de vue, se chamaillent ou se font chambrer par une intruse: l'actrice Elisabeth Taylor, Américaine, femme, hétéro, grande militante des galas de charité. Elle les bouscule, ces jolis intellectuels parisiens: qu'avez-vous accompli pour faire avancer la cause? Qu'avez-vous entrepris pour favoriser la recherche médicale, lutter contre la honte et la terreur qui ont marqué les premières années de la pandémie? Pourquoi n'êtes-vous pas sortis dans la rue, dans les médias?

Certains hommes interprétés par des femmes

Nous sommes au théâtre de Vidy, lieu de création de ce spectacle. Pas dans un documentaire d'archives et certainement pas dans la réalité. Certains personnages sont d'ailleurs interprétés par des comédiennes. Se souvenir des "Idoles" de Christophe Honoré, ce n'est pas réactiver le passé, mais créer une fiction, jouer maintenant, aujourd'hui, quand bien même la pièce est parfaitement documentée, reprenant des citations ou des interviews des protagonistes.

Le métissage idéal

On découvre leurs paroles d'autrefois, bien vivaces, mêlées aux rêves du metteur en scène Christophe Honoré. Ainsi, ce tournage fictif où Jacques "Parapluies de Cherbourg" Demy tourne avec Bernard-Marie - "Dans la solitude des champs de coton" - Koltès une scène mythique de... "Saturday Night Fever". C'est vrai qu'il était plutôt canon dans ce film, John Travolta...

Léger comme un numéro de claquettes

Les "Idoles" sont-ils un pur hommage de fan, un mausolée à la gloire des chers disparus? Pas que. D'abord, Christophe Honoré sait prendre ses distances, rire des coquetteries et des travers de ses héros qui sont aussi des divas. Ce spectacle est également un regard sur une époque, une maladie et sur les réactions de la société d'alors face à cette maladie apparue comme une "punition divine" pour les homosexuels et les junkies.

"Les Idoles" est-elle une pièce grave? Oui, mais. Tour de force, elle est aussi drôle, légère, musicale, surprenante, comme un numéro de claquettes ou une chanson de Bob Marley. Rarement 2h30 ont filé si rapidement.

Thierry Sartoretti/mcm

Christophe Honoré, "[Les Idoles](#)", Théâtre de Vidy-Lausanne jusqu'au 22 septembre

Publié le 18 septembre 2018 - Modifié mercredi à 15:50

Christophe Honoré, l'urgence de cicatriser le traumatisme du sida

À Vidy, le Français célèbre ses idoles fauchées par la maladie dans un spectacle bouleversant, ultime volet d'un triptyque composé d'un film, d'un roman et d'une pièce de théâtre

Natacha Rossel

Is lui ont inoculé cette énergie créatrice, ce désir ardent de vivre, ce courage de quitter sa Bretagne natale pour réaliser ses rêves de cinéma, d'écriture, de théâtre. Christophe Honoré se sent redevable aux cinéastes Cyril Collard et Jacques Demy, à l'écrivain Serge Daney, au critique de cinéma Hervé Guibert et aux dramaturges Bernard-Marie Koltès et Jean-Luc Lagarce. Ces figures brûlées par le sida, l'artiste français ouvertement homosexuel leur rend hommage dans un spectacle bouleversant, jusqu'au 22 septembre au Théâtre de Vidy. «La pièce s'appelle «Les idoles», mais il n'est pas question de les sacraliser. Ce n'est pas une messe aux morts, souligne-t-il. Au contraire, j'essaie de leur mettre du sang frais dans les veines. Et j'assume le côté amusé, léger, futile.»

On aurait pu craindre une œuvre plombée, baignée de nostalgie et de regrets. Le chagrin est bien là mais résiste au pathos. Parce qu'il est sincère, juste, pudique. Pendant 2 h 30, les comédiens échangent, s'investissent, se confient dans un flot de paroles. Dans la peau de l'écrivain Hervé Guibert, Marina Fois ébranle dans un monologue d'une rare intensité. Seule en scène, elle raconte les derniers instants de Muzil, double de Michel Foucault sous la plume de Guibert. La salle retient son souffle. Sur tout, le spectacle est injecté d'humour. «Je fais partie de la promo 1991, comme Freddie Mercury», se vante Cyril Collard (Harrison Arévalo) au moment d'évoquer l'année de sa mort. Les comédiens, tous impeccables, ont dessiné des personnages complexes, touchants, pétris dans leurs travers et leurs contradictions. En filigrane, Christophe Honoré livre une réflexion fine et subtile sur l'homme face à la mort, à l'amour. Mais aussi sur les implications du sida et de l'homosexualité dans les arts.

«Je ne me considère pas comme un militant ni comme un représentant des homosexuels. Mais en tant qu'artiste, je participe à travailler à un imaginaire collectif.» Un imaginaire qu'il façonne par l'écriture théâtrale, littéraire et cinématographique. Le spectacle conclut un triptyque intime répondant à une urgence de rappeler l'his-



La pièce «Les idoles» met en scène six artistes morts du sida. J.-L. FERNANDEZ

«Je parle de mes idoles mais sans les sacraliser. Ce spectacle n'est pas une messe aux morts»

Christophe Honoré Metteur en scène

toire récente. Celle du traumatisme laissé par le sida dans les années 1980-1990. Celle, aussi, des discriminations endurées par la communauté gay. «J'ai cru que le problème de l'homophobie était réglé, en France. Or je me suis aperçu que ce n'était pas le cas. On nous tolère mais on reste à part.» Avant de monter «Les idoles», Chris-

tophe Honoré a réalisé un film - sélectionné à Cannes - «Plaire, aimer et courir vite» et écrit un roman très personnel, «Ton père», évoquant sa vie de papa homo (*lire encadré*).

En parallèle au spectacle à Vidy, la Cinémathèque rend hommage à ces idoles jusqu'au 16 octobre. À l'affiche, notamment, «Les nuits fauves», de Cyril Collard, auréolées d'un César en 1993, quelques jours seulement après la mort du cinéaste.

Lausanne, Théâtre de Vidy

Jusqu'au 22 sept.

www.vidy.ch

Lausanne, Cinémathèque

Jusqu'au 16 oct.

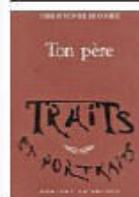
www.cinematheque.ch

Guerre et paix, père et gay

● «Guerre et paix: contrepétierie douteuse.» Un dimanche matin, une fillette de 10 ans montre à son père le mot qu'elle a découvert punaisé sur la porte d'entrée. «De quoi me traitait-on au juste? De gay et de père. On me traitait de ce que je ne m'étais jamais caché d'être», analyse Christophe, le narrateur, double romancé de Christophe Honoré. «Je suis très angoissé par ce retour très réactionnaire», nous confiait l'écrivain lors de notre rencontre à Vidy. «Le fait d'être le père d'une fille me rend plus vigilant à la perception que les gens ont d'une famille comme la mienne.»

Cette famille, à la fois singulière et si normale, ses tourments de papa homo, le Français de 48 ans nous les dévoile

avec pudeur dans «Ton père», roman sensible, drôle, sincère. Au fil des pages, il nous emmène aussi dans ses premiers émois amoureux, ado, en Bretagne. En fin de chapitre, il a parsemé des photographies en noir et blanc. De ses idoles, célébrées à Vidy, et des clichés personnels. Un ouvrage intime, épris de tolérance et de liberté. **N.R.**



«Ton père»
Christophe Honoré
Mercure de France, 184 p.

LE TEMPS



Harrison Arévalo, foutraque dans le rôle de Cyril Collard, et Youssef Abi-Ayad dans celui de Koltès.
© Jean-Louis Fernandez

SPECTACLE

L'art d'aimer sublime de Christophe Honoré

Au Théâtre de Vidy, le cinéaste de «Chansons d'amour» touche au cœur avec «Les idoles», épître drôle et tendre à Jacques Demy, Hervé Guibert & Cie, tous emportés par le sida

4 minutes de lecture

Scènes

Alexandre Demidoff

Publié vendredi 14 septembre 2018 à 21:37, modifié vendredi 14 septembre 2018 à 22:43.

Le nouveau spectacle de Christophe Honoré pourrait s'intituler *Ce qu'aimer veut dire*. C'est le titre du beau livre que l'écrivain français Mathieu Lindon consacre à ce groupe d'élus que le philosophe Michel Foucault a choyés, initiés à tous les plaisirs, ceux de la chair, de la coke, de la pensée, illuminés pour la vie, lui qui devait mourir du sida en 1985. Christophe Honoré se mesure à cela justement, à l'onde durable de l'amour, à ses figures hors cadre, dans *Les idoles*, fresque toquée, émouvante et allègre sur le fil de la mélancolie, servie au Théâtre de Vidy par six acteurs souples, dans la farce comme dans l'oraison.

«Ce qu'aimer veut dire» est le ressort des *Idoles*. Avec tous les balbutiements que la question entraîne. Les eurêka du soir, les impasses de l'aube. C'est à cette interrogation que le jeune Honoré, 19 ans, se confronte quand il débarque à Paris, à la fin des années 1980. A 12 ans, il a connu une révélation: *Lola*, une passion de bord de mer filmée par Jacques Demy. Quelque chose de sa vie se joue là: le cinéaste des *Parapluies de Cherbourg* sera son parrain imaginaire.

Tout éprouver

A Paris, il voudrait tout éprouver: tomber sur Demy, évidemment, rencontrer l'écrivain Hervé Guibert, dialoguer avec Serge Daney, ce critique qui d'un film fait une équipée intérieure, croiser Bernard-Marie Koltès, ce farouche dont Patrice Chéreau a révélé le génie aux Amandiers de Nanterre, converser avec le timide et si lyrique Jean-Luc Lagarce, interviewer Cyril Collard, qui jettera bientôt dans la mare aux légendes *Les nuits fauves*, avant de s'éclipser. Ceux-là sont ses idoles, homosexuelles comme lui, toutes emportées par le sida.

Aimer, donc, trente ans plus tard, revient à élever un mausolée aux amants, avec alcôves urbaines pour que le désir fuse et musiques de film pour qu'il y ait de la joie. Dans une pénombre de gare désaffectée, une voix off: c'est Christophe Honoré qui se rappelle un spectacle du chorégraphe Dominique Bagouet, ses interprètes qui dansaient après sa mort, comme pour rattraper son ombre. Sur ce souvenir de jeunesse, Cyril Collard (Harrison Arévalo), Koltès (Youssouf Abi-Ayad), Daney (Jean-Charles Clichet), Guibert (Marina Foïs), Lagarce (Julien Honoré) et Demy (Marlène Saldana) se déploient avec l'indolence des revenants, bras ouverts comme des ailes d'anges interloqués. Ils ne se connaissaient pas vraiment, mais les voilà sommés de cohabiter aux enfers.

Le secret de Jacques Demy

C'est Jean-Luc Lagarce qui attaque au micro. Il dit son admiration pour l'écrivain Renaud Camus, l'une de ses idoles, et sa stupeur de découvrir qu'il est devenu le chantre de la pureté française menacée. Jacques Demy, dans sa fourrure, regarde de loin ce «groupe à risque». Daney l'interpelle: pourquoi n'avoir jamais avoué son homosexualité? Pourquoi avoir tu son sida, avec la complicité de son épouse, la cinéaste Agnès Varda? Pourquoi ne pas avoir pris la parole et, ce faisant, soutenu ceux qui refusaient que meurent en marge de tout des milliers de malades.

A vrai dire, ni Daney, ni Guibert, ni les autres n'ont battu le pavé derrière une banderole. Leurs engagements se confondaient avec leur art: c'est dans cette arène qu'ils ont porté le fer, Guibert et Collard en particulier. A un moment, Demy joué par l'incroyable Marlène Saldana apporte une forme de réponse et c'est merveilleux. Devant des enceintes géantes, dans un halo de music-hall, elle danse sur *La chanson d'un jour d'été*, tube des *Demoiselles de Rochefort*. Elle finit au sol, jambes survoltées, dans une indécence de farces et attrapes. Chacun de ses films, souffle Honoré, est une lettre adressée à Demy.

La puissance de la douceur

Mais voici que Lagarce et les autres défèquent, chacun sur son seau, dans une nuit d'asile. Ils se relèvent comme des vieillards. Dans la foulée, Marina Foïs alias Guibert retrace les derniers jours de Michel Foucault, les poumons ravagés par un champignon, le cerveau ankylosé, la détresse de ses disciples et amants. C'est le crépuscule d'un père et l'arrêt de mort d'une génération.

Ce qui bouleverse dans *Les idoles*, c'est ce côté valse avec les ombres. Une tendresse intransigeante aussi dans ce salut à ceux qui étaient les grands frères. Harrison Arévalo formidablement tête-à-claques en Collard découpe un short de surfeur dans un jean. Il se déhanche sur un tube de vacances comme dans le Porto Rico de ses années fauves. Sur une paroi, une affiche de cinéma montre une demoiselle de dos avec un chapeau à fleurs, la mer devant elle: dessus, le mot «rêve». Christophe Honoré invite sur la plage de sa jeunesse. C'est le temps qui n'est plus perdu, mais retrouvé: la puissance de la douceur. Et c'est entêtant comme *Good Morning Heartache* de Billie Holiday.

Les idoles, Théâtre de Vidy, jusqu'au 22 sept.

PUBLICITÉ

Alexandre Demidoff
@alexandredmff

Journaliste culturel, critique de théâtre et de danse.

Au théâtre, Christophe Honoré redonne vie à ses "Idoles" fauchées par le sida

AFP

Modifié le 09/01/2019 à 13:16 - Publié le 13/09/2018 à 09:56 | AFP



Après avoir séduit à Cannes avec son film "Plaire, aimer et courir vite", le réalisateur français Christophe Honoré se tourne vers le théâtre où il redonne vie à six figures qui l'ont marqué, ses "Idoles", fauchées par le sida dans les années 90.

Cette pièce-hommage aux cinéastes Jacques Demy et Cyril Collard, au critique Serge Daney, aux auteurs Bernard-Marie Koltès et Hervé Guibert ainsi qu'au dramaturge Jean-Luc Lagarce --ses "parrains" comme Christophe Honoré les désigne-- sera donnée à partir de vendredi au théâtre de l'Odéon à Paris après avoir été créée à Lausanne (Suisse).

"Je me suis focalisé sur ces six artistes très importants pour moi à l'époque et qui représentaient chacun dans leur domaine des figures fortes", avait expliqué en septembre à l'AFP le cinéaste.

Il souhaite, grâce à eux, parler des années 90, dont l'héritage est souvent évacué aujourd'hui, comme absent, comme si c'était une espèce de période dont on avait vite voulu se débarrasser".

"Fin de la fête"

Les années 90 ? "C'était la fin de la fête", affirme l'auteur du film "Les Chansons d'amour" qui ajoute: "moi j'avais 20 ans et forcément j'avais plutôt envie que ce soit le début".

Le chômage, la crise, "un avenir moins glorieux que nos parents", la guerre en Irak et "évidemment le sida qui, quand (...) vous démarrez vos histoires d'amour, vos histoires sexuelles" est un traumatisme, "que vous soyez homosexuel ou hétérosexuel".

Le sida, justement, c'est un point commun de ces six personnages.

Etudiant breton dans les années 90, "complexé", passionné de cinéma et de littérature, Christophe Honoré ne rêvait "que d'une chose, c'était de les rencontrer".

"Je suis arrivé à Paris en 1994 et ils étaient tous morts du sida. Et je suis toujours inconsolable de l'impossibilité à un moment d'avoir pu payer ma dette envers eux", raconte-t-il.

Collard et ses "Nuits fauves" qui emmenaient le sida vers le romantisme, Guibert, cet écrivain "insensé" au "visage angélique et émacié" sur le plateau d'Apostrophes, Demy et ses comédies musicales, Lagarde et Koltès rentrés parmi les auteurs français les plus joués...

"Moi, j'aurais l'impression d'avoir fait mon travail si les spectateurs sortent de la pièce en ressentant le manque de ces gens-là", souhaite le réalisateur qui aime autant s'exprimer par le cinéma que par le théâtre ou la littérature.

"Mettre en lumière"

"Les Idoles" constitue d'ailleurs le dernier volet d'un triptyque unissant ces formes d'expression et né d'une volonté de témoignage de Christophe Honoré.

"En France, on a connu un moment un peu difficile, pour les homosexuels mais pas que pour eux, c'était autour de la loi sur le mariage pour tous", explique-t-il.

Pour tous les gens descendus dans la rue à cette époque, il y avait "une légitimité à discriminer certains citoyens pour leur sexualité", justifiant qu'ils n'aient "pas accès au mariage".

Et ce constat l'a conduit à réaliser qu'il s'était aveuglé: "je pensais vraiment vivre (...) dans une société très apaisée et réconciliée par rapport à l'homosexualité et je me suis aperçu que c'était beaucoup plus compliqué que ça".

Il décide alors de prendre la parole sur ce sujet alors qu'il ne pensait pas que c'en "était encore un".

D'abord par un roman "Ton père", qui évoque son quotidien de papa homosexuel puis avec son film, "Plaire, aimer et courir vite", où il revisite déjà ces années 90, si importantes pour sa formation, à travers une histoire d'amour entre un jeune étudiant breton et un auteur parisien, atteint du sida.

Avec "Les Idoles", Christophe Honoré poursuit ce travail, avec comme désir la transmission: "remettre en lumière" ces artistes vénérés dont il n'a pas fait le deuil pour "donner envie aux gens d'aller ouvrir leurs livres, d'aller voir leurs films".

09/01/2019 13:14:57 - Paris (AFP) - © 2019 AFP



Marina Foïs,
Youssef Abi-Ayed
et Marlène Saldana

Jean-Louis Fernandez

Scènes

Passés redécomposés

Visite sur le plateau de répétition des *Idoles* de **CHRISTOPHE HONORÉ**, autour de la disparition d'une génération d'artistes emportés par le sida.

QUAND IL ÉTAIT ENCORE UN JEUNE ASPIRANT CINÉASTE de passage à Paris, Christophe Honoré avait par hasard assisté à *Jours étranges*, une chorégraphie de Dominique Bagouet, qui venait de mourir du sida. Sa fin tragique le rangeait dans une constellation d'artistes dont il admirait l'œuvre et qui étaient déjà morts ou allaient bientôt succomber au même fléau. Un quart de siècle plus tard, il a choisi d'ouvrir sa quatrième création théâtrale sur cette même chorégraphie, ici dansée par les fantômes de ses idoles, tous morts du sida entre 1989 et 1995 : Jean-Luc Lagarce (Julien Honoré), Hervé Guibert (Marina Foïs), Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayed), Serge Daney (Jean-Charles Clichet), Jacques Demy (Marlène Saldana) et Cyril Collard (Harrison Arevalo). Après le mouvement viennent les mots, ceux des artistes bien sûr, assez génialement incarnés par chacun des interprètes, mais aussi ceux de Rock Hudson, Liz Taylor ou Michel Foucault.

Les mots pour dire la maladie mais aussi pour penser l'amour, l'art, la mort...

Les Idoles vient clore un triptyque initié par le roman *Ton père* (2017) et poursuivi par le film sorti cette année, *Plaire, aimer et courir vite*. Ce triptyque, Honoré a ressenti le besoin de le réaliser au moment des débats sur le mariage gay : *"Pendant La Manif pour tous, j'ai réalisé que le rapport entre les homosexuels et la société était beaucoup moins apaisé que je ne l'imaginais. En tant qu'artiste gay, je voulais faire trois œuvres se liant autour de la question de la transmission et de l'homosexualité."*

Après un roman autofictionnel et un film au souffle romanesque, le voici donc dans un théâtre qu'on pourrait qualifier de profanation documentaire. Avec ses acteurs, Honoré a ingéré la matière disponible pour chacun (écrits, émissions de radio et de télévision, films) afin de travailler sur des improvisations au ton léger ou plus grave et entrecoupées de moments où la véritable parole de ces artistes défunts est rapportée.

Sur une scène aux airs de parking délabré, de lieu de drague furtive et anonyme, les données, la pensée et les manies de chacun s'entrechoquent mais sont travesties par la mise en scène et l'interprétation des acteurs. Pendant les répétitions, ils ont pris l'habitude d'évoquer les trois tiers constitutifs de leur personnage : le fantôme qu'ils incarnent, les comédiens qu'ils sont et Honoré. La profanation induite par les deux derniers tiers y est assumée et pourra déranger. Mais c'est là tout l'enjeu de cette pièce. En invoquant les fantômes d'un passé tragique, en les confrontant au contemporain, *Les Idoles* nous transmet une vision des œuvres de chacun des artistes autant qu'une revigorante urgence à (re)vivre, à désirer et à créer, un besoin de briser les silences toxiques et d'affirmer sa singularité. **Bruno Deruisseau**

Les Idoles de Christophe Honoré, avec Marina Foïs, Marlène Saldana... du 13 au 22 septembre au Théâtre Vidy-Lausanne puis en tournée en France

LE TEMPS



SPECTACLE

Christophe Honoré, écrivain et réalisateur à Vidy.
© Sébastien Agnelli pour Le Temps

Christophe Honoré: «Le sida a fauché mes idoles et j'étais inconsolable»

Le metteur en scène français salue ses parrains imaginaires, Hervé Guibert, Jacques Demy & Cie dans «Les idoles», l'événement de la rentrée au Théâtre de Vidy, à Lausanne dès le 13 septembre. Le cinéaste de «Chansons d'amour» dévoile cette fraternité de l'ombre

11 minutes de lecture

📍 Vaud 📍 Scènes 📍 France

Alexandre Demidoff

Publié vendredi 31 août 2018 à 09:39, modifié dimanche 2 septembre 2018 à 11:59.

Une part de sa vie. Leurs élans comme un talisman. *Les idoles*, au Théâtre de Vidy dès le 13 septembre, ça pourrait être ça. Le cinéaste Christophe Honoré, 48 ans, salue ses frères de l'ombre. Ceux que l'auteur et metteur en scène aurait bien voulu connaître quand il avait 20 ans. Des aînés orgueilleux qui se méfiaient des tribus. Des radieux qui rêvaient comme ils écrivaient: à pas de loup, avec l'élégance de l'épéiste, sans demander leur reste, fauves selon les nuits, crus, mais avec allure, quand il s'agissait de lâcher la bride.



outerraine,
corateur
x acteurs
idable
aire.
ndez

Ceux-là ont été les idoles d'une génération qui voulait penser et aimer les bottes en dehors des étriers. Le sida les a détruits, un à un, comme des milliers d'autres. Leurs noms et états de service? Serge Daney et ses chroniques cinéma dans *Libération*; Jean-Luc Lagarce et son théâtre au bord des larmes; Bernard-Marie Koltès et ses équipées lyriques sur les docks; Hervé Guibert et ses récits à tombeau ouvert; Cyril Collard et ses *Nuits fauves*; Jacques Demy et ses films qui rendaient la peau douce. Ils ne se connaissaient pas vraiment. Ils font désormais chambre commune. Christophe Honoré, le cinéaste des *Bien-aimés*, est leur hôte.

Le Temps: Quand est né ce désir d'«Idoles»?

Christophe Honoré: Après *Nouveau roman*, le spectacle que j'ai consacré en 2012 au groupe formé de Robert Pinget, Claude Simon, Nathalie Sarraute autour des Editions de Minuit, j'ai imaginé une pièce sur les artistes qui ont compté pour moi quand j'avais une vingtaine d'années. Il se trouve que tous sont morts du sida avant que j'aie pu les rencontrer. J'avais ce projet en tête quand une partie de la France est descendue dans la rue pour conspuer la loi sur le mariage pour tous. Comme homosexuel, j'ai été blessé par cette homophobie violente. Et j'ai pensé qu'en tant qu'artiste j'avais ma part de responsabilité dans cette éruption de haine. J'avais cru que la perception de l'homosexualité était une chose entendue, apaisée, réconciliée. Je m'étais trompé.

«Les idoles» constitue donc une réponse?

Il y avait pour moi urgence de répondre à ce genre d'expression populaire. J'ai commencé par un livre, *Ton père* (Mercure de France), récit où je prends la parole comme homosexuel et père d'une petite fille – elle a 13 ans aujourd'hui. Cette figure pose problème à beaucoup de gens. J'ai écrit et tourné ensuite *Plaire, aimer et courir vite*, une fiction à partir de mes souvenirs d'étudiant à Rennes. L'histoire d'un amour entre un jeune homme et un artiste parisien séropositif. *Les idoles*, c'est le troisième acte.

Pourquoi Daney, Demy, Collard, Guibert, etc.?

J'étais étudiant, je voulais écrire, faire du théâtre, réaliser des films et ils étaient mes idoles. Non pas des pères, mais des frères aînés. Ils sont tous morts, les uns après les autres. De ce vide, je ne me suis jamais consolé. C'est le sujet du spectacle: cet amour balayé par une maladie qui pour certains était honteuse. On ne mesure pas combien l'héritage de ces artistes est trouble: il s'est fait sur la peine et l'absence, sur l'impossibilité de communiquer avec eux.

Ils n'avaient rien en commun pourtant, si ce n'est l'homosexualité et la maladie, ce qui est énorme...

Ils ne forment pas un groupe. Et rien que cela raconte quelque chose sur les années 1980-1990, quelque chose dont j'hérite: la disparition des écoles, littéraires, cinématographiques... J'avoue que j'ai du mal à me résoudre à cette idée-là.

Cette réunion d'outre-tombe est un coup de force amoureux. Comment la rendre brûlante?

Il faut que les liens imaginaires que nous tissons apparaissent nécessaires. Cela suppose un gros travail de documentation sur la vie et les œuvres, puis de transmission de ce matériau aux acteurs. On invente en connaissance de cause, mais on ne fait pas un biopic. Pour que ça soit clair, j'ai demandé à une comédienne, Marina Foïs, de jouer Guibert. Les Jacques Demy & Cie qu'on découvrira sont des figures rêvées, construites sur des bases solides. Il revient aux comédiens de les faire exister au présent.

Le sida dans les années 1990 présente le visage romantique de Cyril Collard, le cinéaste des «Nuits fauves». Ce cliché n'a-t-il pas été dévastateur?

Oui. Cyril Collard a eu droit à sa couverture dans *Paris Match*. Après sa mort, alors qu'il venait d'obtenir plusieurs Césars, il titre «Cyril Collard, le James Dean français», comme si le sida pouvait avoir la même valeur symbolique qu'un accident de voiture. L'idée de l'injustice d'une jeunesse foudroyée en plein vol venait recouvrir la réalité du sida, de la déchéance physique. Comme s'il y avait une fatalité. Aujourd'hui, cette vision romantique est évidemment dépassée, mais quand on lit Guibert, Lagarce et Daney, on a l'impression qu'ils l'ont intégrée. Ils ont ce fatalisme de penser qu'ils ne pouvaient échapper au virus et qu'il fallait bien qu'ils soient punis de l'hédonisme sexuel des années 1980. Il fallait passer à la caisse, écrivait Daney. Pour nous qui avions 20 ans en 1990, c'était impensable.

Le sida est pourtant un spectre pour vous aussi...

Les campagnes de prévention étaient massives, ça a été notre chance. Je me suis protégé de la maladie, parce que la peur était là. On peinait à cette époque à admettre que le sida n'était pas la destinée écrite de tout homosexuel hédoniste. Notre pièce essaie d'interroger cette culpabilité.

Comment expliquer que Jacques Demy n'ait jamais parlé de son homosexualité ni de sa séropositivité?

Tous les artistes n'ont pas répondu de la même manière. Guibert a fait de cette maladie la révélation de son talent, comme si ce moment permettait à son écriture, à sa pensée, d'atteindre leur sommet. Chez Daney, on trouve cette même idée d'une urgence provoquée par la maladie: il écrit alors ses plus beaux textes. Demy, lui, est dans le silence, le déni. Dans notre pièce, ses camarades le lui reprochent, ce qui lui permet de se justifier. Le politiquement correct d'aujourd'hui imposerait à ces artistes de dire la vérité, d'être militant. Lui obéit à d'autres considérations. Il y a d'ailleurs un point commun entre ces six figures: elles ne sont pas descendues dans l'arène pour dénoncer le scandale d'un virus qui touchait des populations d'exclus.

Qu'est-ce que la direction d'acteurs a de spécifique au théâtre?

Au cinéma, vous construisez l'acteur, il est sous votre regard et on projette déjà ce qu'on va garder de lui au montage. Vous pouvez concevoir un personnage très intéressant à partir d'un mauvais jeu. Au théâtre, c'est impossible. La réussite du spectacle repose sur le talent du comédien. Mon travail consiste à faire en sorte qu'il n'ait plus besoin de moi. Je choisis des interprètes capables de proposer beaucoup de choses pendant les répétitions, des interprètes-metteurs en scène en quelque sorte.

Qu'avez-vous envie de transmettre?

Je voudrais qu'à la sortie les gens ressentent un manque. J'ai découvert récemment une coutume malgache: dans certains endroits, les habitants déterrent les morts après quelques années. Ils les recouvrent d'un nouveau linceul, fêtent en grand nombre ce retour à la lumière, boivent, mangent, puis dansent avec les défunts avant de les ré-enterrer. Ils appellent ce rituel le retournement des morts. C'est ce que je fais. Le

spectacle inclut une part cruelle de profanation, mais aussi, je l'espère, une part sensuelle et heureuse de danse. Après, c'est promis, on les laissera tranquille. J'espère que les spectateurs auront le sentiment d'avoir assisté au retournement des morts.

Qui a été votre première idole?

Jacques Demy. Parce que j'étais Breton comme lui. Je quittais mon hameau l'été pour séjourner chez ma grand-mère à Nantes et c'est là que j'ai découvert, à 13, 14 ans, Lola. J'en suis tombé fou amoureux. Je passais mes après-midi à essayer de retrouver les lieux où Demy avait tourné. Mon désir de cinéma s'est cristallisé là. J'ai décidé que Demy serait mon parrain imaginaire, que je ferais comme lui.

Pourquoi lui?

Il ne filmait pas les hommes de la même manière que Truffaut ou Godard, que je découvrais aussi. Cette reconnaissance d'un érotisme et d'une tendresse homosexuels m'a attaché à lui.

Parlez-nous de votre chambre d'adolescent...

C'était une chambre de lotissement, au milieu d'espaces verts, avec une gendarmerie toute proche. Elle était encombrée de livres, de photos que je prenais ou que je découpais dans des revues. Je me souviens très bien du jour où j'ai dépunaisé le poster du film *Birdy* d'Alan Parker. Quand j'ai commencé à lire les *Cahiers du cinéma*, j'ai compris que je n'avais pas le droit d'aimer Parker. J'avais surtout une vidéothèque très organisée près de mon lit. Et un magnétoscope. J'enregistrais tout, Demy, Bresson, Max Ophuls, Chabrol, Resnais...

L'auteur qui compte alors?

Marguerite Duras. J'avais emprunté à la bibliothèque *Hiroshima mon amour*, parce que j'avais entendu parler du film de Resnais. Duras m'a tellement marqué que je m'arrangeais toujours pour glisser dans mes rédactions une de ses phrases. J'ai découvert Guibert grâce à Duras, parce qu'il était lui aussi édité par Minuit.

Vous sentez-vous plutôt cinéaste, écrivain ou metteur en scène?

Je me sens plus cinéaste que metteur en scène, parce que j'ai commencé par cela. Je serai toujours considéré par les purs du théâtre comme un étranger. Mais je suis convaincu que l'impureté a à voir avec le contemporain. Le cinéma a été réinventé par des écrivains qui se sont mis à tourner. Regardez les films de Cocteau, Guitry, Duras: on a l'impression que leurs films sont fabriqués dans une autre pellicule. Alors a-t-on besoin de cinéastes au théâtre? L'image vidéo a envahi les scènes, dans ces films qu'on prétend fabriquer en direct. Je n'ai pas envie de faire ce cinéma au théâtre. Je préfère la sensualité d'une présence, le trouble d'une parole.

Et si on vous projetait, vous, dans un spectacle, ce serait avec quels artistes?

Mais je n'ai aucune envie d'être réuni à qui que ce soit! J'ai un rapport contrarié au collectif, comme beaucoup d'artistes. La solitude me pèse, mais il suffirait qu'on me propose de rejoindre un mouvement pour que je me sente nié. Il n'empêche que j'aurais bien aimé émerger en tribu. Je n'ai pas connu cela. Et c'est pour cela que je fais du théâtre, parce qu'il me permet de travailler en bande. J'aime ça, l'affection d'une troupe. Le cinéaste, lui, est seul, sur son plateau de tournage. Alors pour répondre à votre question, si je devais figurer sur une scène avec d'autres créateurs, ce serait avec le plasticien Claude Lévêque, le cinéaste Gaël Morel, les écrivains François Bégaudeau, Rachid O. et Christine Angot, dont le travail me nourrit énormément.

Le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez?

Franny et Zoëy de J. D. Salinger. C'est une nouvelle d'une telle délicatesse, d'un tel humour, d'une telle élégance que vous n'avez qu'une envie: la partager.

Saint Honoré au travail

La tendresse du hérisson. Cet après-midi de juillet dans la nuit de la salle, Christophe Honoré laisse la bride à ses six acteurs. Ils répètent une séquence intitulée «L'ordre des morts». Cyril Collard roule des mécaniques en tête à claques désarmante, le critique Serge Daney se pince devant tant d'enfantillages, Jacques Demy joué par la comédienne Marlène Saldana a des vapeurs sous une drôle de carcasse. Les interprètes tricotent à vue des dialogues drôles et graves, histoire de construire le cercle d'une fraternité imaginaire. Ils ont un canevas et ils improvisent dessus.



index

«OK, on revient à table, interrompt Christophe Honoré, avec l'autorité flegmatique d'un grand frère. Ce qu'on vise, c'est de s'adresser à un public qui ne connaît pas ces artistes ni cette époque.» Cette séquence-là est l'équivalent d'un brouillon pour l'écrivain. L'auteur et metteur en scène tâtonne encore. C'est la méthode qui veut ça, celle qu'il avait utilisée avec bonheur pour son spectacle *Nouveau roman*.

Genèse et naissance

La genèse? En amont, il s'est immergé dans les films, les journaux intimes, les articles de ses idoles. Toute une bibliothèque à portée de main des acteurs, dans la salle de répétition. Avec son dramaturge Timothée Picard, il a transmis la matière à ses interprètes. Infusion douce. Il a écrit ensuite un premier synopsis, à partir duquel ils inventent non pas des personnages, mais des présences. Ces propositions nourrissent à leur tour Christophe Honoré, qui écrira dans la nuit des dialogues. Pas encore le livret définitif qu'il peaufine ces jours, mais une base solide.

Jean-Luc Lagarce

Les idoles sortent ainsi des limbes, à petits pas. On demande au débotté à Christophe Honoré quelle est celle qu'il voudrait rencontrer à l'instant. Il répond Jean-Luc Lagarce, l'auteur vénéré de *J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne*. «Quand on lit son journal, on est frappé par sa gentillesse, son élégance, sa douceur.» Dans la chambre noire de ses idolâtries, Honoré professe justement cela: un art doux de guider la troupe. Appelons ça l'affection.

PUBLICITÉ

Alexandre Demidoff
@alexandredmff

Journaliste culturel, critique de théâtre et de danse.

THÉÂTRE



« Quand vos frères aînés sont tous morts, vous n'avez pas besoin de les assassiner »

Entretien avec Christophe Honoré

Il voudrait discuter cinéma avec Jacques Demy et envoyer ses romans à Hervé Guibert. Mais tous les artistes qui comptent pour lui ont été emportés par le sida. Avec *Les Idoles*, il les ressuscite sur scène et achève sa trilogie d'autopourtraits déguisés.

Propos recueillis par Charles Samuël
Photographies : Julien Léonard

« J'arrive à un âge où la jeunesse devient une sorte d'idole. » Après une longue journée de répétitions au Théâtre Vidy-Lausanne, Christophe Honoré entre à pas feutrés dans le vif du sujet. L'homme se défend pourtant de toute nostalgie, et s'il regarde vers le passé, c'est pour mieux comprendre ce qu'il est devenu en tant qu'artiste. Après cinq romans, une dizaine de films et presque autant de pièces en scène, le réalisateur des *Châteaux d'Amour* et des *Siens amis* s'est lancé dans une grande œuvre : une trilogie composée d'un roman – *Two Pity* –, d'un film – *Plaire, aimer et courir vite* – et d'une pièce de théâtre – *Les Idoles*. Il y déploie cette blessure originelle que fut l'impossible transmission avec une génération d'artistes « péchés » décimés par l'épidémie du sida, sans les œuvres desquels il n'aurait jamais été le même : Hervé Guibert, Bernard-Marie Kolta, Jacques Demy, Jean-Luc Lagarce, Cyril Collard et Serge Gainsbourg.

Pourquoi aviez-vous besoin de revenir aux années 1990 d'une manière aussi intime ?

« Je suis parti d'une question : qu'en est-ce que je fais, aujourd'hui, de ma possibilité de parler à la première personne en tant qu'artiste péché, après ceux qui ont compté pour moi à 15 ou 20 ans ? Si je prends la parole en tant qu'artiste péché – forcément d'une manière qui semble plus ouvertement affranchie et affirmée –, qu'il me je à dire ? Dans le roman *Two pity*, je m'interroge sur mon statut de péché homosexuel. Cette question ne traverse pas les œuvres à la première personne des artistes que j'ai énormément aimés. Non parce qu'elle n'était pas, mais parce que dans les années 1990 il y avait autre chose à raconter, en tant qu'homosexuel, que sa paternité. Avec le film *Plaire, aimer et courir vite*, je me suis offert la possibilité de raconter l'histoire d'une rencontre qui n'a pas eu lieu – c'est bien l'enjeu de ces trois projets – parce que le spectre du sida prend le pas sur la transmission culturelle.

THÉÂTRE

Au théâtre, je suis plus prolix que c'est l'occasion d'interroger cette non transmission avec les artistes qui n'ont fait rêver. C'est quelque chose de particulier de s'être choisi des idoles qui sont mortes et que vous espérez vivantes, appartenant à une génération d'artistes – je le vois chez d'autres aussi – qui font énormément. Quand on se retrouve vers ceux qui nous ont donné la force d'exister, de filmer ou de mettre en scène, ils ne sont plus là. Je ne prétends en aucun cas être leur héritier. Simplement, on ne crée pas pour faire l'unanimité, mais parce qu'on veut parler ou répondre à quelque chose. Lorsqu'on débute et qu'on ne cesse d'interroger l'audience de ce qu'on fait, le seul moment rassurant, c'est quand quelqu'un qu'on admire nous dit, non pas « c'est super », mais simplement « hémhem ».

On peut aussi se dire, de façon un peu cynique et cruelle, que ça vous a permis de prendre votre place plus tôt, parce que ces figures tutélaires n'étaient plus là.

« D'une certaine façon, c'était sûrement plus facile d'arriver en tant que cinéaste homosexuel juste après le sida. Tellement d'artistes homosexuels sont morts qu'il n'y avait pas à lutter pour se faire une place. Est-ce que je ne me sentais pas aussi complètement soulagé de réaliser *Les Châteaux d'Amour* et Jacques Demy avait continué à faire des films ? Est-ce que j'aurais osé écrire un roman si Guibert avait continué d'écrire aussi fort ? Quand vos frères aînés sont tous morts, vous n'avez même pas besoin de les assassiner. Mais ce n'est pas rien de s'avoir personne contre qui lutter.

La génération d'artistes qui émerge est très ambiguë vis-à-vis de ses aînés. Elle oscille entre références appuyées, légèreté totale et effacement pur et simple.

« Je déteste les artistes qui prétendent être liés de l'innocence. On devient peintre parce qu'on a vu des peintures et on se met à écrire parce qu'on a lu des livres. Ceux qui prétendent créer à partir de rien, créent souvent du rien. L'histoire de l'art est toujours une réponse d'aujourd'hui à des œuvres du passé. Moi, j'ai sauté la case des pères pour aller directement à celle des grands pères, c'est flagrant. Dans les années 1960, je n'étais pas né, il n'y avait donc aucune raison que je sois aussi obsédé par la Nouvelle Vague dans mes premiers films. Avec cette trilogie, j'ai saisi aussi d'assumer ma place dans la chaîne, de créer un lien entre les artistes qui ont disparu et la génération suivante.

« La vidéo au théâtre, ce n'est toujours que du mauvais cinéma, ou pire, de la vidéosurveillance. Les metteurs en scène se servent de la caméra comme d'une loupe. »

Le mot « transmission » n'est pas un anodin quand on parle d'un sujet comme le sida.

« C'est ça qui est intéressant avec ce mot ? Il y a plus qu'un double sens : c'est presque un mot écran par rapport à la maladie. Dire que les artistes morts du sida ne nous ont malheureusement pas transmis *avec*, c'est évidemment une tentative de décrire l'image dominante des malades comme « danger potentiel ». C'est un choix politique que de bombarder ce mot, toujours utilisé pour les discriminer, parfois jusqu'à en faire des meurtriers potentiels.

Vous parlez d'une trilogie à la première personne. Comment faites-vous du théâtre à la première personne ?

« Très étrangement, les gens sont convaincus qu'il est très difficile de s'exprimer à la première personne au cinéma. C'est absolument faux. Quand je réalise des films, je me sens très seul. Je suis en méditation, un absolu dictateur. Sur un plateau de tournage – un truc qui ressemble à des autos-tapeuses où tout le monde braille –, il ne faut jamais céder sur un détail personnel. C'est la garantie que le film ait un intérêt à mes yeux. Au théâtre, c'est plus compliqué, parce que j'aime m'entourer d'un groupe de comédiens, à qui je laisse la place de s'exprimer, d'inventer des choses. Le théâtre est un lieu assez exaltant, aujourd'hui, pour disparaître en tant qu'acteur. Vous voyez bien qu'il y a un paradoxe insupportable : le théâtre me plaît parce que l'acteur y est ditout et incarné et pourtant je préfère faire un spectacle à la première personne. Avec *Les Idoles*, une pièce qui risque d'être embarrassante pour moi, l'essai d'être dans le même principe d'autopourtrait que dans *Two pity* et *Plaire, aimer et courir vite*. Vous savez, j'ai vraiment hâte de parler d'histoires hétérosexuelles avec des gens en bonne santé.

Je vous le dis en rigolant, mais au bout d'un moment l'histoire dans ce que je m'impose. Et en même temps je suis heureux que cette histoire puisse aussi se déplier au théâtre, avec une espèce d'impartialité, dans un registre plus droit, plus baroque et avec plus de mauvais goût.

Le choix de ce registre est-il aussi un moyen d'éviter l'aspect documentaire, le côté biopic dans lequel vous ne voulez pas basculer ?

« C'est aussi pour éviter absolument le côté « vraie histoire », que je trouve assez terrible. Le théâtre permet justement au spectateur de se libérer du propos du metteur en scène, de mettre en doute ce qui se passe au plateau. Son regard est beaucoup plus critique que face à l'écran qui a toujours, malgré tout, un côté hypostatique. Un réalisateur, il est malin, arrive à vous faire ressentir ce qu'il a envie de vous faire ressentir. Vous pourriez le lui reprocher à la sortie du film : « Ah, ça m'étonne, j'ai pleuré là-dedans, c'est étonnant... » N'empêche qu'en cours de film, c'est dur de résister à la manipulation.

Vous mettez en scène des personnes qui ont existé, ce qui nécessite une certaine éthique de la fiction. Avez-vous eu des scrupules vis-à-vis de la réalité ?

« C'est exactement ces mots-là : éthique de la fiction. Mais je ne prétends en rien dire la vérité sur ces artistes. Le spectacle s'appelle *Les Idoles*, ce sont mes idoles. Ce n'est pas un reportage télé, plutôt la manière dont j'ai envie de les faire revivre aujourd'hui, mon rêve – ou mon cauchemar. Je peux demander à Jacques Demy de s'amuser avec la chorégraphie des *Demouettes de Rochester* car j'ai l'imagination très bien la reproduire, dans sa salle de bain en se disant : « *Un moment où Catherine Demouette sera comme ça, il faudra que mes caméras aillent là* ». Je projette quelque chose de raisonnable : c'est vraisemblable que Demy serait capable de réaliser la choré si on le lui demandait. Sauf qu'avec Marlène Sablana, qui l'interprète, on trouvait intéressant de glisser vers du voguing. Jacques Demy appartenait à une génération vraiment dans le placard, il n'y a jamais eu de discours personnel sur son homosexualité. Mais on imagine qu'aujourd'hui, il se serait débarrassé de son excentricité. Évidemment que j'ai des scrupules : Est-ce que je donne de lui une image respectueuse ? Non. Je pars d'une idée vraie et rien ne m'intéresse de l'émousser ou le vexer. On peut m'en faire le reproche, mais je ne suis pas malhonnête vis-à-vis de Demy.



Pensez-vous que le fait d'être également écrivain et cinéaste vous permet d'apporter quelque chose de différent quand vous mettez en scène ?

« Un film comme *Plaire* se propose très clairement au spectateur sur le rythme d'un livre et fait davantage de lui un lecteur. Quand Sacha Guitry ou Marguerite Duras se mettent derrière une caméra, ils ne filment pas de la même manière que les autres. On peut trouver ça boiteux, mal fait ou nul. Ou alors on peut se dire que c'est rigolo, parce qu'ils renouvellent quelque chose. C'est sûrement pareil quand je mets en scène... Pourtant il y a très peu de vidéos dans mes pièces. La manière dont celle-ci a envahi le théâtre me fait énormément rire. Je n'ai jamais vu de plan de cinéma, même chez les metteurs en scène que j'aime. La vidéo au théâtre, ce n'est toujours que du mauvais cinéma, ou pire, de la vidéosurveillance. La majorité du temps, les metteurs en scène se servent de la caméra comme d'une loupe, pour permettre aux spectateurs de voir de plus près. On a envie de leur dire "pas besoin de faire semblant de fabriquer une image, distribuez donc des lunettes d'opéra aux spectateurs".

C'est peut-être normal, vous êtes au théâtre, pas au cinéma...

« Mais qu'on n'essaie pas de me faire croire que c'est du cinéma alors ! C'est drôle parce que Serge Daney - un autre personnage des *Idoles* - a toute une réflexion sur les "images de remplacement" qui envahissent le cinéma et ne sont plus des plans, mais des visuels. Je trouve ça déprimant, en tant que spectateur et cinéphile, de voir le théâtre se laisser envahir à son tour par ces images sans aucune tenue artistique, et surtout sans aucun sens. Les images au théâtre me font penser à une retransmission de foot - on filme celui qui a la balle, donc celui qui a la parole - mais jamais au cinéma.

Certains observateurs du football pensent que sa diffusion à la télévision a énormément changé ce sport lui-même. Les joueurs ne jouent plus de la même manière depuis qu'ils peuvent se regarder à partir d'un autre point de vue. Avez-vous remarqué la même chose au théâtre avec la vidéo ?

« La vidéo influence le jeu des comédiens, mais aussi l'imaginaire de ce que le public attend, de ce qui fait "spectaculaire" au théâtre. C'est assez terrible car face à des mises en scène qui s'en méfient, on a l'impression qu'il ne se passe plus rien. Le spec-

« Le théâtre est un lieu assez excitant, aujourd'hui, pour disparaître en tant qu'auteur. »

tateur s'est mis dans un tel état de fainéantise et de paresse, qu'il ne fait plus l'effort de regarder ce qu'on ne lui montre pas. Les mises en scène très spectaculaires, au sens presque hollywoodien et capitaliste du terme - qui souvent dénoncent le capitalisme, ce qui est assez drôle -, rendent le spectateur à peu près incapable d'entendre. Mais bon, on s'en fout, c'est un truc de vieux con de cinéaste. J'aurais mieux fait de me taire. Il y a quand même des choses intéressantes... Dans *The Fountainhead*, Ivo van Hove utilise la vidéo pour suspendre le temps, pour fixer une émotion présente sur le plateau. Pour le coup, c'est une utilisation qui n'est pas cinématographique.

Ce qui semble unir cette trilogie avec des jeux d'intertextualité, c'est la notion de « chagrin heureux » présente dans vos différentes notes d'intention.

« On peut croire que c'est une facilité de langage, mais j'aime beaucoup cette idée. Quand on commence un travail, il y a toujours un chagrin dont on veut se débarrasser, qu'on veut réparer. J'appartenais à un groupe d'amis et l'une d'entre nous est morte, foudroyée en boîte de nuit. Ce chagrin a été immense et il a fallu faire avec. On était tous trop jeunes pour ça. Et puis Alex Beaupain a commencé à écrire des chansons et je les ai reprises pour en faire un film, *Les Chansons d'amour*. Ce n'était pas une manière de faire le deuil. Le travail sur un film, une pièce ou un livre ne console pas, mais peut permettre de s'affranchir d'une détresse, de la transfigurer en autre chose.

Vous n'aurez jamais fini de travailler alors !

« C'est ça le problème. La vie apporte des chagrins successifs et après... Après, est-ce que d'autres sont capables de partir d'un bonheur pour en faire un bonheur malheureux ? Je n'en sais rien... »

Propos recueillis par Charles Sarraute

» *Les Motes* de Christophe Honoré, du 13 au 22 septembre au Théâtre Vidy-Lausanne ; les 5 et 4 octobre au Parvis, Tarbes ; du 10 au 13 octobre au Théâtre de la Cité, Toulouse ; du 8 au 10 novembre au Théâtre de la Criée, Marseille ; du 15 au 17 novembre au Tandem, Douai ; du 23 au 30 novembre au TNB, Rennes ; du 12 au 14 décembre au TAP, Poitiers ; du 8 janvier au 1^{er} février à l'Odéon, Paris ; les 6 et 7 février à la Comédie de Caen ; du 14 au 16 février à MA, scène nationale du Pays de Montbéliard et au Granit, Belfort



Youssef Abi-Ayad et Harrison Arévalo. Photo: Irina Popa

ODE AUX IDOLES EMPORTÉES PAR LE SIDA

Du 13 au 22 septembre, le Théâtre de Vidy accueillera «Les Idoles», quatrième création scénique de Christophe Honoré. Une performance qui (re)met en lumière la question du sida.

Nous sommes en France, au début des années 90. Un monstre, aussi terrifiant qu'inopiné, rafle soudainement la population – dont l'intellegentsia, les étoiles montantes du cinéma, des lettres. Après une dernière nuit fauve, plus rien. Lors des «années Sida», plus de trente mille personnes ont été emportées dans le pays. Aujourd'hui, cela apparaît presque comme un mauvais rêve, une chimère du passé. Ainsi, à l'heure du quasi oubli et du relâchement, Christophe Honoré réveille les problématiques liées à la maladie avec sa quatrième création théâtrale Les Idoles – représentée du 13 au 22 septembre à Lausanne, au théâtre de Vidy.

Plusieurs questions ouvertes alimentent l'œuvre, dont celle du deuil continu: comment vit-on, «comment danse-t-on» après? C'est à travers les figures marquantes de sa jeunesse, emportées par le sida et ressuscitées sur scène, que l'auteur aborde les questions de la mort, de la mémoire, mais aussi du combat face à la maladie: les cinéastes Cyril Collard, Jacques Demy, Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert et le critique Serge Daney sont au cœur de la création scénique. Plus qu'un hommage aux victimes, la pièce est également riche en interrogations plus universelles, propres à nos sociétés contemporaines.

Youssef Abi-Ayad, acteur montant de 26 ans dans le rôle de Bernard-Marie Koltès, précise: «Au-delà de l'épidémie et de ses conséquences, c'est également l'histoire de personnes qui se sont battues. Qui ont parfois été forcées d'aborder publiquement leur homosexualité, et stigmatisées pour cela – alors que le sida n'a, de loin, pas touché uniquement les homosexuels. Il ne s'agit donc pas de parler exclusivement de la maladie, mais aussi des thématiques de la stigmatisation, de la sortie du placard forcée – qui malheureusement sont toujours d'actualité».

D'hier à aujourd'hui

Le sida, évidemment très présent dans l'œuvre, ne serait ainsi pas le seul thème sur le devant de la scène. Mais une volonté de raviver le souvenir collective est bien présente: «Aujourd'hui, on n'a plus peur de cette maladie comme avant – car ce n'est plus une épidémie, affirme Youssef Abi-Ayad. C'est devenu un sujet moins médiatique, comme si nos sociétés en avaient marre d'en parler. Pourtant, c'est loin d'être fini. Nous sommes loin d'avoir trouvé un remède, bien qu'il soit à présent possible de vivre avec.» Mais, comme le souligne l'acteur, la création théâtrale ne se limite pas à cela: «Ce que je trouve très beau dans cette pièce, c'est le fait que les personnages ne soient pas réduits à cela. A l'époque, en avouant être malade, l'on était astreint au statut de l'auteur homosexuel qui a le sida. Certains avaient à cœur de contourner cette étiquette – Koltès, par exemple, n'en a jamais parlé. Et Christophe Honoré a avant tout voulu montrer des hommes, des artistes, et pas seulement des malades sur scène.»

”

«Cela interroge également les modèles de notre adolescence, de notre jeunesse par exemple. Que sont-ils devenus aujourd'hui?»

Harrison Arévalo, qui interprète Cyril Collard, tient quant à lui à mettre en lumière l'importance du titre de la pièce – qui se réfère à l'un des sujets principaux de cette dernière: «Au-delà de la souffrance et de l'homosexualité, les thématiques centrales sont également tournées vers le titre ; «Les Idoles». Il s'agit de montrer comment les figures qui ont été importantes pour nous à un moment donné de notre vie peuvent évoluer. Cela interroge également les modèles de notre adolescence, de notre jeunesse par exemple. Que sont-ils devenus aujourd'hui? Certains sont saufs dans notre esprit, d'autres oubliés

– mais dans tous les cas ils font partie de notre héritage.» C'est donc une création riche, complexe et transversale qui s'offre au spectateur – libre d'en définir le thème majeur selon sa sensibilité.

Création participative

Après la pièce de théâtre «Nouveau Roman», Christophe Honoré – cinéaste et metteur en scène – revient avec *Les Idoles*, une œuvre forte, toujours quelque peu autobiographique. Au-delà de la puissance et de la complexité des problématiques traitées, «*Les Idoles*» se distingue également par sa méthode de création: l'écriture de plateau. Cette dernière consiste à intégrer les acteurs dans le processus créatif, en laissant libre cours à leur interprétation des personnages. Ainsi, la pièce se crée collectivement, peu à peu, sur le plateau. Une méthode novatrice, bien que déjà utilisée par un certain nombre de metteurs en scène contemporains, qui a particulièrement attiré Harrison Arévalo: «Quelque chose dans cette façon de travailler m'intéressait. Ce qui m'a principalement fasciné dans ce projet, c'est la place que l'acteur pouvait y prendre. Ici, nous ne sommes pas seulement interprètes, mais aussi artistes, créateurs.»

”

«C'était une époque à la fois dangereuse et très sexuelle. Vivre était dangereux, d'une certaine manière.»

Youssef Abi-Ayad, quant à lui, précise que les sujets traités, ainsi que l'homme à la tête du projet, l'ont davantage séduit: «Personnellement, je ne savais pas que nous allions travailler ainsi avant de passer l'audition. Par contre, collaborer avec Christophe Honoré me semblait impressionnant. D'autant plus étant donné les thèmes de la pièce: la libération sexuelle, puis l'arrivée du sida, de la stigmatisation... C'était une époque à la fois dangereuse et très sexuelle. Vivre était dangereux, d'une certaine manière. Jouer tout cela m'attirait beaucoup». C'est donc pour parler de liberté, de douleur, et pour faire revivre ceux qui ont péri sous les coups de l'épidémie que Christophe Honoré a fait appel au génie de ses acteurs. Une démarche créative sensible et humaine – qui s'oppose symboliquement à la discrimination, à la mort.

» vidy.ch (<http://vidy.ch>)

OUVERTURE AVEC 360° FEVER

Une première pièce pour l'ouverture de cette saison du théâtre de Vidy. Et une première soirée en partenariat avec 360° Fever. «*Vidy Retro Satanas*» c'est donc le 21 septembre et c'est gratuit! Une bonne nouvelle ne venant jamais seule, Michael Ronsky sera de la partie avec une performance de Shibari.

» 360fever.ch (<http://360fever.ch>)

Cannes 2018 Christophe Honoré



Sur le plateau des *Idoles*

C'est à Rennes, au TNB, le Théâtre national de Bretagne, que Jacques, le dramaturge de *Plaire, aimer et courir vite*, rencontre le jeune Arthur. C'est aussi dans ce lieu qu'il fréquenta étudiant que Christophe Honoré amorce les répétitions des *Idoles*, sa quatrième création scénique. Le spectacle mêle les trajets biographiques d'intellectuels, tous tués par le sida. Marlène Saldana incarne Jacques Demy, Jean-Charles Clichet Serge Daney, Harrison Arevalo Cyril Collard, Youssouf Abi-Ayad Bernard-Marie Koltès, Julien Honoré Jean-Luc Lagarce et Marina Foïs Hervé Guibert. Ce jour-là, les comédiens rejouent un spectacle fameux du chorégraphe Dominique Bagouet, emporté lui aussi par le sida en 1992, *Jours étranges*. Sur l'envoûtant *When the Music's Over* des Doors, la troupe bat des bras en cadence, cherche la synchronie. Une procession se forme, mi-fantaisiste, mi-lugubre, invocation de ces jours étranges où tant de créateurs au sommet de leur art tombaient les uns après les autres, laissant un chapelet d'œuvres inachevées. *Les Idoles* sera créé au Théâtre Vidy-Lausanne en septembre, puis repris en janvier à Paris, au Théâtre de l'Odéon. JML

Je leur ai dit que je ne leur demandais pas de jouer la jouissance, les gémissements, parce que je trouve que c'est souvent un peu faux au cinéma. C'est trop littéral.

Le montage financier du film a été compliqué. En grande partie car Canal+ a refusé le film. Comment l'as-tu vécu, et est-ce le symptôme de quelque chose à tes yeux ?

Je suis obligé de minorer la défection de Canal+, parce que finalement la chaîne a versé une somme inférieure liée à la diffusion, grâce à l'engagement de Nicolas Dumont, le directeur des acquisitions. Malgré les déclarations d'intention, j'ai l'impression que le cinéma français d'auteur n'est plus une priorité pour Canal+. En tout cas, je suis en attente de preuves. Canal+ n'était pas non plus sur le film de Stéphane Brizé. Ni sur le prochain film de François Ozon. Ça n'augure pas quelque chose de très rassurant, surtout pour des cinéastes qui seraient plus émergents que nous. Ça pose aussi la question du contenu de ces films. On peut se demander si le rejet ne s'est pas décidé pour des raisons plus idéologiques qu'artistiques : que ce soit le récit de luttes ouvrières syndicalistes dans *En guerre* (de Stéphane Brizé, lire p. 30 – ndlr) ou une romance homosexuelle au temps du sida pour mon film... Je crois

que le film de François parle de la lutte contre la pédophilie dans l'Eglise catholique. Je reste prudent quant aux conclusions mais on peut se demander si ce ne sont pas les sujets qui ont déterminé le refus. Je pense malgré tout que c'est une chance de travailler dans une cinématographie qui permet à des films d'exister et de rencontrer le public alors qu'au début leur chemin n'est pas facile. Je pense par exemple à *L'Inconnu du lac* d'Alain Guiraudie, dont le financement je crois n'a pas été simple et qui a remporté le succès et la reconnaissance qu'on sait. Je ne veux pas être plaintif ; je m'estime privilégié à plein d'égards.

Est-ce que tu te demandes pour qui tu filmes ?

Je suis assez contradictoire là-dessus. Quand j'écris *Plaire, aimer et courir vite*, je pense à un spectateur qui aurait vu *La Maman et la Putain*, *Domicile conjugal*, lu le journal de Jean-Luc Lagarce. On peut trouver ça élitiste, mais j'y vois plutôt l'absence de prétention à pouvoir intéresser tout le monde. La contradiction tient à ce que ce public de confidents m'aide à écrire mais qu'ensuite, quand le film sort, j'ai l'espoir qu'il excède ce cercle restreint et touche des spectateurs avec qui je n'ai pas forcément de goûts communs. ●

Culturebox – 23 janvier 2019

/ Théâtre / Théâtre contemporain

Christophe Honoré fait revivre ses "Idoles" des années sida au Théâtre de l'Odéon



Par Sophie Jouve

Rédactrice en chef adjointe de Culturebox, responsable de la rubrique Théâtre-Danse

Mis à jour le 23/01/2019 à 15H31, publié le 23/01/2019 à 12H08



Marina Fois, Youssouf Abi-Ayad et Marlène Saldana © Jean-Louis Fernandez

322

PARTAGES

Dans "Les Idoles" au Théâtre de l'Odéon, Christophe Honoré rend à la vie ses artistes vénérés, victimes du sida, dont il n'a pas fait le deuil. Une fresque tout sauf mortifère : tendre, drôle et nostalgique.

Quel est le point commun entre les cinéastes Jacques Demy et Cyril Collard, le critique Serge Daney, l'écrivain et photographe Hervé Guibert, les dramaturges Jean-Luc Lagarce et Bernard-Marie Koltès? Ils sont tous mort du sida.

Un héritage trop vite oublié

Etudiant breton dans les années 90, passionné de cinéma et de littérature, Christophe Honoré ne rêvait que d'une chose : rencontrer ses modèles, ses parrains, homosexuels comme lui. Mais quand il arrive à Paris, ils étaient déjà tous morts. Aujourd'hui par la magie du théâtre il les fait revivre et rappelle tout ce qu'il leur doit et bien sûr tout ce que nous leur devons, nous aussi.

Dans un sous-sol de métro avec faïence blanche et panneau publicitaire invitant à rêver, Honoré évoque en voix off son arrivée dans la capitale, sa découverte d'un spectacle, "Jours étranges" du chorégraphe Dominique Bagouet, mort lui aussi du sida peu de temps auparavant. Sur la musique des Doors "When the music is over", les comédiens se muent alors en grands oiseaux battants des ailes.

Honoré imagine la confrontation des six artistes dans des situations où affleurent leur culture, leur humour, leur goût de la provocation. Il le fait selon le même procédé que dans "Nouveau Roman", son spectacle qui réunissait les figures marquantes des Editions de Minuit.

A chacun sa façon de vivre la maladie

Pendant deux heures, ils se jaugent, se disputent, se consolent. Faut-il afficher son homosexualité ou la cacher ? Assumer la maladie ? Chacun a une réaction différente. Hervé Guibert interprété tout en sobriété par Marina Foïs, la révèle dans son roman "A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie". Cyril Collard, incarné par un remarquable Harrison Arévalo, en fait une œuvre, "Les Nuits fauves" et dans une séquence rêvée, Honoré lui fait remercier le jury des César de lui en avoir décerné quatre : la réalité fit que le jeune cinéaste mourut quelques jours avant la cérémonie.

Bernard-Marie Koltès (Youssef Abi-Ayad) rebaptisé Bernard-Marie Tristesse promène son spleen puis brusquement se met à danser sur "La fièvre du samedi soir", rappel peut-être un peu énigmatique que le dramaturge avait écrit un texte pour John Travolta. Jean-Luc Lagarce, lui, s'agace d'avoir été figé dans la posture de Prince des lettres ou de porte-drapeau.

Catherine Deneuve assise dans le public s'amuse et applaudit son double sur scène

Quant à Jacques Demy, refusant d'assumer sa bisexualité, il tient ses amis à distance : "vous avez un côté groupe à risque". Il est formidablement incarné par Marlène Saldana, véritable bête de scène. En talons aiguille et manteau de fourrure, sa chorégraphie sur la chanson "Jour d'été" des "Demoiselles de Rochefort" est une sorte de coming out désopilant et tragique. Catherine Deneuve, la vraie, interprète iconique de Jacques Demy, assise dans la salle de l'Odéon juste en face de nous, rit et applaudit tant de talent et de salvatrice irrévérence.

Honoré reconstitue l'époque par une multitude de petites touches : rappelle combien même les premières célébrités victimes de la maladie étaient considérées comme des pestiférés. Tel Rock Hudson hospitalisé en France, obligé d'affréter un avion privé pour rentrer aux Etats Unis, aucune compagnie aérienne n'acceptant de le faire voyager.

Une fête imaginaire gaie et tragique

Liz Taylor intervient aussi, jouée à nouveau par Marlène Saldana, en reprochant au groupe des six de ne pas s'engager d'avantage. Là on est dans la fiction, dans la réalité c'est Line Renaud qu'elle a sensibilisé à ce fléau et qui cherchera à faire bouger les esprits en France. Mais Honoré n'a pas peur de la fiction, n'a pas peur de brosser un tableau un peu plus large que le destin individuel de ses six idoles : on notera d'ailleurs son impressionnant travail de documentation, même s'il y a parfois un sentiment de fouillis, peut-être à force de vouloir trop en dire.

Parmi les récits qu'on retiendra, il y a celui d'Hervé Guibert qui ne put accompagner son maître Michel Foucault dans la mort, car on lui avait interdit l'accès de sa chambre. Christophe Honoré en écrivant "Les Idoles" reproduit sans doute cette multiple tristesse de n'avoir pu assister aux derniers instants de ces personnages qui ont influencé sa vie ; tristesse dont il essaie de se guérir en organisant cette sorte de fête imaginaire, gaie et tragique, qui nous touche énormément.

Éditorial du numéro 71

16 JANV. 2019 PAR EN ATTENDANT NADEAU BLOG : LE BLOG D'EN ATTENDANT NADEAU

Un numéro sous le signe de la souffrance, mais pour ne pas désespérer. Comment ? Pourquoi ? Parce qu'ouvrir les yeux sur elle, la comprendre, la partager, est la force commune de notre humanité.

Le roman de Tristan Garcia, *Âmes* (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/epopee-fraternelle-garcia/>), tente d'en faire l'histoire en passant par des histoires. Son dispositif est absolument romanesque et chaque récit enchante par son intensité et par la puissance des liens tissés entre nous et les êtres souffrant à travers les âges.

L'aventure des Croquants des campagnes du XV^e au XVII^e siècle racontée par l'historien [Jean-Marc Moriceau](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/catastrophes-revoltes-moriceau/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/catastrophes-revoltes-moriceau/>), qui ont vécu la guerre, la peste, la famine, avant de se révolter contre l'impôt qu'ils ressentent comme injuste, entre en résonance avec [l'essai d'Alexis Spire](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/sociologue-anticipe-gilets-jaunes/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/sociologue-anticipe-gilets-jaunes/>) consacré aux *Résistances à l'impôt* à l'époque contemporaine. Sa belle étude sociologique vaut mieux que bien des commentaires entendus ça et là à propos des Gilets jaunes. La fiscalité écologique doit tenir compte des inégalités sociales et territoriales, aujourd'hui comme hier.

Pionnière du photojournalisme, [Gerda Taro](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/portrait-sensibile-taro-janesczek/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/portrait-sensibile-taro-janesczek/>) est morte à 27 ans en couvrant la Guerre d'Espagne aux côtés des antifranquistes. Le roman d'Helena Janeczek, *La fille au Leica*, lui redonne sa juste place, un peu éclipsée par celui dont elle partagea la vie, Robert Capa.

La littérature a bien des façons de penser les souffrances. Pas en les rédimant ou en les allégeant, mais en donnant d'autres directions à nos fragiles passages sur la terre. Ce que fait [Christophe Honoré](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/incarner-fantome-honore/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/incarner-fantome-honore/>) avec le Sida, dans *Les Idoles*, à voir au théâtre de l'Odéon à Paris jusqu'au 1^{er} février. Ce que fait [Stéphane Bouquet](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/scenario-reparateur-bouquet/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/scenario-reparateur-bouquet/>) lorsqu'il observe les neiges de fantômes qui tombent sur le monde. Ce que fait [André du Bouchet](https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/tout-peinture-du-bouchet/) (<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2019/01/15/tout-peinture-du-bouchet/>) lorsqu'il prête attention au réel augmenté de la peinture.

Comme le dit Yannick Haenel à propos de Pierre Klossowski, dans un texte qui paraîtra, avec d'autres, au fil de la quinzaine, « *la littérature est bien une forme de la pensée* ».

T. S., 16 janvier 2019

www.en-attendant-nadeau.fr (<https://www.en-attendant-nadeau.fr>)

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

LAUTEUR

[EN ATTENDANT NADEAU](https://blogs.mediapart.fr/en-attendant-nadeau) (<https://blogs.mediapart.fr/en-attendant-nadeau>)
www.en-attendant-nadeau.fr
Paris - France

MEDIAPART

MEDIAPART

« Les Idoles » du jeune Christophe Honoré dans l'œil du Sida

14 JANV. 2019 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Cinéastes, écrivains, auteurs dramatiques, journalistes, ils sont tous morts du Sida à la même époque, celle de la jeunesse de Christophe Honoré, et tous homosexuels comme lui. Il les met en scène en reprenant la méthode de travail qui avait fait le succès de son spectacle « Nouveau roman ». On ne gagne pas à tous les coups.

Six ans après *Nouveau roman*, Christophe Honoré signe *Les Idoles*. Pour impersonnels qu'ils soient, les titres cachent une approche personnelle. Dans le spectacle de 2014, l'écrivain Christophe Honoré approchait des écrivains qu'il avait lus, aimés et qui étaient rassemblés autour d'une même maison d'édition, Les Editions de Minuit, formant un groupe, celui des écrivains du Nouveau roman qui, en fait, se résume à une photo devenue célèbre.

Morts entre 35 et 59 ans

Dans le nouveau spectacle, l'écrivain, l'homme de théâtre et le cinéaste Christophe Honoré rassemblent des êtres qui, comme lui, sont homosexuels et ont marqué sa jeunesse, tout comme les écrivains du Nouveau roman. Et il reprend le même principe de production : choix des acteurs pour incarner les personnages sans souci de ressemblance immédiate, gros travail de documentation et d'échanges, improvisations filmées à partir de thèmes ou de faits, retranscription, écriture. Une méthode dont *Nouveau roman* a montré l'efficacité (lire [ici \(https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-theatre-et-balagan/20120713.RUE1232/a-avign-on-christophe-honore-dans-le-miroir-du-nouveau-roman.html\)](https://www.nouvelobs.com/rue89/rue89-theatre-et-balagan/20120713.RUE1232/a-avign-on-christophe-honore-dans-le-miroir-du-nouveau-roman.html)) ; c'est moins probant avec *Les Idoles*. Pourquoi ?

Toutes les idoles de Christophe Honoré ont tragiquement disparu, des hommes morts du Sida entre 1989 et 1995 (année où commencent à arriver les trithérapies). Par ordre de disparition : l'écrivain de théâtre Bernard-Marie Koltès, le cinéaste Jacques Demy, l'écrivain mais aussi journaliste Hervé Guibert, le journaliste mais aussi écrivain Serge Daney, le cinéaste Cyril Collard, l'écrivain de théâtre Jean-Luc Lagarce. Le plus jeune (Collard) avait 35 ans, le plus âgé (Demy) 59 ans.

Chacun a un rapport particulier au Sida. Guibert, dès lors qu'il est atteint par le virus, le met au centre de son œuvre, tout comme Collard. Pour Lagarce qui ne cache pas sa maladie, ce n'est pas un sujet (le mot n'apparaît pas dans ses pièces), il en va de même pour les écrits et articles de Serge Daney. En revanche, quand Demy meurt en 1990, sa compagne Agnès Varda interdit de mentionner qu'il est une victime du Sida, elle ne le révélera publiquement qu'en 2008.

Une certaine disparité

Il est évident que la maladie, à l'époque assortie d'une mort annoncée plus ou moins proche et sans compter les amis qui disparaissent, infléchit l'œuvre des uns et des autres. Contrairement aux écrivains du Nouveau roman qui, bien que très différents les uns les autres, se connaissent, se croisent aux Editions de Minuit, ces artistes atteints du Sida sont beaucoup plus éclatés, certains ne se sont jamais rencontrés. C'est d'abord le fait d'être des idoles de l'ex-jeune Honoré et d'être morts du Sida en une poignée d'années qui les réunit.

Cette disparité, relayée par celle des disciplines (écrivains, dramaturges, cinéastes, journalistes), entraîne une atomisation du spectacle, chacun étant mis tour à tour en avant : Marina Foïs disant le très beau texte de Guibert sur la mort de Foucault d'une voix à peine audible, Julien Honoré disant le bouleversant texte

(retrouvé après sa mort) où Lagarce raconte la dernière nuit passée avec son ami Gary quasi mourant. Etc. A chacun son moment. C'est moins réussi avec Collard (Harisson Arévalo) ou Koltès (Youssef Abi-Ayad), compliqué avec Daney, cependant l'acteur Jean-Charles Clichet (qui était le Robbe-Grillet de *Nouveau roman*) imagine de belles parades. Bref : on est ici au top de l'émotion, là à la peine ; le décor qui ressemble vaguement à un lieu de drague n'est pas toujours d'une grande aide en la matière.

Conscient de cela, Christophe Honoré, par de multiples voies d'accès, en entraînant ses acteurs sur les voies de l'improvisation ou en nourrissant une bande sonore allant des Doors aux *Demoiselles de Rochefort*, tente de multiplier les scènes collectives et de mettre de la gaîté, du mouvement. Il n'y parvient pas toujours.

L'idée forte, et on ne peut plus productive, c'est d'avoir confié le rôle de Jacques Demy à Marlène Saldana. Demy est plus vieux que les autres, il est un peu à part, Saldana a plus d'abattage que les autres et plus le goût de l'invention. En matière d'improvisation et d'aventures casse-gueule, elle a quelques kilomètres d'avance au compteur. C'est une habituée ds spectacles bringuebalants de la compagnie Zerep et les murs de la Ménagerie de verre n'ont pas oublié ses prestations dingos dans les spectacles d'Yves-Noël Genod. Christophe Honoré, sous le charme, lui offre des numéros d'anthologie, depuis Liz Taylor ramasseuse de fonds pour le Sida jusqu'à la confection en rythme de crêpes bretonnes en petit tablier sur son bustier, en passant par une danse frénétique et déjantée qui entraîna spontanément les applaudissements du public de l'Odéon un soir de première où bon nombre de spectateurs découvraient le phénomène. Une idole de plus, mais bien vivante, celle-là.

Créé au Théâtre de Vidy à Lausanne, après différentes villes, le spectacle *Les Idoles* est à l'Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 1^{er} février. Il sera à la Comédie de Caen les 6 et 7 fév et au Granit de Belfort les 14 et 15 fév.

Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.

L'AUTEUR



JEAN-PIERRE THIBAUDAT (<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat>)

journaliste, écrivain, conseiller artistique
Paris - France

[546 BILLETS](#) / [1 LIEN](#) / [5 FAVORIS](#) / [176 CONTACTS](#)

SPECTACLE ENVEDETTE THÉÂTRE

Idoles, des histoires d'amour signées Christophe Honoré

 Hélène Kuttner
14 janvier 2019

 Partager

 Partager sur Twitter





©jeanlouisfernandez

Les Idoles

Auteur : Christophe Honoré

Metteur en scène : Christophe Honoré

Distribution : Youssouf
Abi-Ayad
Harrison Arévalo
Jean-Charles Clichet
Marina Foïs
Julien Honoré
Marlène Saldana
et Teddy Bogaert

En tournée à la Comédie
de Caen les 6,7 février,
Scène Nationale de
Belfort les 14 et 15
février 2019

Dans un vibrant spectacle porté par de superbes comédiens, Christophe Honoré, écrivain et cinéaste, rend hommage à six personnalités des années 90 tuées par le sida. Bernard-Marie Koltès, Cyril Collard, Serge Daney, Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce et Jacques Demy sont les fantômes rendus bien vivants et souvent drôles de cette création qui raconte le basculement d'une époque. Un spectacle très fort et généreux.

A la rencontre d'êtres libres

Au moment où il débarque à Paris, au Centre Pompidou, pour assister à « Jours étranges », une performance posthume de Dominique Bagouet, Christophe Honoré est encore étudiant à Rennes et le virus du sida fait des ravages. Jacques Demy, le cinéaste adoré (« Les Demoiselles de Rochefort », « Les Parapluies de Cherbourg ») vient de disparaître, tout comme le dramaturge Bernard-Marie Koltès, à 50 ans, en pleine gloire littéraire. Suivront le romancier et photographe Hervé Guibert, le flamboyant Cyril Collard qui se met en scène dans « Les Nuits Fauves »,

Serge Daney le « ciné-fils et Jean-Luc Lagarce, comédien et auteur de théâtre, qui mourra en 1994. Six artistes, hommes libres, créatifs et novateurs chacun à leur manière, que Christophe Honoré, dans un spectacle généreux et foisonnant, décide de convoquer sur le plateau.

Une mise en vie



©jeanlouisfernandez

Dans un décor en forme de squat, espace interlope aux murs dévastés, les comédiens se présentent, jouant avec leur corps comme avec les micros, les lumières, s'enveloppant dans des volutes de fumées de cigarettes, ou disparaissant derrière des colonnes de manière mystérieuse. Où sommes nous ? La lumière est crépusculaire, le ton est à la confiance, mais chacun des personnages se meut à travers un portrait éclaté, morcelé, diffus. Avec une subtile intelligence, le metteur en scène n'a pas cherché à reproduire des portraits à l'identique. Chacun des comédiens s'est saisi d'un créateur et y a composé, avec sa personnalité, l'essence de l'artiste, réelle ou fantasmatique. Parfois, des extraits de journaux intimes ou d'émissions radiophoniques viennent étayer le propos et donner vie au contexte de l'époque. Ce qui fait que nous sommes constamment entre le réel et le jeu, dans un flot de vie et de fantaisie, de peur et de joie.

Culture

Terrassées par le sida, les «Idoles» de Christophe Honoré revivent sur scène

Lucile Bellan – 30 décembre 2018 à 14h53

Après quelques dates en Province, le nouveau spectacle du réalisateur des «Chansons d'amour» s'installe au Théâtre de l'Odéon (Paris VIème) du 11 janvier au 1er février.



Harrison Arévalo & Youssouf Abu-Ayad dans «Les Idoles» de Christophe Honoré | Jean-Louis Fernandez

Temps de lecture: 4 min

C'est un fantôme commun, un jeu populaire. «Et toi, si tu pouvais organiser un dîner avec n'importe quelle personnalité vivante ou morte, tu choisirais qui?» Il y a celles qui se donnent de grands airs en citant Gandhi ou Jésus. Et il y a ceux qui, comme Christophe Honoré, composent leur liste d'invités en allant chercher du côté des artistes dont les oeuvres ont été formatrices pour eux. Ces idoles, il les a conviées sur scène, les ressuscitant le temps d'un spectacle. Le jeu est devenu réalité.

Si j'ai tant d'empathie pour l'oeuvre de Christophe Honoré, c'est que j'ai connu la renaissance par la culture. À 20 ans, je suis «montée à Paris» et je me suis trouvée. Je suis devenue une autre personne, celle que j'étais vraiment au fond de moi. Mais j'appartiens à une autre génération que Christophe Honoré: si mes idoles ont (mal) vieilli, les siennes sont mortes du sida. Une partie d'entre elles en a imprégné ses oeuvres, quand les autres ont préféré cacher leur maladie ou ont en tous cas fait le choix de ne pas l'évoquer dans le cadre de leur travail.

À LIRE AUSSI Plus de dix ans après «King Kong Théorie», on n'a guère avancé (et c'est désespérant)

L'après

C'est un ensemble d'après que Christophe Honoré offre en faisant remonter six de ses idoles sur scène. L'après eux, mais aussi l'après sida. La maladie est toujours là, mais elle est tapie dans l'ombre. Elle est moins vue comme une menace que comme une présence, quotidienne et permanente. Les jeunes la prennent presque par-dessus la jambe. Les autres aussi, d'ailleurs.

Comme si la résilience avant fait son travail, des artistes présentent actuellement des oeuvres fortes sur l'arrivée du sida. De 120 battements par minute de Robin Campillo à Plaire aimer et courir vite d'un certain Christophe Honoré, on se replonge dans ces années sombres, des années 1980 aux années 1990.

Avec une infinie générosité, Honoré nous fait découvrir ou redécouvrir ces six artistes, comme il les avait fantasmés dans sa jeunesse. Et l'on plonge pendant deux heures trente dans les univers et les vies de Hervé Guibert, Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Serge Daney, Jean-Luc Lagarce. Ils sont là, face à nous, en chair et en os, conscients d'avoir été tués par le sida mais s'offrant une deuxième vie sur scène. Fantômes de luxe. À travers eux, je me suis plongée dans la jeunesse et la genèse de Christophe Honoré. Celle d'un jeune homme homosexuel de province, qui a trouvé sa voie dans l'image et les mots.

À LIRE AUSSI «120 Battements par minute» raconte comment Act-Up était le sommet de notre existence

Malmener ses idoles

Dans Les Idoles, on retrouve beaucoup des thématiques chères à Honoré. La peur de vieillir, de mal vieillir, celle de la dispersion de la maladie au-delà du malade (rappelez-vous la souffrance et la fin tragique du personnage de Chiara Mastroianni dans Les bien-aimés), le sexe, le coming-out. Encore une fois, vient se poser aussi la question de la responsabilité. Honoré malmène ses idoles, les traite comme des proches à qui on n'épargne aucune question. Jacques Demy est donc sommé de s'expliquer sur son choix de cacher sa maladie et même son homosexualité, Cyril Collard est appelé à s'exprimer sur les accusations de contamination, Koltès est moqué pour son outrancière mélancolie sombre.

À lire aussi

Avec l'évolution, deviendrons-nous immunisés contre les maladies?
Temps de lecture : 3 min



L'ado blanc face au vieil Amérindien, le vrai visage du trumpisme
Temps de lecture : 5 min



Blâmer les ados pour le temps passé devant leurs écrans n'est pas la solution
Temps de lecture : 5 min



Lucile Bellan

«Elle me parle de son plan à trois et m'assure qu'elle n'a pas l'impression de me tromper»
Temps de lecture : 5 min

J'ai coupé les ponts avec ma famille et tous mes amis
Temps de lecture : 2 min

«Je me retrouve marié à une femme qui m'aime, alors que j'en aime une autre»
Temps de lecture : 5 min

Tous ses articles



«Les Idoles» de Christophe Honoré | Jean-Louis Fernandez

À travers leurs propres mots et ceux que Christophe Honoré met dans leurs bouches, la fragilité tendre de leurs gestes, l'impérieux désir de vie qui se dégage de leurs gesticulations, je suis tombée amoureuse. J'ai aimé ces six-là, comme il les a aimés. Avec leurs défauts, leurs parcours loin d'être exemplaires. Ils m'ont donné envie de vivre, comme le fantôme du Noël présent de Dickens. C'étaient des beaux fantômes. De ceux qu'on ne veut jamais quitter.

En un sens, si *Les idoles* propose une «danse de l'après» (expression employée par Honoré dans sa note d'intention), elle invite aussi à faire continuer à vivre les auteurs à travers leurs oeuvres. Elle presse à la découverte, à la noyade sensuelle dans les mots, au fantasme de lecteur/lectrice et de spectateur/spectatrice. Elle pousse à se laisser toucher.

Avec *Les Idoles*, comme dans son *Livre pour enfants*, Christophe Honoré partage son amour de l'art. Sans snobisme aucun. Le name dropping auquel il s'adonne dans la pièce n'est pas là pour nous écraser, mais bien pour nous rapprocher. Les auteurs, les cinéastes, leurs oeuvres même, ne sont pas si éloignées de nous. C'est à une appropriation qu'invite Christophe Honoré. Les oeuvres sont des compagnes. Les artistes ne sont rien de plus que des hommes et des femmes. Le fait que Guibert et Demy soient incarnés par des femmes (Marina Fois et Marlène Saldana) participe d'ailleurs à l'idée de la mixité et de la personnification des oeuvres.

Des corps et des crêpes

Sur scène, si les oeuvres sont évoquées, doucement caressées, Hervé Guibert, Cyril Collard, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Serge Daney et Jean-Luc Lagarce sont bien des corps. Ils pleurent, ils dansent, ils chient, ils fument, ils reçoivent du plaisir, ils ont peur aussi. Le fantasme et les fantômes ne sont pas désincarnés. Demy fait des crêpes en body en dentelle pendant que Daney et Koltès rejouent *La Fièvre du samedi soir*. C'est avec une grande liberté que Christophe Honoré leur a redonné vie. Parce qu'il a moins redonné vie à ce qu'ils étaient qu'à l'image qu'il s'était fait d'eux à l'époque et après.

À LIRE AUSSI «Je me dis que papa était sur le point de faire son coming out avec moi»

J'ai eu envie de découvrir ces idoles, d'être jeune à nouveau malgré la menace de mort et de maladie. Mais la vérité, c'est que j'ai aussi eu terriblement envie de connaître un peu plus Christophe Honoré. Au moment du lever de rideau, sur un double écran de télévision installé en haut d'un poteau, défilent les mots «Ce que tu aimes bien est ton véritable héritage». Le voilà, l'héritage d'Honoré.



Des idoles au paradis

19 septembre 2018 / dans À la une, A voir, Belfort, Caen, Lausanne, Les critiques, Marseille, Paris, Théâtre, Toulouse / par Stéphane Capron



Marlène Saldana, Youssouf Abi-Ayad et Marina Foïs dans Les idoles photo
Jean-Louis Fernandez

Jean-Luc Lagarce, Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert, Serge Daney, Cyril Collard, Jacques Demy sont réunis sur scène grâce à Christophe Honoré. Sa pièce Les Idoles, créée à Vidy-Lausanne, avant une grande tournée en France est un hommage fracassant et sincère à une génération d'artistes décimée par le SIDA.

Christophe Honoré convoque ces fantômes dans un lieu interlope, une station de RER désaffectée, lieu propice à la



dragage et à la pratique du sexe en plein air, comme dans les années 80 pour cette génération d'homosexuels avant que ne fleurissent les établissements gay à Paris. Ce sont des hommes libres, s'envolant au rythme de When the music's over des Doors, tels les personnages de Folon. Ces artistes ne sont pas tous rencontrés à l'époque. Il y a eu des amitiés pour certains, et des inimitiés pour d'autres. Certains ont dévoilé ouvertement leur homosexualité comme Jean-Luc Lagarce ou Hervé Guibert, d'autres sont restés plus discret, "dans le placard" comme Jacques Demy. A sa mort, Agnès Varda demande à Serge Daney de ne pas révéler sa double vie dans sa nécrologie dans Libération, pour ne pas accroître sa douleur; elle le fera elle-même dans Tétu en 2008.

Dans des **scènes chorales très drôles**, Christophe Honoré imagine Jean-Luc Lagarce aujourd'hui s'étranglant en lisant les écrits au relent d'être droite de Renaud Camus qu'il a tant admiré. "L'extrême-droite est un virus comme le Sida !" découvrent ahuris ces personnages ressuscités en 2018. Ils plaisantent sur leur année de décès. "De quelle promo es-tu ?". Ils se moquent de Demy (magnifiquement interprété par **Marlène Saldana**). **Christophe Honoré a écrit un joyeux marivaudage gay qui n'élude pas la responsabilité de l'artiste entre l'aveu et le silence**. Cette génération n'a pas eu le temps de militer, coupée dans son élan par la maladie.

Cette pièce est certainement la plus personnelle de la carrière de Christophe Honoré. Il s'adresse directement à ces artistes qui ont forgé sa personnalité. Il imagine une scène de sexe entre Collard et Koltès, une des rares scènes où il utilise la vidéo. L'auteur de Quai Ouest est prostré au sol, suçant la basket de Collard qui lui enfonce ses doigts dans la gorge. Koltès lui répond en montrant son cul dans son jockstrap.

Pour interpréter Hervé Guibert, Christophe Honoré a choisi **Marina Foïs**. Elle est incisive et drôle, comme l'était le romancier. Elle est remarquable dans un monologue sur la mort de Michel Foucault, un texte magnifique sur l'agonie. Christophe Honoré s'est entouré de comédiens peu connus. **Youssouf Abi-Ayad** dans le rôle de Bernard-Marie Koltès et **Harrison Arévalo** dans celui de Cyrille Collard. D'autres sont des fidèles, son frère **Julien Honoré** dans celui de Jean-Luc Lagarce et **Jean-Charles Clichet** dans celui de Serge Daney.

Ce spectacle raconte les années SIDA, mais c'est aussi un geste d'amour envers de grands artistes qui ont marqué les années 80. Et Christophe Honoré parvient à parfaitement doser la nostalgie et l'humour.

Stéphane CAPRON – www.sceneweb.fr

TMC – Quotidien – 25 janvier 2019

REPLAY

DIRECT



06:27 | 44:15



MENU

Quotidien, deuxième partie du 25 janvier 2019 avec Marina Foïs et Matthieu Tordeur

Retrouvez l'intégralité du replay de la seconde partie de Quotidien du 25 janvier. En plateau, Yann Barthes reçoit Marina Foïs pour son film « Une intime conviction » et l'explorateur français Matthieu Tordeur. Jeudi 24 janvier, Emmanuel Macron était dans la Drôme. Pour la première fois, le chef de



En savoir plus : Yann Barthes

Culture : Marina Foïs joue Hervé Guibert au théâtre

Le journaliste Youssef Bouchikhi fait le point sur les sorties culturelles de la semaine.



FRANCE 2



France 2 France Télévisions

Mis à jour le 12/01/2019 à 17:14
publié le 12/01/2019 à 15:31

12 partages

Partager [Twitter](#) [Partager](#) [Envoyer](#)

LA NEWSLETTER ACTU Nous la préparons pour vous chaque matin

Youssef Bouchikhi a rencontré Marina Foïs, qui incarne [Hervé Guibert](#) dans la pièce Les Idoles, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris). Elle raconte l'histoire de six artistes qui ont marqué les années 80, tous fauchés par le sida dans la fleur de l'âge. "J'étais surtout contente de jouer cet homme-là, Hervé Guibert. Et puis après tout, peut-être que moi je suis très très proche de Guibert, même si je ne suis pas un homme, même si je ne suis pas pédé, même si je ne suis pas malade", estime l'actrice.